historia.fr
Historia
N°1 depuis 1909

L'ÉNIGME LOUIS XVII
Une enquête de Franck Ferrand

ANNE D'AUTRICHE ET LOUIS XIV **POUR UNE PLACE AU SOLEIL**

AGRIPPINE ET NÉRON : **L'AMOUR À MORT**

ALEXANDRE LE GRAND, **LE DIEU VIVANT** D'OLYMPIAS

CATHERINE DE MÉDICIS, **TROIS ROIS SOUS EMPRISE...**

L'ANALYSE DE BORIS CYRULNIK

MÈRES et FILS AU POUVOIR

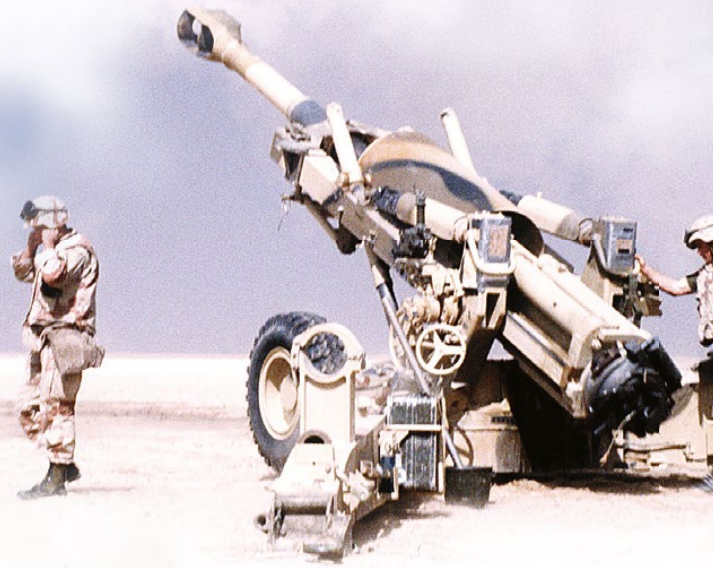
Anne d'Autriche (1601-1666) et Louis XIV (1638-1715)

AVRIL 2020 - N°880 - ALL 7,20 € - BEL 6,70 € - ESP 6,70 € - GR 6,70 € - ITA 6,70 € / LUX 6,70 € - PORT/CONT 6,70 € - ANDORRE 5,80 € - CH 11 FS - DOM/S 6,70 € - MAY 8,10 € - TOM/A 1570 XPF - TOM/S 880 XPF - MAR 60 DH - TUN 8,90 TND - CAN 9,99 $ CAN

M 05067 - 880 - F: 5,70 € - RD

HISTOIRE TV

Les histoires qui font l'Histoire



LA GUERRE MODERNE MODE D'EMPLOI

TOUS LES MARDIS 20.40

Série documentaire inédite (10x52')
Un panorama captivant des ressources de guerre
à travers plusieurs décennies de conflit.

bouygues TELECOM canal 121
CANAL+ canal 118
free canal 205
orange canal 122
SFR canal 177

ÉGALEMENT DISPONIBLE EN REPLAY

Suivez-nous sur histoire.fr

© Xinhua/Roger-Viollet/Hugh W. Cowin/ddp USA/REX/Shutterstock

Historia

8, rue d'Aboukir, 75002 Paris.
www.historia.fr – Tél. : 01 70 98 19 19.
Pour joindre votre correspondant, veuillez composer le 01 70 98 suivi des quatre chiffres figurant à la suite de chaque nom.
Anciens numéros : SERVICE VENTE AU NUMERO - VPC

Pour toute question concernant votre abonnement : Tél. 01 55 56 70 56.
Historia service abonnements, 4, rue de Mouchy, 60 438 Noailles Cedex. E-mail : abo.historia@groupe-gli.com
Tarifs France : 1 an, 10 n^{os} + 1 n° double *Historia* : 60 € ; 1 an, 10 n^{os} + 1 n° double Historia (mensuel) + 6 *Historia Spécial* (bimestriel) : 88 €.
Belgique : Edigroup. Tél. : 070 233 304
Suisse : Edigroup. Tél. : 022 860 84 01.
Tarifs autres pays nous consulter.

8 rue d'Aboukir - 75002 Paris - Tél. 01 70 98 19 24
mail : commandes@sophiapublications.fr.

Président-directeur général et directeur de la publication : Claude Perdriel.
Directeur général : Philippe Menat.
Directeur éditorial : Maurice Szafran.
Directeur éditorial adjoint : Guillaume Malaurie.
Directeur délégué : Jean-Claude Rossignol.

RÉDACTION
Rédacteur en chef : Éric Pincas (19 39).
Rédacteur en chef adjoint chargé des Spéciaux : Victor Battaggion (19 40). **Assistante :** Florence Jaccot (19 23).
Secrétaires de rédaction : Alexis Charniguet (19 46) ; Xavier Donzelli (19 45) ; Jean-Pierre Serieys (19 47).
Directeur artistique : Stéphane Ravaux (19 44).
Rédacteur graphiste : Nicolas Cox (19 43).
Rédactrices photo : Ghislaine Bras (19 42), Anne-Laure Schneider (19 07), Lorette Cambianica (stagiaire).
Conception graphique : Dominique Pasquet.
Comité éditorial : Jean-Yves Boriaud, Olivier Coquard, Bruno Dumézil, Patrice Gélinet, Jean-Yves Le Naour, Catherine Salles, Thierry Sarmant, Laurent Vissière.
La rédaction est responsable des titres, intertitres, textes de présentation, illustrations et légendes.
Responsable administratif et financier : Nathalie Tréhin (19 16) ; comptabilité : Teddy Merle (19 18).
Directeur des ventes et promotion : Valéry-Sébastien Sourieau (19 11) ;
Ventes messageries : À juste titres – Laetitia Canole – Réassort disponible : www.direct-editeurs.fr – 04 88 15 12 45.
Agrément postal Belgique n° P207 231.
Diffusion librairies : Pollen/Dif'pop'.
Tél : 01 43 62 08 07 - Fax : 01 72 71 84 51.
Responsable marketing direct : Linda Pain (19 14).
Responsable de la gestion des abonnements : Isabelle Parez (19 12).
Fabrication : Christophe Perrusson.
Rédactrice Web : Véronique Dumas (vdumas@sophiapublications.fr).
Activités numériques : Bertrand Clare (19 08).

RÉGIE PUBLICITAIRE
Mediaobs – 44, rue Notre-Dame-des-Victoires, 75002 Paris.
Fax : 01 44 88 97 79.
Directeur général : Corinne Rougé (01 44 88 93 70, crouge@mediaobs.com).
Directeur commercial : Christian Stéfani (01 44 88 93 79, cstefani@mediaobs.com).
Publicité littéraire : Quentin Casier (01 44 88 97 54, qcasier@mediaobs.com). www.mediaobs.com
Impression : Elcograf Spa (Vérone - Italie)
Imprimé en Italie/Printed in Italy. Dépôt légal : avril 2020.
© Sophia Publications.
Commission paritaire : n° 0321 K 80413.
ISSN : 1270-0835. *Historia* est édité par la société Sophia Publications.
Ce numéro contient un encart abonnement Historia sur les exemplaires kiosque France, un encart abonnement Edigroup sur les exemplaires kiosque Suisse et Belgique, un message Challenges sur les exemplaires Abonnés, un encart Sophia Boutique montre sur les exemplaires Abonnés, un encart First Voyages sur les exemplaires Abonnés, un encart EDITIS sur les exemplaires Abonnés.

PHOTOS DE COUVERTURE : Artokoloro/Quint Lox/Aurimages, Josse/Leemage/Bridgeman Images, Baltel/Sipa.

Origine du papier : Autriche - Taux de fibres recyclées : 0% - Eutrophisation : PTot = +0,008kg/tonne de papier - Ce magazine est imprimé chez Elcograf Spa (Vérone - Italie), certifié PEFC

ACPM OJD DIFFUSION

PEFC PEFC/18-32-03 Certifié PEFC Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées www.pefc-france.org

ÉDITO

DR

PAR ÉRIC PINCAS

OH, BONNE MÈRE !

Viral ! Depuis le mois de janvier dernier, ce mot est sur toutes les lèvres. Le coronavirus est passé par là, précipitant le monde entier, et notamment l'Europe, dans une vague d'angoisse sans précédent depuis la grippe espagnole de 1918-1920. Alors, pour s'extraire de ce climat anxiogène, nous vous proposons ce mois-ci un dossier autour de l'amour maternel, que l'on envisage, à coup sûr, réconfortant et protecteur. Quoique… Et si cet amour primordial n'était pas si contagieux qu'attendu ? Toutes les mères n'en seraient pas porteuses, si l'on se fie à l'éclairage du neuropsychiatre Boris Cyrulnik en préambule à ce dossier. Cela répond à différents paramètres : biologiques et culturels. Élisabeth Badinter ne disait pas autre chose dans une interview accordée à *Libération* en 2008 : « J'ai toujours défendu l'idée que l'instinct maternel n'existe pas. Tout amour est construction. »

Et puis, d'abord, pourquoi se focaliser sur cette relation mère-fils ? Tout simplement parce que, pendant des siècles, le père est longtemps resté en dehors du foyer, accaparé par son travail ou ses obligations militaires. C'est ce qui a contribué, dans nos sociétés occidentales, à attribuer à cette dyade mère-fils une forme de sacralité. Avec l'avènement de la psychanalyse, au XIXe siècle, une typologie a commencé à distinguer les mères protectrices des castratrices, manipulatrices, voire indignes.

L'AMOUR MATERNEL N'EST PAS AUTOMATIQUE, SURTOUT QUAND LA POLITIQUE S'EN MÊLE…

En veillant à ne jamais sombrer dans la caricature, les historiens qui participent à ce numéro vous invitent à explorer ces relations filiales – rendues plus complexes encore quand elles sont parasitées par les enjeux du pouvoir. Un pouvoir dont les femmes, dans le royaume de France, furent exclues *de facto* au début du XIVe siècle, à la mort du dernier Capétien direct. Les juristes français exhumeront par la suite la loi salique datant du VIe siècle, qu'ils réinterpréteront pour tenir les femmes à distance de la couronne. Certaines, toutefois, exercèrent la régence, une forme d'intérim jusqu'à ce que le roi mineur soit en âge de gouverner. Des mères dont certaines brillèrent à travers leurs fils quand d'autres les manipulèrent ou les considérèrent comme des rivaux à éliminer. Les liens du sang font ce que nous sommes. Quelles que soient leurs limites… ◆

POUR CONTACTER LA RÉDACTION, adressez votre courrier électronique à **redaction@historia.fr**

PIERRE BOISSERIE ■ PHILIPPE GUILLAUME ■ CYRILLE TERNON

LE BANQUIER DU REICH

LE DESTIN HORS NORME DU PLUS GRAND FINANCIER DU IIIE REICH

LE BANQUIER DU REICH raconte l'histoire de Hjalmar Schacht, un génie de la finance qui, par trois fois, a sauvé l'Allemagne de la banqueroute, a porté Hitler au pouvoir avant de conspirer contre lui, s'est ensuite retrouvé dans les camps de concentration avant d'être prisonnier des alliés, puis jugé et acquitté à Nuremberg, pour finir comme conseiller économique des nations émergentes après-guerre.

TOME 1 DISPONIBLE
AU RAYON **BD**

Glénat
www.glenat.com

RETROUVEZ NOS CATALOGUES SUR

© Editions Glénat 2020

historia.fr Historia

SOMMAIRE N° 880 / Avril 2020

POPPERFOTO VIA GETTY IMAGES/GETTY IMAGES

8

LA PLAYLIST Historia VIALMA

Quelle mère aurait pu rêver mieux pour son fils ? Férue de musique, Anne d'Autriche veille à l'éducation artistique complète du futur Louis XIV. Il sera danseur et même guitariste hors pair, et transformera à jamais la musique française par sa politique ambitieuse.
HISTORIA vous a préparé une playlist avec **VIALMA**, le service d'écoute en ligne de musique classique et de jazz, pour accompagner votre lecture en musique. Mères et fils au pouvoir forment-ils une harmonie ? Ce mois-ci, écoutez sur **Historia.fr** les guitares de Louis XIV mais aussi les opéras narrant l'histoire d'Agrippine et de Néron…

8 MÉMENTO

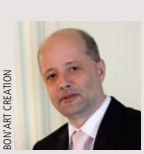
16 **La chronique** *d'Emmanuel de Waresquiel*

18 DOSSIER

MÈRES ET FILS AU POUVOIR

20 **Napoléon et Letizia : son fils, sa bataille** *Pierre Branda*
22 **Louise de Savoie : la gloire de son fils** *Nicolas Le Roux*
23 **Berthe au grand pied, matrice et médiatrice** *Bruno Dumézil*
24 **Alexandre le Grand, dieu vivant d'Olympias** *Virginie Girod*
26 **Staline et Hitler, ces fils à maman** *Guillaume Malaurie*
28 **Anne d'Autriche et Louis XIV : pour une place au soleil** *Thierry Sarmant*
30 **Agrippine et Néron : les liens du sang** *Virginie Girod*
34 **Blanche et Louis IX : un saint sous tutelle** *Xavier Hélary*
36 **Catherine de Médicis abat ses atouts** *Jean-Christian Petitfils*
38 **Isabelle de France : l'impair fait au fils** *Laurent Vissière*
40 **L'OPA des impératrices syriennes sur Rome** *Virginie Girod*
44 **Constantin et Irène : un désamour qui crève les yeux** *Bruno Dumézil*
46 **Constance d'Arles et Henri Ier : du duo au duel** *Xavier Hélary*

CONTRIBUTEURS



BON'ART CRÉATION

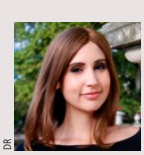
PIERRE BRANDA
Directeur du patrimoine de la Fondation Napoléon, auteur de *La Saga des Bonaparte* (Perrin, 2018).

DR

NICOLAS LE ROUX
Professeur d'histoire moderne à l'université Paris 13, auteur d'*Un régicide au nom de Dieu* (Folio, 2018).

DR

BRUNO DUMÉZIL
Professeur à Sorbonne-Université, il a signé un *Baptême de Clovis : 24 décembre 505 ?* (Gallimard, 2019).



DR

VIRGINIE GIROD
Historienne de Rome, des femmes et de la sexualité. Elle a écrit *La Véritable Histoire des douze césars* (Perrin, 2019).

ERIC FOUGERE/VIP IMAGES/CORBIS

JEAN-CHRISTIAN PETITFILS Historien, il vient de diriger *Marie-Antoinette*, une coédition Perrin-château de Versailles.

GIL LEFAUCONNIER

LAURENT VISSIÈRE
Maître de conférences à l'université de Paris-Sorbonne et membre du comité éditorial d'*Historia*.

Historia
historia.fr

SOMMAIRE N° 880 / Avril 2020

VICTOR TONELLI/REUTERS

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE LILLE, MS E 16

MANUEL COHEN

48
RÉCITS

48 **LOUIS XVII : UNE AFFAIRE DE CŒUR**
Franck Ferrand
54 **ROMAN UNGERN-STERNBERG : BARON, BALTE ET BRANQUE**
Olivier Tosseri
58 **LA LOUISIANE À MARCHE FORCÉE**
Martine Devillers Argouarc'h
62 **LES MÉDICIS, L'ALUN ET LES AUTRES**
Jean-Yves Boriaud

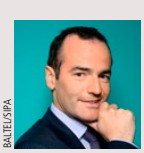
66
CULTURE

66 **EXPOS**
Joëlle Chevé
70 Giorgio de Chirico, un artiste métaphysique
Élisabeth Couturier
72 **ÉCRANS**
Séries, sorties ciné, scène… sans oublier les rendez-vous radio à podcaster.
78 **LIVRES**
La sélection polar, essai, BD et jeunesse.
88 **VOYAGE**
Le Mobilier national
Thierry Sarmant
94 **GASTRONOMIE**
La lamproie à la bordelaise
Patrick Rambourg
96 **MOTS CROISÉS**
98 **La chronique** *de Guillaume Malaurie*

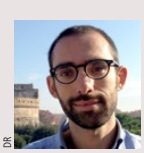
CONTRIBUTEURS

GIL LEFAUCONNIER

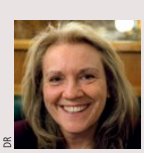
XAVIER HÉLARY
Professeur à l'université Lyon III, il est notamment l'auteur de *La Dernière Croisade : Saint Louis à Tunis* (Perrin, 2016).


BALTEL/SIPA

FRANCK FERRAND
Historien, homme de radio, écrivain, il a publié *Franck Ferrand raconte* (Pocket, 2020).


DR

OLIVIER TOSSERI
Correspondant à Rome pour divers médias, auteur de *La Folie D'Annunzio : l'épopée de Fiume* (Buchet Chastel, 2019).


DR

MARTINE DEVILLERS ARGOUARC'H
Traductrice, historienne, auteure de *Charles Bell, chirurgien à Waterloo* (Michalon, 2015).

DR

JEAN-YVES BORIAUD
Professeur de langue et littérature latines à l'université de Nantes, il a publié en 2019 *La Fortune des Médicis* (Perrin).

DR

THIERRY SARMANT
Directeur des collections du Mobilier national, il a cosigné en 2019 *Le Grand Colbert* chez Tallandier.

Rivages du Monde

Croisière SPITZBERG

Vers le Grand Nord norvégien

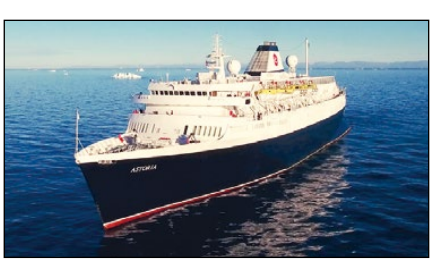
LES POINTS FORTS

- **Passage du cercle polaire arctique**
- **Archipel des îles Lofoten,** ses vestiges vikings et ses colonies d'oiseaux rares
- **Navigation dans la Baie de la Madeleine** au cœur des glaciers et icebergs, paradis de la faune polaire
- **Cap Nord et soleil de minuit**
- **8 conférences d'experts**
- **Croisière francophone :** Directeur de croisière, conférences, excursions...
- **A la meilleure période** de l'année : juillet 2020

A bord du magnifique

M/S ASTORIA

Récemment rénové, cet élégant paquebot d'inspiration Art déco est **un navire à taille humaine,** qui offre **chaleur** et **convivialité.**



DEMANDE DE DOCUMENTATION **GRATUITE**

SANS ENGAGEMENT DE VOTRE PART

☑ **Je souhaite plus d'information sur les croisières RUSSIE de Rivages du Monde**

- **Par courrier** à Rivages du Monde - 19 rue du 4 septembre - 75002 Paris
- **Par e-mail** à info@rivagesdumonde.fr **EN PRÉCISANT LE CODE AVANTAGE : HIS07**
- **Par téléphone** au 01 58 36 08 36 **EN PRÉCISANT LE CODE AVANTAGE : HIS07**

MES COORDONNÉES M. ☐ MME. ☐ **VOUS VOYAGEZ** EN COUPLE ☐ SEUL(E) ☐ ENTRE AMIS ☐

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE PAYS

COURRIEL TÉLÉPHONE

☐ J'accepte de recevoir des informations et offres commerciales de Rivages du Monde par voie electronique

Mentions CNIL : Ces informations sont enregistrées dans le fichier Rivages du Monde pour traiter votre demande de brochures et/ou votre commande. Conformément à la loi « Informatique et Libertés » du 6 /01/78 modifiée et au RGPD du 27/04/16, elles peuvent donner lieu à l'exercice du droit d'accès et de rectification à l'adresse suivante : Rivages du Monde 19 rue du Quatre-Septembre, 75002 Paris. Notre Politique de Confidentialité est disponible sur le site : www.rivagesdumonde.fr. Vos données postales sont susceptibles d'être transmises à nos partenaires commerciaux, si vous ne le souhaitez pas, cochez cette case ☐.

HIS07

SASU Rivages du Monde - RCS Paris B 438 679 664 - Immatriculation Atout France : IM075100099 - RCP Hiscox N° police : HARCP0087439 - Garantie financière : GROUPAMA-ASSURANCES CRÉDIT N° police : 4000713765/2. Immatriculé à l'ORIAS dans la catégorie Mandataire d'intermédiaire d'assurance (MIA) sous le N° 19003053 - www.orias.fr. Crédit photo Getty, Istock.

La photo du mois

« IL DORT […] LA MAIN SUR SA POITRINE »

Frédéric III (1415-1493), empereur du Saint Empire romain germanique, a laissé à l'Autriche et à la dynastie Habsbourg l'acronyme fameux A.E.I.O.U. : *Austriae est imperare orbi universo* (« Il appartient à l'Autriche de gouverner le monde »). Arrière-grand-père de Charles Quint, il repose, depuis 1513, dans la cathédrale Saint-Étienne de Vienne, à l'intérieur d'un tombeau commandé par son fils et inviolé depuis. Voire… En 1969, des chercheurs curieux ont percé – comme Odin dans le mythe de l'hydromel poétique – un minuscule trou afin de vérifier, à l'aide de miroirs et de lampes, si la dépouille de l'empereur s'y trouvait. Et c'était le cas. En 2013, rebelote. Le trou est rouvert et, grâce à la technologie actuelle, l'intérieur de la sépulture est révélé dans ses moindres détails sans avoir à la profaner. La moisson – conservée secrète jusqu'à aujourd'hui – s'est révélée… mortelle ! L'empereur gît bien là, enveloppé dans de riches textiles, accompagné d'un sceptre, d'un orbe et coiffé d'une mitre-couronne, en usage chez les Habsbourg jusqu'en 1806. Surprise : les parois intérieures du tombeau sont ornées de plaques de métal doré, sur lesquelles sont gravés les faits et gestes de Frédéric et de son fils. Aucune chance cependant que les archéologues ne cherchent à aller plus loin. Le couvercle du tombeau, lourd de huit tonnes, remplit son office et ne se laissera pas déplacer sans risquer d'infliger des dommages irréparables à l'impérial sépulcre… **MARIE BENS-PERRIN**

DOMBAUHÜTTE ST. STEPHAN, WIEN

Mémento

RUBRIQUE COORDONNÉE PAR VÉRONIQUE DUMAS

DÉMARQUÉS Si la République d'Irlande a conquis son indépendance en 1921, après une insurrection en 1916, les liens entre le Nord et le Sud se sont retissés après les accords de paix… dans une même opposition au Brexit.

POPPERFOTO VIA GETTY IMAGES/GETTY IMAGES

CLODAGH KILCOYNE/REUTERS

ROYAUME DÉSUNI

Ulster : retour vers le passé ?

Avec le Brexit se pose la question épineuse du retour d'une frontière entre les deux Irlandes. Questions économiques et surtout politiques risquent de raviver une situation demeurée tendue.

PAR PHILIPPE CHASSAIGNE

L'interminable feuilleton du Brexit a mis en lumière la place particulière de l'Irlande du Nord dans le Royaume-Uni. Sa sortie de l'Union européenne (UE) fait que sa frontière avec la République d'Irlande devient la seule frontière physique entre le Royaume-Uni et l'UE.

Le rétablissement d'une frontière matérielle entre les deux parties de l'Irlande anéantit ainsi l'une des mesures phares de l'accord du Vendredi saint de 1998 : la liberté de circulation entre les deux parties de l'île, et laisse présager une reprise des affrontements entre les catholiques et les protestants.

La partition de l'île date de 1921. Après une guerre d'indépendance (1919-1921), Londres reconnaît un « État libre d'Irlande », tandis que six des neuf comtés de la province d'Ulster, où les protestants sont majoritaires, restent unis à la Grande-Bretagne dans un « Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord ». Même si la minorité catholique de l'Ulster nord-irlandais fait l'objet de discriminations, la situation est calme jusqu'à la fin des années 1960, lorsque l'Armée républicaine irlandaise (IRA) adopte les méthodes d'action des mouvements de libération des pays du tiers-monde.

Une paix précaire

La multiplication des attentats à l'été 1969 amène Londres à envoyer des troupes pour restaurer l'ordre public. C'est le début des « troubles », euphémisme utilisé pour caractériser la guerre civile rampante entre catholiques et protestants.

Entre 1969 et 1998, les affrontements ont fait plus de 5 000 morts, majoritairement des civils. Londres prend en main le gouvernement de la province en 1972, situation qui dure jusqu'à l'accord du Vendredi saint (10 avril 1998), lequel prévoit le partage du pouvoir entre les deux communautés et le désarmement des formations paramilitaires. Un gouver-

Messagerie **Les quatre associations d'historiens du supérieur** organisent et supervisent, à partir de cette année, un ensemble de rencontres et d'événements sous l'appellation « Nocturnes de l'histoire ». La première édition aura lieu le 1er avril. Infos et programme sur Nocturnesdelhistoire.com. MATHILDE SAMBRE

nement autonome est mis en place fin 1999, mais la coexistence entre les partis se révèle difficile, ce qui conduit à un retour à l'administration directe de la région par Londres (2002-2007, 2017-2020).

Pour résoudre les problèmes douaniers liés à la sortie du Royaume-Uni de l'Union européenne, l'accord négocié par Theresa May prévoyait un « filet de sécurité » (*backstop*), en vertu duquel le Royaume-Uni et l'UE auraient constitué une union douanière, afin d'éviter de rétablir une frontière physique entre les deux Irlandes.

Une solution inacceptable pour les partisans d'un Brexit dur, d'où le rejet à trois reprises de l'accord négocié par Theresa May. Son successeur, Boris Johnson, a négocié un autre accord avec la République d'Irlande, ratifié par Westminster le 31 janvier. Il stipule que l'Irlande du Nord continuera – seule – à appliquer les règles européennes sur les produits agricoles et industriels, évitant ainsi des contrôles systématiques à la frontière avec le Sud. En revanche, des contrôles auront bien lieu à l'occasion des échanges commerciaux entre l'Irlande du Nord et le reste du Royaume-Uni. D'où les craintes des unionistes, majoritairement « brexiters », de voir l'Ulster devenir un membre à part du Royaume-Uni.

Pour rappel, lors du référendum de 2016, les électeurs d'Ulster s'étaient prononcés à 55 % en faveur du maintien dans l'Europe. Sans compter qu'un rétablissement d'une frontière matérielle entre les deux Irlandes risquerait de réveiller les tensions entre les communautés. Ce décalage entre l'opinion majoritaire dans la population nord-irlandaise et les objectifs du gouvernement illustre, comme en Écosse, les risques pesant sur l'unité du Royaume-Uni. ◆

IRA, ÉIRE ET ULSTER

24 AVRIL 1916 : révolte de l'IRA à Dublin (« insurrection de Pâques »), violemment réprimée par les Britanniques.

JANVIER 1919-JUILLET 1921 : « guerre d'indépendance irlandaise ».

6 DÉCEMBRE 1921 : traité de Londres, partition de l'Irlande.

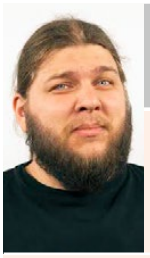
14 AOÛT 1969 : déploiement de troupes britanniques en Ulster.

30 JANVIER 1972 : 14 catholiques tués lors du *Bloody Sunday*.

MARS-MAI 1981 : grève de la faim du membre de l'IRA Bobby Sands dans la prison de Maze, près de Belfast ; il meurt le 5 mai.

10 AVRIL 1998 : accord dit « du Vendredi saint ».

15 AOÛT 1998 : attentat d'Omagh (29 morts).



D.R.

LA CHRONIQUE DE NOTA BENE

Retrouvez chaque mois dans nos colonnes le billet de Benjamin Brillaud, vidéaste n° 1 des chaînes d'histoire sur le Web, ainsi que sa vidéo sur www.historia.fr

COOK ET LES DAMNÉS DE LA COURONNE

Ohé, moussaillon ! Pour la gloire de l'Empire et pour la science, partons vers de nouveaux horizons !

Avouez-le, être aux côtés de James Cook lors de ses pérégrinations, ça devait être une sacrée aventure ! On ne compte plus les exploits du célèbre capitaine, voguant sur les flots de l'océan Pacifique, rencontrant les autochtones, cartographiant de nouveaux territoires…

Un personnage haut en couleur, sûr de lui, qui apporte l'Occident en Océanie et trouve écho jusque dans le cinéma et la littérature.

Le personnage n'était peut-être pas « immaculé », mais, en réalité, peu importe la description que l'on peut faire de « l'homme » James Cook.

Il ne nous appartient pas de juger la morale d'un homme qui a vécu il y a plus de deux cents ans. En revanche, il est facile de constater que la brèche ouverte par lui, en 1770, constitue un désastre pour les populations aborigènes.

En 1787, les colons britanniques posent le pied en Australie, les premiers d'une longue série qui ne cesseront de repousser les aborigènes hors de leurs propres terres.

La phase la plus violente se déroule entre 1850 et 1900. Dans la région du Queensland (centre-est), des membres du peuple des Gubbi Gubbi sont empoisonnés par de la farine offerte… avec un supplément d'arsenic ! Les maladies apportées par les Européens font des ravages, tout comme les famines. De 750 000 avant 1770, la population des différents peuples aborigènes d'Australie tombe à 60 000 après la Grande Guerre. Vive la Couronne ! ◆

Mémento

Confidentiel **L'actrice cubano-espagnole Ana de Armas** a été choisie pour incarner Marilyn Monroe dans le prochain biopic consacré à l'icône et réalisé pour Netflix. Il s'agira d'une adaptation du roman *Blonde*, de Joyce Carol Oates, paru en 2000. Elle donnera la réplique à Adrien Brody et Bobby Cannavale. M. S.

ENVIRONNEMENT

Quand les humains perturbent le climat

KATH WATSON/SHUTTERSTOCK

On désigne par le terme « anthropocène » l'ère géologique marquée par l'incidence des humains sur le climat. Leur implication dans le changement climatique n'est guère plus remise en question par les scientifiques, mais la question des débuts de cette nouvelle ère reste à trancher. Le 36e Congrès géologique international, réuni en mars à New Delhi, s'est notamment penché sur la question. Plusieurs dates entrent en compétition : 1774 – année où la machine à vapeur, « moteur » de la révolution industrielle, et donc des émissions de gaz à effet de serre, a été inventée par James Watt – ou 1945, qui marque le début de l'âge nucléaire ? L'hypothèse de l'année 1610 – année pourtant marquée par une chute importante des émissions de CO_2 dans l'atmosphère – repose sur un scénario inattendu. Cette baisse (constatée dans les dépôts historiques de CO_2 dans les calottes glaciaires) s'explique par l'augmentation de la surface forestière en Amérique du Sud, elle-même consécutive à l'extinction de masse des populations indigènes (estimées à environ 50 millions d'individus en 1492, puis à cinq millions au début du XVIIe siècle). Les terres agricoles indigènes, délaissées par les colons, retournées à l'état de forêt, ont alors absorbé de grandes quantités de gaz carbonique. ÉLISE DUTILLEUL

ADN On a tous quelque chose de Neander

Selon une « méthode probabiliste d'analyse génétique » mise en œuvre par des statisticiens de l'université de Princeton, les populations africaines contemporaines auraient hérité de 0,3 % d'ADN néandertalien (contre 2 à 4 % chez les Européens) ! Des génomes modernes ont été comparés à ceux de nos lointains cousins et le verdict semble sans appel. Mais ne croyez pas que les néandertaliens se soient aventurés au-delà du Proche-Orient pour léguer leur patrimoine génétique. Ce sont les *Sapiens* sortis d'Afrique, métissés avec des néandertaliens il y a au moins 80 000 à 100 000 ans, qui auraient transmis leurs gènes aux populations africaines après être retournés sur le continent noir. JENNIFER KERNER

HORST OSSINGER/AFP

UNION LIBRE Les néandertaliens n'ont jamais mis les pieds en Afrique, mais leurs gènes, oui – grâce à des mariages mixtes célébrés en Eurasie !

ERRATA

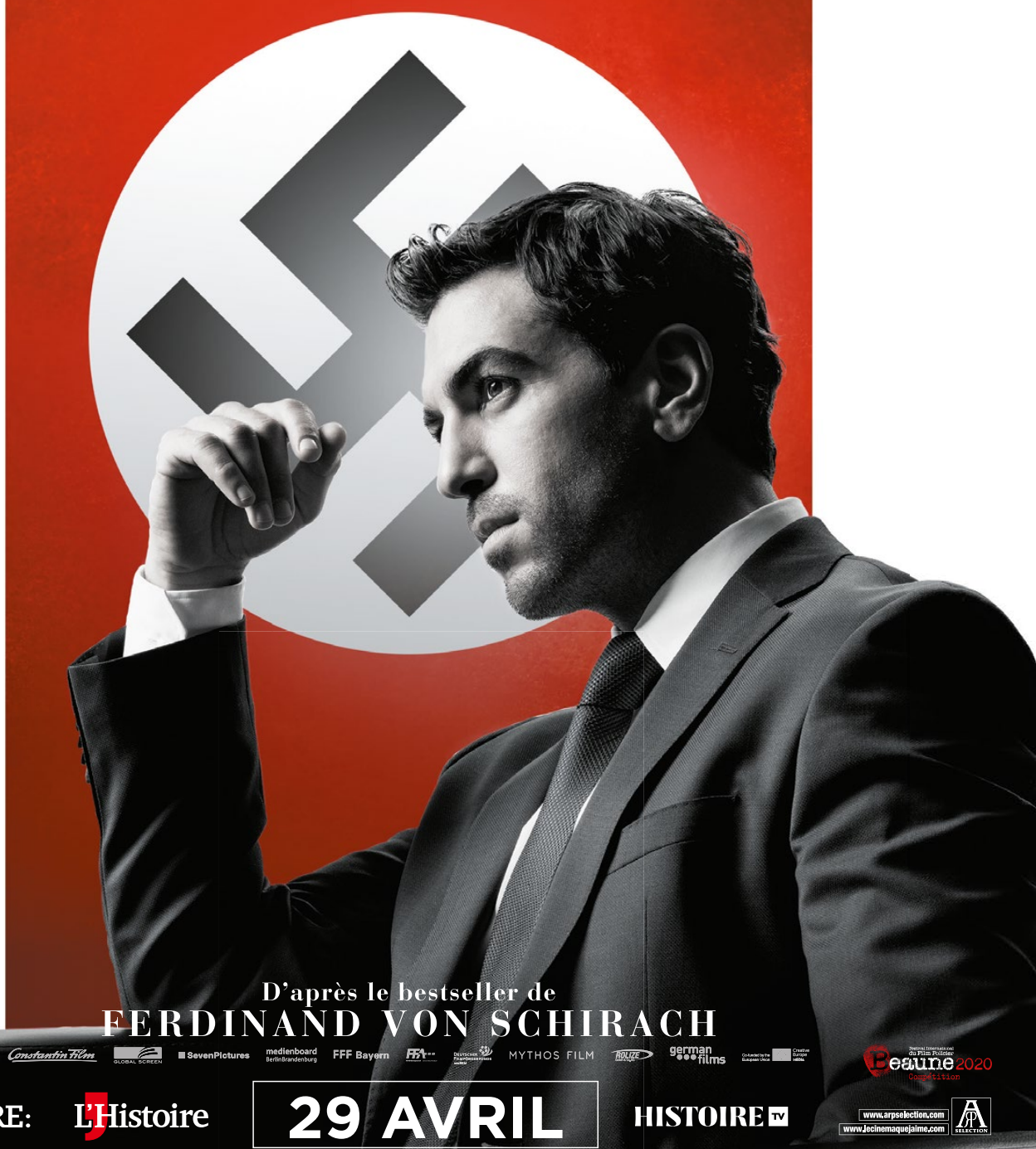
Dans le n° 878, p. 37, le nom de l'auteur de la citation a été mal orthographié : il fallait lire « Georges Saint-Mleux » (et non « Mieux »). Dans le n° 879, un lecteur attentif signale que c'est l'archiduc François-Ferdinand (et non François-Joseph) qui a été assassiné le 28 juin 1914. Un autre nous reprend sur la reconquête de Saint-Jean-d'Acre, qui s'est déroulée lors de la 3e croisade (et non pendant la 4e). *Last but not least*, l'éditorial évoque le temple de Thônis-Héracléion, où l'on célébrait, non pas le culte d'Isis, mais celui de son frère, Osiris. Divine coquille !

Un crime sans mobile
Un avocat sans expérience
Une justice sans mémoire

Jusqu'où ira la prescription des crimes nazis ?

L'AFFAIRE COLLINI

ELYAS M'BAREK



D'après le bestseller de
FERDINAND VON SCHIRACH

Constantin Film · Global Screen · SevenPictures · medienboard Berlin-Brandenburg · FFF Bayern · MYTHOS FILM · Rolize · german films

Festival International du Film Policier Beaune 2020 Compétition

LiRE: L'Histoire

29 AVRIL

HISTOIRE TV

www.arpselection.com
www.lecinemaquejaime.com

©CARACTERES - CRÉDITS NON CONTRACTUELS

Mémento

Confidentiel **Un père et son fils ont été interpellés en Savoie** après la découverte chez eux de plus de 3 000 pièces archéologiques datant pour certaines de l'âge du bronze. Ils pillaient depuis plusieurs années, à l'aide de détecteurs de métaux et lors de plongées, les abords et les fonds du lac d'Aiguebelette, dont une partie est classée au patrimoine mondial de l'Unesco. M. S.

DR

INSOLITE
de Frédérick Gersal

ACCIDENTS MORTELS SOUS VICTORIA

Le règne de Victoria est l'un des plus longs (soixante-quatre ans) de l'histoire de l'Angleterre. Pas étonnant qu'entre 1837 et 1901 il y ait eu tant de morts étonnantes et stupides. Du classique empoisonnement – dû notamment à la présence d'arsenic, pour colorer les tissus des robes portées à même le corps, ou mélangé à du sucre pour faire bon poids – au danger représenté par les armes blanches ou à feu. Comme ce vrai poignard, utilisé au théâtre à la place d'un faux, et qui entraîna la mort d'un comédien, assassiné vraisemblablement, en 1896. Ou ce pistolet acheté en 1881 par un valet de chambre qui, en observant l'arme de près, se tira par inadvertance une balle dans la bouche. Tandis que la police constatait l'accident, la femme de chambre, voulant montrer comment le drame s'était déroulé, refit les gestes du valet et mourut à son tour…

LES PÉPITES DE LA BNF/GALLICA **https://gallica.bnf.fr/**

Une France bien exposée…

Première Année. — N° 14. Le Numéro : 5 centimes Dimanche 31 Décembre 1899

L'AVENIR DU CANTAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DU DIMANCHE

ABONNEMENTS BUREAUX : Rue Marie Maurel, AURILLAC ABONNEMENTS

IMPRIMERIE BANCHAREL

1900

EXPOSITION 1900

Gil Baer del.

La nouvelle annee

LA FRANCE : C'est vous la nouvelle ? J'espère avoir à me louer davantage de vos services que de ceux de votre devancière. Mettez vous à l'ouvrage et que tout soit propre. J'attends du monde.

L'Avenir du Cantal, supplément illustré du dimanche, Aurillac (31 décembre 1899). Coll. numérique : Fonds régional, Auvergne.

À la fin du XIXe siècle, certains journaux de province se dotent le dimanche, comme la presse parisienne en vogue, de suppléments illustrés avec une gravure en couleurs destinée à attirer l'acheteur. Le dessin a le plus souvent trait à l'actualité internationale, à des faits divers, ou peut être une caricature. Le 31 décembre 1899, *L'Avenir du Cantal* propose à ses lecteurs une solution hybride entre actualité, dessin de mode et caricature. Cela est sans doute lié à la personnalité de l'auteur, Gil Baer (v. 1863-1931), dont l'infatigable crayon a proposé des milliers de dessins pour des journaux, des livres et des costumes de théâtre, avec une nette prédilection pour les silhouettes féminines. En deuxième page du journal, un petit texte explicite sérieusement la « gravure », sans en souligner le côté humoristique, et renforce sa portée critique. Le dessin comme le texte font en effet allusion aux difficiles années précédentes, celles d'une France plongée dans le chaos des divisions, comme celles de l'affaire Dreyfus, et des menaces étrangères. Attachée à sa gloire nationale, comme le montrent le coq et une peinture historique, la France, en maîtresse de maison éloignée des réalités, intime à sa nouvelle domestique de remettre de l'ordre dans la maison avant l'arrivée des invités. Il s'agit pour la nation française (d'où la cocarde et l'écharpe tricolore de l'effigie, qui jurent avec son élégante robe) de faire bonne figure lors de l'Exposition internationale de 1900. La nouvelle année sera-t-elle celle où la France retrouve son rang ? Le dessinateur semble en douter, car l'armée et la construction des bâtiments de l'Exposition ont été confiés à deux bambins qui s'amusent, l'un avec des soldats de plomb, l'autre avec une maquette du Grand Palais… ◆

AGNÈS SANDRAS, SERVICE HISTOIRE AU DÉPARTEMENT PHILOSOPHIE, HISTOIRE, SCIENCES DE L'HOMME DE LA BNF

© JOHANN HIERHOLZER — N° LICENCE : 1-1099592 / 2-1066422

Plus d'informations sur : Théâtre Tristan Bernard / KiMaimeMeSuiveOfficiel

THEATRE TRISTAN BERNARD

64 RUE DU ROCHER • 75008 PARIS • 01 45 22 08 40 • THEATRETRISTANBERNARD.FR

La chronique D'EMMANUEL DE WARESQUIEL

ANTOINE MOREAU DUSAULT

PUBLIC *VERSUS* PRIVÉ

Je m'en voudrais de revenir sur le petit tremblement politique qui a perturbé la campagne municipale de Paris le mois dernier, mais tout de même. On aurait cru une suite du sulfureux *Sexe, mensonges et vidéo* de Steven Soderbergh, comme si le film était sorti hier, et pas en 1989. Rappelons l'histoire : quatre personnages, deux hommes, deux femmes, à la façon de *La Double Inconstance* de Marivaux, des images, des secrets, des frustrations et une fin en forme de rédemption qui réunit contre toute attente les deux personnages principaux du film : Ann (Andie MacDowell) et Graham Dalton (James Spader) dans le rôle du pervers impuissant.

Nous y sommes. Ce film est un conte et comme tel il n'a pas d'âge, du moins dans les limites de nos sociétés occidentales, peu bienveillantes et un peu fébriles. Malraux aurait pu écrire le scénario. On se souvient de sa désespérante assertion, à la fin des *Noyers de l'Altenburg* : « Pour l'essentiel, l'homme est ce qu'il cache, un misérable petit tas de secrets. » Misérable, je ne sais pas, mais je lui concède le secret. Je ne vois pas comment nous pourrions vivre sans cette part de silence qui nous habite, et tout autant n'importe quelle organisation sociale ou n'importe quel gouvernement. La sincérité absolue conduit à la folie. Elle n'est, après tout, qu'une question d'éclairage et nous sommes tous les gardiens de notre propre phare. Cela vaut pour les hommes comme pour l'Histoire. Ce que nous croyions vrai la veille ne l'est plus le lendemain. Ces variations-là devraient nous rendre sourds aux leçons de morale qu'on nous assène ces temps-ci à coups de certitudes, comme le ferait la Pythie.

La morale est variable aussi bien que l'Euripe. Elle a longtemps été une affaire de conscience personnelle, puis elle s'est mise à tout envahir. Elle est entrée en politique sous la Révolution, et avec elle la transparence et l'opinion – ce que Jürgen Habermas appelle « l'espace public du politique ». Si Robespierre émerge au point d'avoir presque « tenu » la République pendant plus d'un an, c'est qu'il est l'un des rares à n'avoir fait aucune différence, au nom de la vertu, entre l'action publique des hommes et leur vie privée. Il n'y avait pas de « ligne rouge », comme je l'ai entendu dire récemment par un journaliste inspiré. La Terreur a peut-être été au bout de cette folie-là. La régénération ne devait pas seulement toucher les choses, les institutions, les systèmes, mais aussi les citoyens, dans leurs vieilles croyances et jusque dans leurs rêves. Pour la première fois aussi, la Révolution a voulu chasser le mal de la société au nom du bonheur des peuples, jusqu'à l'identifier à ses seuls ennemis : aristocrates, riches, émigrés, suspects… Il n'y avait plus pour eux ni pardon ni oubli. On n'a pas assez réfléchi au fait que la République s'est ainsi engagée dans une sorte de course-poursuite sans fin contre le mal dont elle n'a jamais su très bien quoi faire et dont elle ne parvient pas à se débarrasser. Son arsenal pénal n'y suffit pas. On a eu beau supprimer la peine de mort, on continue d'alourdir les peines de prison et d'allonger les délais de prescription. Nos héritages sont parfois invisibles et les plus prégnants ne sont pas toujours ceux que l'on croit. À l'évidence, cette question du mal en est un. Certes, on ne le comprenait pas plus avant la Révolution qu'après, mais depuis il semble que l'on est de moins en moins capable de l'accepter. Les nouvelles intolérances de nos modernes sociétés sont là, au risque de compromettre nos libertés. C'est au nom de ce combat que nous demandons toujours plus de transparence, de surveillance et de morale, et il n'y a aucune raison pour que nous ne franchissions pas de nouveau cette fameuse « ligne rouge » entre ce qui relève de la vie publique et de nos vies privées.

> « LA MORALE A LONGTEMPS ÉTÉ UNE AFFAIRE DE CONSCIENCE PERSONNELLE. ELLE EST ENTRÉE EN POLITIQUE SOUS LA RÉVOLUTION, ET AVEC ELLE LA TRANSPARENCE ET L'OPINION

Le paradoxe est là. L'honnêteté politique et sa visibilité, tout ce que nous considérons comme les principes fondateurs de notre démocratie, sont aussi ce qui la menace et, avec elle, les libertés que cette dernière est censée nous garantir. Les réseaux sociaux ne sont de ce point de vue que l'instrument et le révélateur de cette tension. On leur prête beaucoup en faisant d'eux les grands coupables. Nos démocraties ne sont pas près de résoudre l'équation de leur origine, entre le bien qu'elles nomment et le mal qui leur échappe. Nos libertés sont pourtant à ce prix. ◆

historia.fr **Historia**

L'INCONTOURNABLE RENDEZ-VOUS

2020 COMMÉMORATION DU GÉNÉRAL DE GAULLE

LES 130 ANS de sa naissance le 22 novembre 1890 à Lille.

LES 80 ANS de l'appel du 18 juin 1940.

LES 50 ANS de sa mort le 9 novembre 1970 à Colombey.

5 JOURS / 4 NUITS
DU 17 AU 21 JUIN 2020

À PARTIR DE
1 890 €/PERSONNE
Au départ de Paris
En tout inclus

- LES VISITES GUIDÉES DE **LONDRES, LILLE, COLOMBEY LES DEUX ÉGLISES**
- VOTRE GUIDE CONFÉRENCIER, FRÉDÉRIQUE NEAU-DUFOUR, AVEC VOUS DURANT TOUT VOTRE VOYAGE
- LE TOUT COMPRIS SÉRÉNITÉ BLEU VOYAGES
- LE TRAJET VERS LONDRES EN EUROSTAR
- LE CIRCUIT EN PENSION COMPLÈTE, BOISSONS INCLUSES LORS DES REPAS
- L'HÉBERGEMENT EN HÔTEL 3 * À LONDRES, LILLE ET AUX ENVIRONS DE COLOMBEY

AVEC LA PARTICIPATION EXCEPTIONNELLE DE

Frédérique Neau-Dufour
Membre des conseils scientifiques de la Fondation Charles de Gaulle

RENSEIGNEMENTS ET RÉSERVATIONS
BLEU VOYAGES
213 rue de Gerland - Bat 2 - 69007 LYON
TÉL. 04 72 76 75 66
www.bleuvoyages.fr/2020

Selectour Bleu Voyages

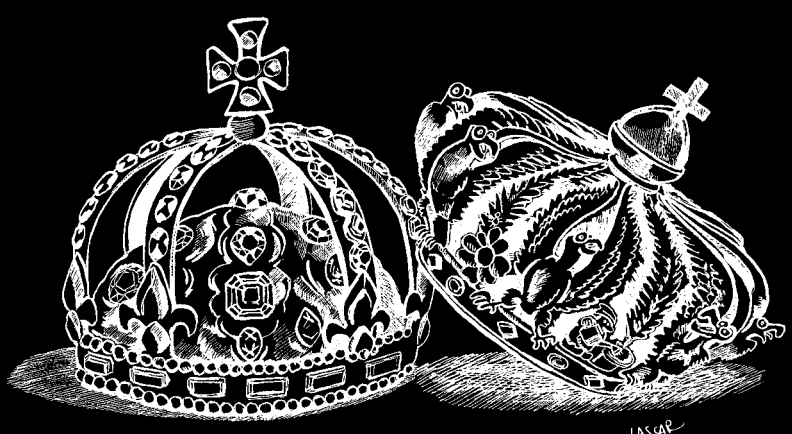
Neige et Soleil Voyages SAS au capital de 396 800 € • RC Bourgoin Jallieu B 398 629 766 • Code APE 7911 Z • Immatriculation Atout France 038110038 • Agence garantie par l'APST • 15 Avenue Carnot - 75017 Paris • Agence assurée pour sa responsabilité civile et professionnelle par le groupe MMA Entreprises n° de contrat 144569079.

Graph : www.pascalem.com - Crédits photos : Domaine Public.

DOSSIER

MÈRES ET FILS AU POUVOIR

On a tendance à placer l'amour filial au-dessus de tout soupçon. Mais quand le pouvoir s'en mêle, la situation parfois s'envenime. À côté des mères poules, dévouées à leurs rejetons royaux, sévissent les mères pythons, qui étouffent les ambitions de leur héritier, les prédatrices, qui n'hésitent pas à trancher le cordon ombilical pour coiffer la couronne. Pour s'y retrouver dans cet océan de passions tumultueuses, le neuro-psychiatre Boris Cyrulnik nous éclaire, en introduction de ce dossier, sur les paradigmes de l'amour maternel.



Entretien avec Boris Cyrulnik

OLIVIER ROLLER/DIVERGENCE

HISTORIA – L'Histoire démontre que les enjeux de pouvoir ont une capacité de nuisance à l'égard de l'amour filial. Certaines mères, comme Irène de Byzance, vont jusqu'à faire mutiler leur fils. Comment un enfant peut-il devenir l'ennemi de sa génitrice ?

BORIS CYRULNIK – Des mères peuvent se dresser contre leur fils parce qu'il devient un obstacle. Dans un premier temps, une maman peut surinvestir d'amour son enfant, qu'elle perçoit comme son délégué de pouvoir : « Je ne peux pas prendre le pouvoir parce que je suis femme, mais je t'aime tellement que tu vas prendre le pouvoir grâce à moi. » Si l'enfant essaie de s'émanciper, la haine succède à l'amour. J'ai eu à accompagner des mamans maltraitantes dont l'enfant avait contrarié les ambitions. Certaines me disaient : « Il me donnait déjà des coups de pied dans mon ventre », comme si l'enfant endossait le rôle du maltraitant…

Des mères de personnages célèbres, comme Olympias, la mère d'Alexandre le Grand, vouent une adoration à leur fils. Quels ressorts psychologiques sont à l'œuvre ?

La psychanalyse avance que, pour ces mères-là, avoir un garçon est un équivalent phallique. Elles pensent que mettre au monde un garçon, c'est compenser leur infériorité de femme. Dans de nombreuses cultures, la naissance d'un fils valorise la mère. Ces mères adoratrices voient dans leur fils une forme de réhabilitation de leur condition.

Comment s'est construite la typologie des différents modèles de mères : adoratrices, protectrices, indignes… ?

Plutôt que de parler de « modèles », j'emploierais le terme « adjectif ». On qualifie la mère d'indigne ou de protectrice. C'est vrai momentanément, comme le sont les adjectifs, dans un contexte précis. Toutefois, il est vrai que la psychanalyse a marqué la culture occidentale pendant plusieurs générations et que ces adjectifs restent ancrés dans nos représentations.

Une mère est-elle programmée pour aimer son enfant ?

La femme est programmée pour porter des enfants, mais l'instinct maternel n'existe pas. Car les comportements et les émotions maternels se trouvent modifiés en fonction du milieu de vie. Chez les animaux, le constat est évident. Prenez les singes toupayes : la femelle met au monde quatre ou cinq petits par portée. Si son environnement est stable, elle s'occupera de tous ses petits mais, si les conditions sont difficiles, les hormones de stress augmenteront et celle de l'attachement diminuera. La mère tuera alors les derniers-nés. Chez les humains, cette dimension biologique existe aussi : les femmes sécrètent plus d'ocytocine et de progestérone – les hormones de la grossesse et de la lactation, qui influent sur l'attachement et la tendresse. Mais la part des représentations mentales et des récits collectifs, en fonction des cultures, ont alors un fort impact sur la notion de maternité et le développement de chacun d'entre nous.

Le placement en nourrice n'a-t-il pas contribué à distendre le lien entre la mère et son enfant ?

La mise en nourrice a été nuisible car l'allaitement facilite l'attachement de l'enfant à sa mère, et réciproquement. Le premier lien affectif se fait par la sensorialité : la brillance des yeux de la mère regardant son enfant en train de téter, l'odeur de la mère, la manière de tenir le bébé contre sa peau, de lui parler… Dans les milieux aristocratiques et de la haute bourgeoisie, les femmes envoyaient leur bébé en nourrice. Ainsi, le lien le plus fort se tissait entre la nourrice et l'enfant. On peut alors se demander qui est la mère : la femme qui met au monde le bébé ou celle qui s'occupe de lui ? Sans conteste, celle qui lui prodigue tous les soins. Ce qui prime, c'est l'image maternelle, la fonction.

Pour les historiens, c'est à la fin du XIXe siècle que l'amour maternel devient une sorte de norme. Partagez-vous ce constat ?

Je partage l'approche de l'historien Philippe Ariès, selon laquelle, au XIXe siècle, les récits collectifs se sont transformés pour des raisons culturelles et ont encouragé l'attachement de la dyade mère-enfant. Des écrivains, tels Victor Hugo ou Charles Dickens, ont contribué au changement des mentalités et ont porté la lumière sur la nécessité de l'éducation des orphelins. C'est seulement à cette époque que l'amour maternel est devenu fondamental. La loi Guizot demandait aux parents de mettre au monde le moins d'enfants possible pour augmenter leur niveau de vie. C'était aussi une manière de les investir davantage affectivement.

Pourquoi se focalise-t-on sur la relation mère-fils, un peu moins sur la relation d'un père à son fils ? Est-ce la conséquence dans nos schémas mentaux du mythe œdipien ?

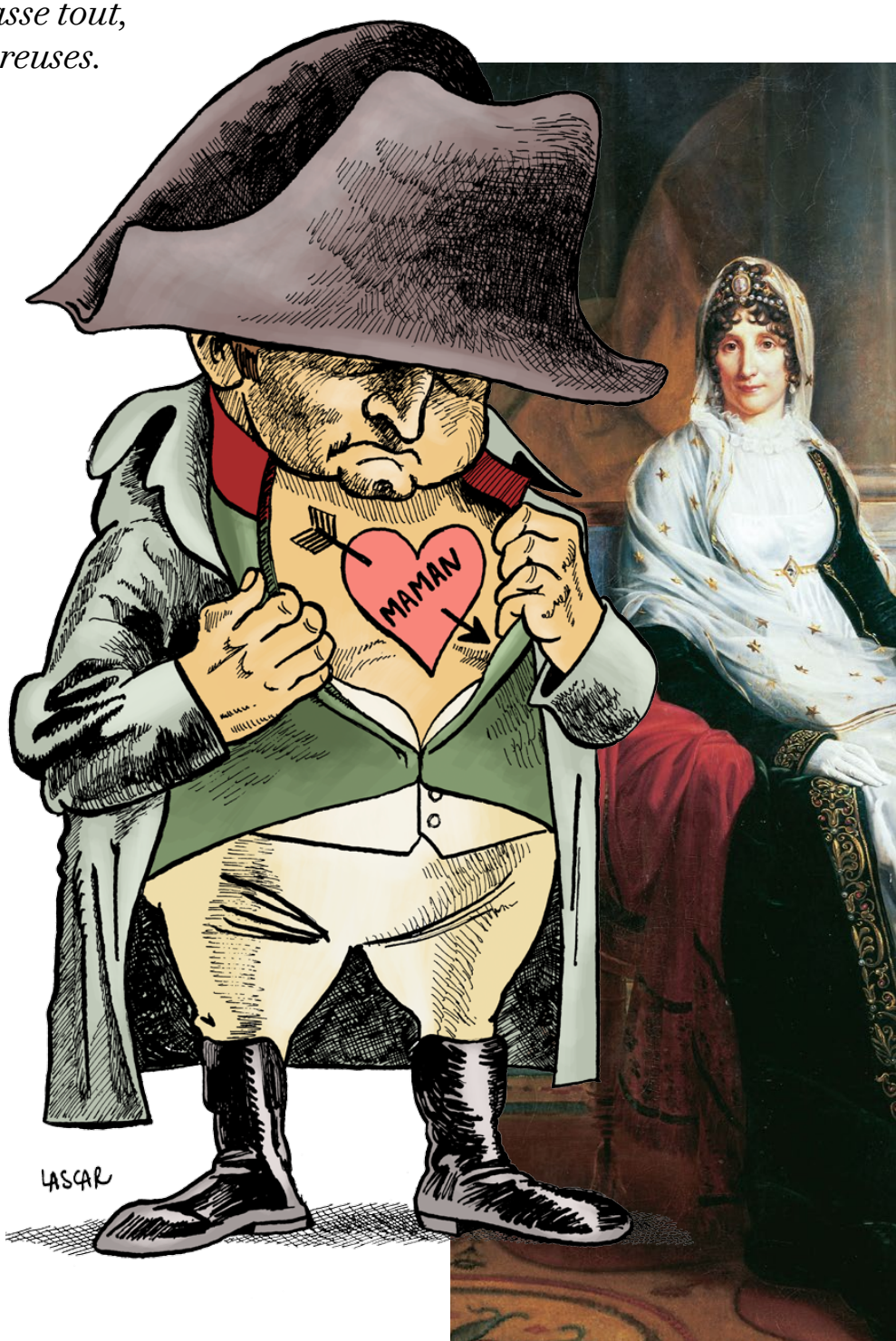
En Occident, on a besoin de tuer le père pour devenir nous-mêmes, mais ce n'est pas le cas en Asie ou en Afrique. Au Japon et en Chine, le mythe œdipien fait sourire les psychologues, les neurologues et les anthropologues. En Asie et en Afrique, l'enfant est élevé par le groupe social. Si la mère meurt ou si elle travaille, cela ne change presque rien pour l'enfant car le groupe s'en occupe. Arrivé à l'adolescence, l'enfant ne « tue » donc pas son père. L'historien Georges Duby, qui a travaillé avec nous à Toulon, nous expliquait que la Provence a joué un grand rôle à partir du XIIIe siècle dans cette culture qui valorisait la notion de personne. Cela n'a jamais été le cas en Asie et en Afrique. Ce mythe n'a donc pas de valeur universelle.

PROPOS RECUEILLIS PAR ÉRIC PINCAS

NAPOLÉON ET LETIZIA : SON FILS, SA BATAILLE

S'il n'est pas le préféré de la fratrie, le futur Empereur est couvé par Madame mère. Qui lui passe tout, sauf ses incartades amoureuses.

PAR PIERRE BRANDA



Un premier sentiment domine Napoléon quand il songe à sa mère, Letizia : l'admiration. Né en 1769, il passe presque une dizaine d'années auprès d'elle avant d'être envoyé dans les écoles du roi. Au crépuscule de son existence, il se souvient encore de la beauté de cette femme qui affichait alors une trentaine rayonnante : « Mme Bonaparte était la plus agréable, la plus belle de la ville », dit-il à Las Cases. Et quand on ose mettre en doute la fidélité de cette mère de huit enfants (on la soupçonne d'avoir été l'amante du gouverneur militaire le vieux comte de Marbeuf), il défend son honneur. « Eh bien ! Comment va la maman Marbeuf ? Est-elle toujours la mère "la Joie" ? » lui lance un jour un camarade de classe à Brienne. En réponse, le jeune Corse, indigné, lui lance à la figure les trois pièces de six livres qu'il a dans la main ; le coup est si violent que l'élève tombe à terre, front ouvert, une dent cassée. Gare donc à celui qui manque de respect à cette mère courageuse qui élève presque seule sa nombreuse progéniture !

S'il l'admire, Napoléon la redoute aussi. Il faut dire que quand il est enfant, du haut de son 1,50 mètre, elle a la main plutôt leste avec lui, le corrigeant à plusieurs reprises. Adulte, tout empereur qu'il est, il continue cependant de la craindre, davantage même que les plus grands capitaines de son temps.

Celui qui a maintes fois triomphé sur les champs de bataille bat même en retraite quand elle hausse le ton. À l'île d'Elbe, lors de son premier exil, son trésorier Peyrusse est ainsi témoin d'une scène pour le moins étonnante : « Sa Majesté trichait volontiers au jeu, écrit-il, soit de domino, soit de reversi. Souvent, nous voulions bien ne pas nous en apercevoir, mais Son Altesse, Madame mère […] usait souvent d'un droit que nous ne pouvions que rarement nous permettre : "Napoléon, vous vous trompez !" Sa Majesté, se voyant découverte, passait la main sur la table, brouillait tout, prenait nos napoléons, rentrait dans son intérieur, où nous ne pouvions le suivre, et donnait notre argent à son valet de chambre Marchand, qui le lendemain le rendait aux volés. » Tel un petit enfant pris sur le fait, Napoléon, qui a alors 45 ans, est donc allé se réfugier dans sa chambre pour bouder avant de rendre ce qu'il venait de subtiliser.

G. DAGLI ORTI/DE AGOSTINI PICTURE LIBRARY/BRIDGEMAN IMAGES

« Mère courage »
En 1814, « Son Altesse impériale Madame, mère de l'Empereur » séjourne auprès de son fils exilé sur l'île d'Elbe, l'entourant de son affection. • Portrait par François Gérard (1770-1830), musée du Château de Versailles.

Sans rancune entre eux

Pour ne pas risquer ses reproches, il fait tout également pour que sa mère ne soit pas témoin de ses écarts amoureux. Dévote, Madame mère – ainsi qu'elle est appelée sous l'Empire – fronce les sourcils si son fils vit dans le péché. En 1810, au Grand Trianon, il se cache ainsi d'elle pour vivre une courte romance avec l'une des dames de compagnie de Pauline, Mme de Mathis. Toujours à l'île d'Elbe, il choisit un endroit haut perché et inaccessible à sa mère pour y rencontrer Maria Walewska, son « épouse polonaise ». On peut ainsi multiplier les exemples. Rappelons aussi que, quand il épouse civilement Joséphine, il ne met au courant de son union sa mère que trois mois plus tard, la plaçant ainsi devant le fait accompli. Même s'il se sent coupable, Napoléon décide très tôt de se passer des avis de l'austère Letizia. Mais celle-ci lui pardonne toujours, ce que son fils sait mieux que personne. Ni l'un ni l'autre ne sont rancuniers.

Pour autant, il n'est pas son préféré. Le fils chéri, c'est le rebelle Lucien, de six ans le cadet de Napoléon. Il est le troisième enfant du couple, celui que l'on a cru perdre après trois enfants mort-nés, d'où la tendresse de Letizia à son égard. Après qu'il s'est brouillé avec Napoléon sous le Consulat, puis qu'il a été exilé en Italie, Letizia le rejoint et ainsi manque le sacre de son fils à Notre-Dame, le 2 décembre 1804. Plus tard, Napoléon demande à David de l'ajouter sur le tableau commandé pour l'occasion. Cette mère vigilante et aimante reste attachée à chacun de ses enfants. Napoléon ne lui tient pas rigueur de son absence à Notre-Dame. Il lui donne beaucoup d'argent, achète pour elle de vastes propriétés et crée même une cour autour de son auguste personne. En matière d'argent, elle est si économe, avare même, que Napoléon s'en plaint. Il lui arrive cependant de dépenser beaucoup du moment que c'est son fils qui paie.

En dépit de leurs petits différends, Madame est toujours prête à soutenir son fils prodigue. Dans son premier exil sur l'île d'Elbe, alors qu'il est abandonné de tous, elle court le rejoindre puis l'aide à reprendre pied en mettant à sa disposition ses réseaux corses. Leurs retrouvailles en 1814 sont d'ailleurs empreintes d'une grande émotion : « Il l'embrassa à plusieurs reprises, séchant ainsi les larmes qui s'échappaient des paupières de sa mère », rapporte un témoin.

En février 1815, quand il part à l'aventure pour la France, il la quitte avec douleur. Madame mère pleure. Ils ne se reverront jamais plus. Pendant les six années que Napoléon passe à Sainte-Hélène, Madame s'inquiète, tente de le secourir, mais en vain, tandis que, dans sa petite chambre à Longwood, le fils exilé se console en admirant souvent son portrait. Malgré le tumulte de l'épopée, l'incroyable ascension de Napoléon, ils sont restés au final les mêmes l'un envers l'autre : d'un côté, une mère sévère mais bienveillante ; de l'autre, un fils respectueux, craintif même, mais qui n'en fait souvent qu'à sa tête. ◆

LOUISE DE SAVOIE : LA GLOIRE DE SON FILS

Mère poule et politique, elle vénère François Ier, « son roi, son seigneur, son César ».

PAR NICOLAS LE ROUX

Louise de Savoie (1476-1531) demeure l'une des femmes d'État les plus importantes du XVIe siècle. Elle est nommée régente à deux reprises, en 1515 et en 1524, quand son fils part combattre en Italie, mais elle joue également un rôle politique de premier plan comme conseillère ou comme négociatrice.

Louise est devenue veuve très jeune : son mari, Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, meurt alors qu'elle n'a que 19 ans. Elle se consacre entièrement à son fils, François, né en 1494, qui reçoit une bonne éducation, en compagnie de sa sœur aînée, Marguerite. Depuis 1498, François est l'héritier présomptif de la couronne, et Louise est convaincue qu'il sera appelé à régner. Elle obtient que la petite Claude, fille aînée du roi Louis XII, soit promise à son cousin François dès 1505, leur mariage étant célébré en 1514.

BNF/GALLICA

L'œuvre d'une vie **Louise a agi « pour que le rêve du trône devînt réalité », écrit l'historien Jean Jacquart.** • Manuscrit rehaussé par l'enlumineur de Philippe de Gueldre (v. 1505).

L'élu de Dieu

Louise tient une sorte de journal, dans lequel elle exprime sa vénération pour son fils, qu'elle appelle « mon roi, mon seigneur, mon César et mon fils ». Elle le voit comme l'élu de Dieu, ce dont témoignent des signes indiscutables : François devient roi de France le 1er janvier (1515), anniversaire de la mort de son père (1496) ; il est sacré le 25 janvier (1515), jour de la conversion de saint Paul. Le même jour, en 1501, il avait eu un grave accident de cheval, dont il guérit miraculeusement…

Le règne de François Ier s'ouvre par une campagne militaire dans le Milanais. Le jeune roi ne manque pas d'écrire à sa mère pour l'informer de son avancée à travers les Alpes, puis de sa victoire sur les Suisses à Marignan. Louise assure que, au moment où se livre la bataille, elle quitte Amboise à pied pour se rendre dans une abbaye afin d'y prier la Vierge et « lui recommander ce que j'aime plus que moi-même, c'est mon fils, glorieux et triomphant second César, subjugateur des Helvétiens ». Elle ne cache pas son soulagement quand François rentre sain et sauf : « Dieu sait si moi, pauvre mère, fus bien aise de voir mon fils sain et entier après tant de violences qu'il avait souffertes et soutenues pour servir la chose publique. »

Louise prend constamment soin de la santé de son fils. En juin 1515, quand François se plante dans la jambe une « épine » qui le fait beaucoup souffrir, elle note qu'elle aussi souffre en raison du « vrai amour » qu'elle lui porte. En janvier 1521, quand il est blessé à la tête par un tison brûlant, elle écrit qu'elle aurait été « une femme perdue » s'il en était mort. Louise se montre admirative des qualités de François : elle loue sa « claire éloquence », quand il répond à la déclaration de guerre proférée par le héraut du roi d'Angleterre en 1522. Elle admire également sa piété et son attachement à l'Église romaine. Elle encourage son fils à briguer la couronne impériale en 1519, mais celle-ci revient à Charles de Habsbourg. Louise, profondément déçue, note qu'il aurait mieux valu que l'Empire fût laissé entre les mains de Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'il restât vacant. À la fin de sa vie, Louise se dévoue encore pour son fils, menant les négociations avec les impériaux, qui ont lieu à Cambrai à l'été 1529 et mettent fin à une guerre entamée en 1521. Jusqu'à son dernier souffle, Louise a admiré son César, et elle a tout fait pour assurer sa gloire. ◆

Alliance
En 754, au sacre de Pépin le Bref à Saint-Denis, les enfants du couple royal reçoivent aussi l'onction sacrée. À la mort du père, en 768, leur mère calme les différends entre les deux frères rivaux. • Huile sur toile de François Dubois (1790-1871).

PHOTO RMN – GÉRARD BLOT

BERTHE AU GRAND PIED, MATRICE ET MÉDIATRICE

À la mort de son mari, Pépin le Bref, elle assure l'intérim et fait tout pour éviter une guerre fratricide entre ses fils, Carloman et Charlemagne.

PAR BRUNO DUMÉZIL

24 septembre 768 : Pépin le Bref expire. Le roi est mort, vivent les rois et la reine ! Le défunt laisse en effet deux fils, Charles, futur Charlemagne, né vers 747, et Carloman, né vers 751. Ces princes sont majeurs au regard du droit franc : ils peuvent hériter du trône, qu'ils se partagent en suivant les instructions données par leur père. Mais Pépin le Bref laisse également une veuve, Berthe. On ne connaît généralement d'elle que son surnom : Berthe au grand pied. Cette curieuse asymétrie n'est mentionnée par les textes qu'à partir du XIIIe siècle. Les contemporains de Berthe préfèrent célébrer sa bonté, sa piété et surtout sa parenté, à savoir la famille des comtes de Laon, un des meilleurs lignages du monde franc. Car la dame est d'aussi bonne naissance que son mari : lorsqu'elle a épousé Pépin vers 743, celui-ci n'était que maire du Palais. Il a fallu attendre un coup d'État en 751 pour qu'il devienne roi, et Berthe a alors su profiter de la situation. Puis, quand il a reçu le sacre des mains du pape Étienne II en 754, elle a été bénie et désignée à tous comme la génitrice de la future dynastie royale. On conçoit qu'en 768 Berthe n'entende pas se retirer des affaires parce que Pépin vient de mourir.

Le problème est que, dans la famille des Carolingiens, les régences féminines ont laissé de mauvais souvenirs. En 714, à la mort de Pépin II de Herstal, sa veuve, Plectrude, avait déjà tenté de garder le contrôle des pouvoirs et des richesses du défunt ; elle avait même fait emprisonner Charles Martel, un bâtard de Pépin II qui revendiquait l'héritage. Charles Martel avait fini par l'emporter, mais les Carolingiens ne veulent pas qu'une telle crise se reproduise. C'est sans doute pour cela que le fils du Martel, Pépin le Bref, a donné des instructions claires sur sa propre succession. En 768, les chamailleries entre les deux jeunes rois permettent toutefois à Berthe de garder un certain pouvoir. Dès l'année suivante, elle intervient pour apaiser une querelle. Elle joue aussi les entremetteuses. Son cadet, Carloman, se marie avec une princesse lombarde ? L'aîné, Charlemagne, ne saurait demeurer en reste. Berthe se rend en Italie pour lui trouver une princesse à épouser. Mais Charlemagne est un opportuniste. Lorsqu'il apprend la mort de son frère en 771, l'épouse italienne que Berthe lui a fournie n'est plus jugée nécessaire. Il la répudie et se remarie avec une aristocrate souabe, Hildegarde. Ce geste provoque une première brouille avec sa mère.

Pour ne rien arranger, Charlemagne mène campagne en Italie et en profite pour éliminer les enfants de Carloman, qui s'y étaient réfugiés. Il continue ensuite de reconnaître le titre de reine à sa mère, mais celle-ci n'apparaît plus à la cour. Elle se retire dans son palais-monastère de Choisy-au-Bac, où elle meurt le 12 juillet 783. Et si Charlemagne donne son accord pour des funérailles à Saint-Denis, c'est une de ses sœurs, Gisèle, qui se charge de la pleurer. Deux générations plus tard, le biographe Éginhard arrangera un peu la vérité, en faisant du grand Charles un fils très aimant. ◆

ALEXANDRE LE GRAND, DIEU VIVANT D'OLYMPIAS

Elle lui assure qu'il est le fils de Zeus et rêve de lui offrir un royaume. Il voue en retour une gratitude éternelle à la « plus douce des mères ».

PAR VIRGINIE GIROD

Mère abusive, fils en adoration. La relation entre la reine et Alexandre est complexe. Les chroniqueurs antiques autant que les historiens ont du mal à y voir clair. Cependant, leur complicité est incontestable. Celle-ci repose sur un secret, un mythe même, dont le conquérant tire sa confiance en lui. Olympias lui a juré qu'il n'est pas le fils de son père, le roi Philippe de Macédoine, mais celui de Zeus. Bon nombre de contemporains tiennent cette histoire pour ridicule. Mais c'est assez pour donner au jeune stratège la conviction que le monde lui appartient.

Olympias, princesse d'Épire, a été initiée très jeune au culte de Zeus. Trouvant avantageux de s'unir à une princesse proche des dieux, Philippe l'épouse mais répugne à fréquenter son lit. La belle se plaît à dormir avec des serpents, des bêtes apprivoisées à la peau écailleuse et froide – l'épiphanie de Zeus? Olympias se fait une mission d'intriguer pour garantir la couronne du royaume à Alexandre contre ses demi-frères. Alors que celui-ci à 19 ans, son père décide de se remarier à une Macédonienne nommée Cléopâtre. Olympias craint le pire. L'Épirote est considérée comme une barbare par les Macédoniens. Elle redoute que les éventuels fils de la nouvelle épouse soient perçus comme plus légitimes que le sien. Rompue au chantage affectif, elle pousse Alexandre à se disputer avec son père et à prendre son parti.

Amour immodéré

Mais disgraciée, elle se retire un temps chez son frère le roi d'Épire et trempe probablement de loin dans le meurtre de son ex-mari, avant d'orchestrer la mort de sa rivale et de son enfant. Supportrice inconditionnelle de son fils, elle lui écrit de nombreuses lettres pendant ses conquêtes, n'hésitant pas à requérir son soutien lorsque le régent de Macédoine, Antipater, cherche à l'éloigner du pouvoir. De son côté, Alexandre semble vouer un amour immodéré à sa génitrice. Leur relation entre adoration et goût du pouvoir a fait dire que jamais Alexandre n'a été capable d'aimer une autre femme plus que sa mère au point d'en voir sa sexualité impactée… Laissons là les vieilles théories freudiennes. Jamais mère n'a mieux développé l'estime de soi de son fils. Comment pourrait-on lui reprocher cela? ◆

SOTHEBY'S

Sagesse
Olympias présentant Alexandre à son précepteur, Aristote.
• Toile de Gérard Hoet le Vieux (1648-1733).

Marie et Jésus : vénération et incompréhension

Elle sait son fils voué à un grand destin et l'entoure d'attentions. Même si elle reconnaît que la voie du Seigneur est impénétrable…

PAR JEAN-CHRISTIAN PETITFILS

Dans le mystère chrétien de l'Incarnation, Marie occupe une place singulière. Elle est cette « humble servante » choisie par Dieu pour enfanter le Messie. Sur le plan historique, on a peu d'éléments. Fille d'Anne et de Joachim, elle vit dans un modeste village de Basse-Galilée d'une cinquantaine de maisons, Nazara (Nazareth), fondé et habité par des Nazaréniens, un clan descendant du roi David, revenu de Babylonie au IIe siècle av. J.-C., dont elle-même est issue. Les informations qui la concernent nous viennent des Évangiles, particulièrement ceux de Luc et de Jean – ce dernier, témoin oculaire, l'a hébergée après la Passion dans sa maison de Jérusalem. Marie, insiste à deux reprises Luc, « conservait avec soin toutes ces choses, les méditant en son cœur ». Il s'agit des événements survenus avant le ministère public de Jésus, recueillis par les disciples au moment de la Pentecôte, quand elle priait au milieu d'eux, ainsi que le relatent les Actes des Apôtres de ce même Luc. De ces événements découlent l'Annonciation, la Visitation, la naissance virginale de Jésus, « conçu du Saint-Esprit » et « né de la Vierge Marie » – affirmations christologiques reprises par les catholiques, les orthodoxes, Luther, Calvin et même par le Coran dans sa sourate 19.

De son enfant, qui croît « en sagesse, en taille et en grâce », Marie a sans doute une compréhension spirituelle particulière : elle le sait voué à un grand dessein. Elle l'élève, l'entoure d'amour et d'admiration. « Tout ce qu'il vous dira, faites-le », indique-t-elle aux serviteurs des noces de Cana, en Galilée. Chez elle, la dimension maternelle, protectrice, gardienne est essentielle. Comme tout garçon juif, Jésus est circoncis à sa naissance, présenté au Temple avec l'offrande d'un couple de tourterelles et de deux petites colombes, apprend et récite la Torah. À l'adolescence, il travaille avec son père, un maître artisan du bois. Mais Marie a du mal à admettre ses réactions. Lorsqu'à 12 ans, âge de la majorité légale, il reste dans le

BRIDGEMAN IMAGES

Au nom du père **Marie ne comprend pas toujours les réactions de son fils. Comme lorsqu'à 12 ans il reste au Temple pour discuter avec les docteurs de la Loi (Luc 2,42-48).** • Philippe de Champaigne (1602-1674).

Temple de Jérusalem à débattre avec les docteurs de la Loi, alors qu'elle a repris avec Joseph la caravane pour Nazareth, tous deux s'affolent, font demi-tour et le retrouvent trois jours plus tard au même endroit. Elle s'étonne de sa fugue : « Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait cela ? Vois comme ton père et moi, nous avons souffert en te cherchant. » Jésus leur répond : « Ne saviez-vous pas qu'il me faut être chez mon Père ? » Un peu plus tard, lorsqu'à Capharnaüm, sur les bords du lac de Tibériade, elle vient le rechercher avec tous ses « frères » du village, qui le croient possédé, il répond par des paroles radicales : « Qui est ma mère et qui sont mes frères ? Et tendant sa main vers ses disciples il dit : Voici ma mère et mes frères. Car quiconque fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là m'est un frère et une sœur et une mère. » Pourtant encore, rien ne sépare Marie de son fils. Elle est au pied de la Croix, avec sa sœur, Marie, femme de Clopas, Marie de Magdala et Jean l'Évangéliste. Pierre et les autres apôtres se sont enfuis. Elle vit son agonie en *mater dolorosa*. Avant d'exhaler un dernier cri, Jésus a le temps de la confier à Jean, « le disciple qu'il aimait » : « Femme, voici ton fils ». Puis de dire au disciple : « Voici ta mère. » Pour l'Église, plus qu'un disciple parmi les autres, elle est la médiatrice entre son fils et les hommes. Le concile d'Éphèse, en 431, la proclama « mère de Dieu » dans son humanité ; celui de Vatican II, « mère de l'Église ». ◆

STALINE ET HITLER, CES FILS À MAMAN

Les deux ogres ont ployé sous les raclées du père, autant qu'ils furent choyés par leur mère. Un amour refuge, à l'origine, peut-être, de leur « assurance magistrale ». PAR GUILLAUME MALAURIE

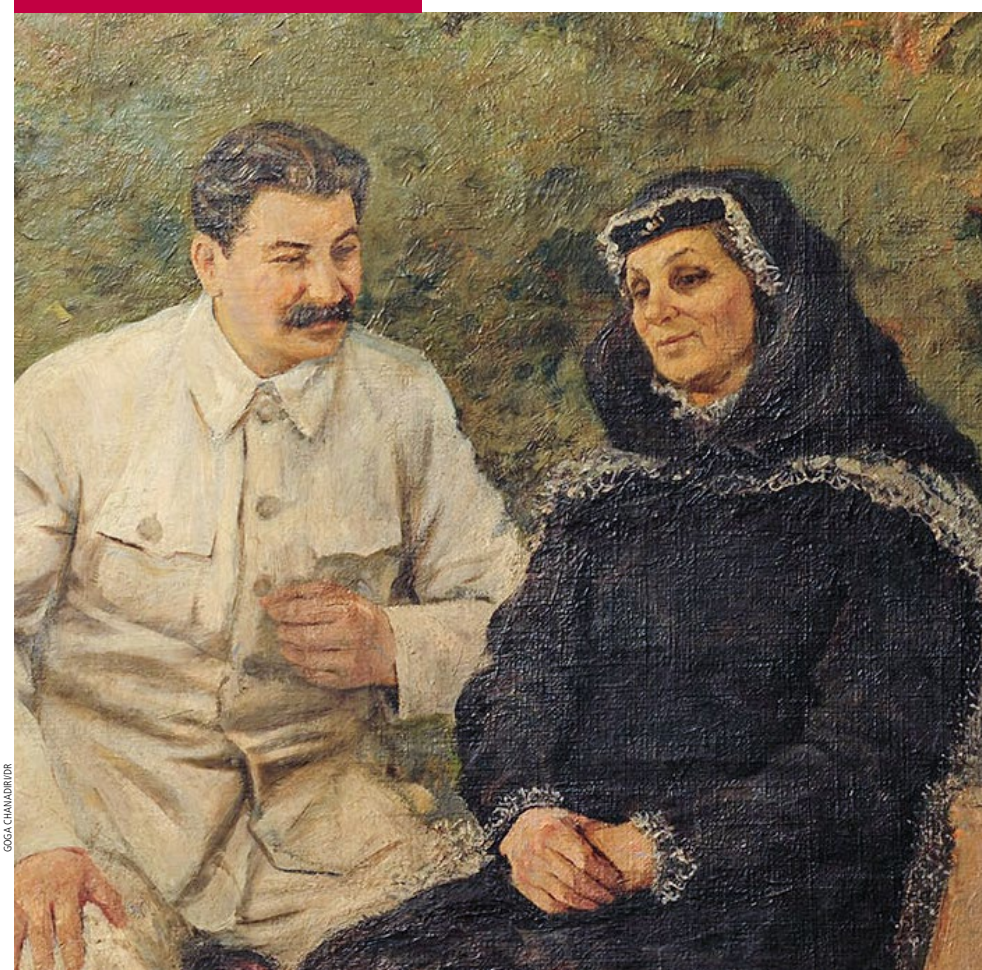
Ce n'est pas une spéculation psycho-historique. C'est un constat : les deux figures totalitaires les plus imposantes du XXe siècle, Hitler et Staline, sont d'authentiques « fils à maman ». Ils forment avec leur mère des couples fusionnels, en concurrence, puis en opposition, et enfin en rupture avec un père tyrannique, souvent brutal et porté sur la boisson. Des mères refuges mais pas seulement. L'écoute attentive et complice de leur fils jouera un rôle décisif dans l'apprentissage des futurs leaders. Première similitude : les deux ogres dictateurs sont des survivants. La mère de Staline, Ekaterina Gueladze, dite Keke, perdra ses deux premiers fils quelques mois après leur naissance. Mikhaïl meurt en 1875, et Gueorgui en 1877.

Miraculé et rescapé

C'est le 6 décembre 1878 que naît Iossif Dougachvili, surnommé « Sosso », et qui deviendra plus tard Staline. Un enfant « chétif, fragile et maigre », se souviendra Keke. À peine prend-il froid que ses parents sacrifient un mouton et procèdent à un exorcisme : une petite fille suspendue auprès d'un précipice pour chasser les mauvais esprits ! Bref, Sosso le miraculé est l'objet d'une dévotion maternelle. « Dans mon grand âge, je vois encore ses premiers pas, une vision qui brûle comme un cierge », écrira Keke. Cette vénération, note Simon Sebag Montefiore, biographe de Staline, dut instiller en lui « le sentiment d'être exceptionnel » et n'est pas sans rapport avec cette « assurance magistrale ».

Et Hitler ? Lui aussi est un rescapé d'entre les morts. Sa mère, Klara, perdra quatre enfants sur six. Gustav et Ida, nés en 1885 et en 1886, moururent de la diphtérie en 1887 et en 1888. Otto mourut quelques jours après l'accouchement, en 1886. Edmund, le cinquième, disparaît à l'âge de 6 ans. Reste une fille, Paula, et un fils – un seul sur quatre : Adolf. « Je n'ai jamais vu d'attachement filial plus grand », confia plus tard le Dr Eduard Bloch, le médecin de famille des Hitler. Ian Kershaw, l'éminent biographe, évoque lui aussi « l'affection et la dévotion protectrices et étouffantes » dont Klara entoura les deux survivants. Seconde similitude : l'affrontement violent, dès la préadolescence, avec le père. Petit fonctionnaire douanier,

Enfant de cœur
« Dans mon grand âge, je vois encore ses premiers pas, une vision qui brûle comme un cierge », dira de son fils chéri Ekaterina Gueladze.
• Toile du musée Staline de Gori (Géorgie).



GOGA CHANADIRVDR

Aloïse Hitler est « un mari autoritaire, arrogant et dominateur en même temps qu'un père sévère, distant, impérieux et souvent irascible » (Kershaw). Un père qui n'écoute rien des hésitations et des désirs de son fils, notamment quand il rentre au collège, à Linz, en 1900. Adolf rêverait alors d'une vie d'artiste. Son père le veut fonctionnaire autrichien. Un père tape-dur qu'affronte régulièrement et physiquement Adolf, comme le rappellera sa sœur Paula : « C'est surtout mon frère Adolf qui tenait tête à mon père et le poussait à bout : chaque jour, il avait droit à une bonne dérouillée. »

C'est pis s'agissant du père de Staline. Vissarion Dougachvili, dit Besso, artisan cordonnier à Gori, en Géorgie, qui gagnait bien sa vie. Sauf qu'il commença à boire beaucoup après la perte de ses premiers enfants. Ses mains commencèrent à trembler et il perdit son métier. Lui aussi se mit alors à cogner : « Une fois Besso jeta si violemment son fils au sol que celui-ci urina du sang pendant plusieurs jours » (Sebag Montefiore). « Où est le petit bâtard de Keke ? » hurlait-il en cherchant son fils pour lui donner une raclée. Jalousie ? Peut-être bien : Keke, la mère de Staline, était ravissante et beaucoup se sont interrogés sur le géniteur de Staline. Fils du chef de la police ? d'un prêtre ? du parrain de Staline ? Peu importe : Staline, qui aimait à évoquer ces différents pères, n'avait qu'une certitude : la filiation maternelle. Une mère protectrice, tutrice, nourricière qui, une fois le père parti, devient la chef de famille, assure l'entrée de Sosso au séminaire de Tiflis. Dans le train, Sosso est en pleurs : « Maman, et si mon père me trouve et me force à devenir cordonnier ? Moi je veux étudier… – Personne ne t'empêchera d'étudier », lui répond Keke.

Ils forment avec leur mère des couples fusionnels en concurrence, puis en opposition et enfin en rupture avec un père tyrannique, souvent brutal et porté sur la boisson

Le scénario n'est pas si différent avec Hitler. C'est quand le père Aloïse meurt, le 3 janvier 1903, qu'Adolf, 16 ans, s'émancipe de toute scolarité et touche à tout grâce à l'aide de sa mère. Elle lui achète un piano ; Adolf cesse les études et joue les dandys à Linz, où il fréquente théâtres et Opéras. Surtout Wagner. Au printemps 1906, Klara finance l'installation de son fils à Vienne, où il vise en vain, à 18 ans, l'Académie des beaux-arts. Elle meurt d'un cancer du sein en 1907 : « Jamais je n'ai vu quiconque aussi terrassé par le chagrin », se souviendra le Dr Bloch. Kershaw va même jusqu'à émettre l'hypothèse selon laquelle Karla fut la seule femme que Hitler ait jamais aimée. Celle dont la photo était bien en vue dans sa chambre à Munich et à Berlin, dans son nid d'aigle alpin près de Berchtesgaden, et qu'il gardait sur lui dans les derniers jours de 1945 à l'intérieur du Bunker.

La mère de Staline vivra, elle, jusqu'en 1937. Le Petit Père des peuples l'installa dans un palais caucasien et ils ne cessèrent de s'échanger des lettres. « Chère maman, puisses-tu vivre mille ans », lui écrit-il en 1923. Elle était sans doute la seule de son entourage, note Montefiore, à pouvoir dire : « Je ne comprends pas pourquoi mon fils a été incapable de partager le pouvoir avec Trotski » ! ◆

GIANCARLO COSTA/BRIDGEMAN IMAGES

S'il n'en reste qu'un…
Klara Pölzi (à dr.) a perdu quatre de ses six enfants et ne verra grandir qu'un seul de ses fils, Adolf, né en 1889. Elle encouragera ce rejeton dans sa voie artistique.

AKG-IMAGES

ANNE D'AUTRICHE ET LOUIS XIV : POUR UNE PLACE AU SOLEIL

« Je vous ferai bien voir que vous n'avez pas de pouvoir et que j'en ai un », déclare-t-elle au jeune Louis en 1647. Lequel restera marqué par celle qui, selon lui, « méritait d'être mise au rang des plus grands rois ».

PAR THIERRY SARMANT

Les rapports entre Anne d'Autriche et Louis XIV offrent un exemple exceptionnellement bien documenté de ce que pouvaient être les liens entre mère et fils dans les sociétés princières et aristocratiques d'Ancien Régime : une relation attentive, exigeante, passionnée, mais nullement maternelle au sens où nous l'entendons.

Le futur Louis XIV est né en 1638, alors que sa mère, âgée de 37 ans, est mariée à Louis XIII depuis 1615 : cette naissance inespérée, après presque dix-huit années de stérilité, est vécue comme un miracle. Elle sauve sans doute Anne d'Autriche de la disgrâce et de la répudiation qui la menaçaient. Pour autant, les soins quotidiens de l'éducation et de l'instruction, la reine les confie, comme c'est l'usage, à une « gouvernante » et à une nourrice, puis, quand le jeune roi atteint l'âge de 7 ans, à un « gouverneur » (le maréchal de Villeroy), à un précepteur et à une foule de professeurs. L'intimité familiale est des plus réduites. On rapporte ce mot d'Anne d'Autriche à Villeroy : « Monsieur le maréchal, il faut que je vous apprenne votre métier. Un gouverneur de roi ne doit jamais souffrir qu'on lui parle en secret, pas même moi qui suis sa mère » ! La souveraine n'intervient qu'en cas d'inconduite avérée. En mai 1647, lors d'un voyage en Picardie, une dispute dégénère et Louis XIV dit à sa mère : « Je le veux comme cela, moi. » La reine en rougit de fureur et répond : « Je vous ferai bien voir que vous n'avez point de pouvoir et que j'en ai un. Il y a trop longtemps que vous n'avez été fouetté ; je veux vous faire voir que l'on fesse à Amiens comme Paris. » Sur quoi, elle ordonne aux serviteurs du roi de ne plus lui obéir sans accord préalable du maréchal de Villeroy. « C'était toucher le roi au vif, rapporte le valet de chambre La Porte, témoin de la scène, puisqu'il sait très bien qu'il est né pour commander. » Après avoir fondu en larmes, le souverain va se jeter aux genoux de sa mère et lui dit : « Maman, je vous demande pardon ; je vous promets de n'avoir jamais d'autre volonté que la vôtre. » La reine l'embrasse et ils « demeurèrent fort bons amis ».

Dévote catholique, Anne d'Autriche entend faire de son fils un modèle de prince chrétien, amené à servir d'exemple à ses sujets, et un monarque qui sera le « premier gentilhomme de son royaume ». Louis et sa mère participent quotidiennement à des offices religieux et à des cérémonies publiques ; le jeune roi fréquente aussi le « cercle » tenu par la reine.

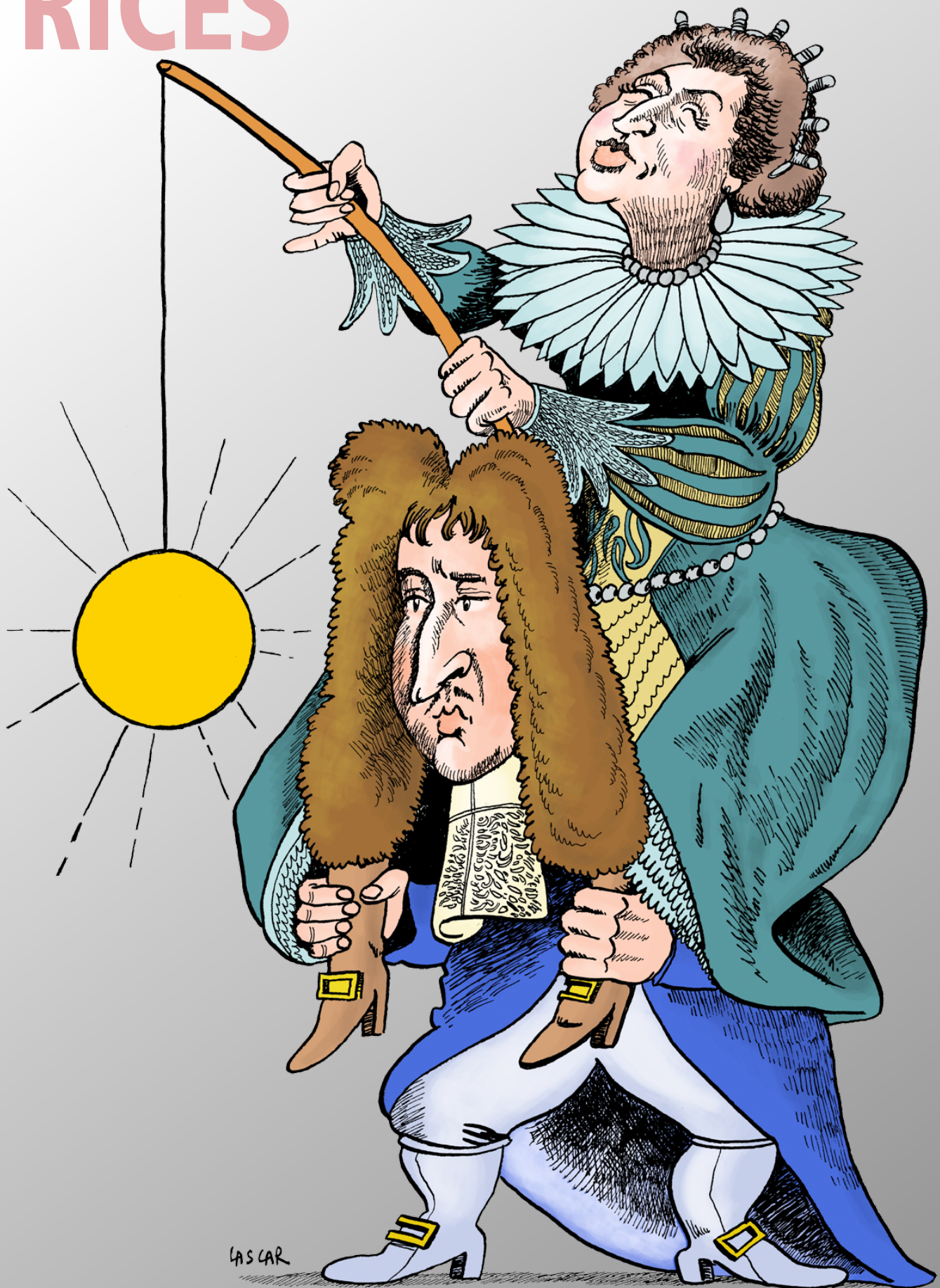
« Belle galanterie »

Louis tiendra d'Anne une sensibilité religieuse marquée par une piété démonstrative en même temps qu'un goût très vif pour les fêtes et la « belle galanterie » des sociabilités féminines. Les relations mère-fils sont empreintes d'affection et de respect, mais aussi d'une certaine distance. D'autant qu'Anne d'Autriche est non seulement reine de France, mais aussi et surtout, après la mort de Louis XIII, régente du royaume, donc occupée par les affaires de l'État, et le reste jusqu'à la majorité de son fils, soit de 1643 à 1651. Après cette date, elle demeure ›››

INTÉRIM

Dans l'Ancien Régime, les femmes sont souvent tenues pour incapables de gouverner. Une exception : la minorité ou l'absence du roi. Peu à peu s'impose l'idée que ses intérêts seront mieux défendus par sa mère – plus rarement par son épouse – que par l'aîné des mâles de sa famille, susceptible de lui nuire. Dans la figure de la régente, la femme s'efface derrière la mère ou l'épouse, qu'un lien charnel indissoluble unit au roi. T. S.

RICES



LES MÈRES CASTRATRICES

PHOTO 12/HACHETTE

Éducation sentimentale **Anne d'Autriche s'emploie pour que, aux temps troublés de la Fronde, Louis bénéficie d'une autorité monarchique indiscutée. Mission accomplie : à la mort de Mazarin, il décide de gouverner par lui-même. Et remercie sa mère…** • Gravure, XVIIe s.

››› chef des conseils du roi durant une dizaine d'années, jusqu'à la « prise du pouvoir » par le jeune Louis XIV, consécutive au décès du cardinal Mazarin (1661). Durant dix-sept années, Anne poursuit un objectif unique : rendre au roi majeur une autorité monarchique intacte. Comme le roi de France est à la fois un homme et une institution, il est impossible d'établir en la matière une distinction entre principes politiques et sentiments personnels. Anne n'hésite d'ailleurs pas à mettre en scène l'affection que son fils lui porte.

Royale ingratitude

Aux côtés de Louis XIV et d'Anne d'Autriche, il y a Jules Mazarin, le cardinal, Premier ministre et « surintendant de l'éducation » du jeune roi. Beaucoup le croient l'amant de la souveraine, et il a des ennemis acharnés jusque dans l'entourage immédiat de la reine et de son fils. On ne sait trop ce que Louis pensait de ce père de substitution et de la nature du lien qui l'unissait à la régente. À Compiègne, alors qu'il voit Son Éminence traverser avec sa suite la terrasse du château, Louis XIV enfant a ce mot : « Voilà le Grand-Turc qui passe. » Mais les épreuves subies en commun pendant la révolte de la Fronde (1648-1653) soudent la triade formée par le roi, sa mère et son ministre, dont aucune intrigue ne parviendra à rompre la solidité.

Mazarin décédé, Louis décide de gouverner « par lui-même », sans Premier ministre, et évince sa mère des conseils de gouvernement. Le pragmatisme politique l'emporte sur les liens d'affection et de reconnaissance. « Je m'en doutais bien, aurait-elle dit, qu'il serait ingrat, et voudrait faire le capable. » La reine mère n'est plus désormais qu'une grande figure de la cour, dont l'influence va diminuant.

Quand Anne d'Autriche meurt, cinq ans plus tard, en janvier 1666, son fils dit à la duchesse de Montausier « que la reine sa mère n'était pas seulement une grande reine, mais qu'elle méritait d'être mise au rang des plus grands rois ». De la part de Louis XIV, il ne pouvait y avoir de plus bel éloge funèbre. ◆

« Je me souviens toujours que je vous dois l'empire, Et sans vous fatiguer du soin de le redire, Votre bonté, Madame, avec tranquillité, Pouvait se reposer sur ma fidélité »

(*Britannicus*, acte IV, scène II)

Dans sa tragédie en alexandrins écrite en 1669, Racine narre les rapports complexes entre Néron et sa mère au cœur d'une cour peuplée d'êtres retors. Il y fait montre de sa remarquable connaissance des sources. La lecture du chroniqueur antique Suétone (v. 69 - v. 126) et celle de l'historiographe romain Tacite lui permettent d'élaborer finement la psychologie de ses protagonistes.

Et si derrière les Julio-Claudiens se dissimulaient d'autres personnages plus contemporains ? N'y a-t-il pas un peu d'Anne d'Autriche dans cette impératrice, véritable maîtresse femme, prête à tout pour garder son fils sous sa coupe ? N'y a-t-il pas un peu de Louis XIV dans ce jeune prince aux tentations tyranniques ? Heureusement, les morts sont peu enclins aux représailles. Si Racine critique la cour à couvert, il n'en signe pas moins un chef-d'œuvre de la Comédie-Française. V. G.

AGRIPPINE ET NÉRON : LES LIENS DU SANG

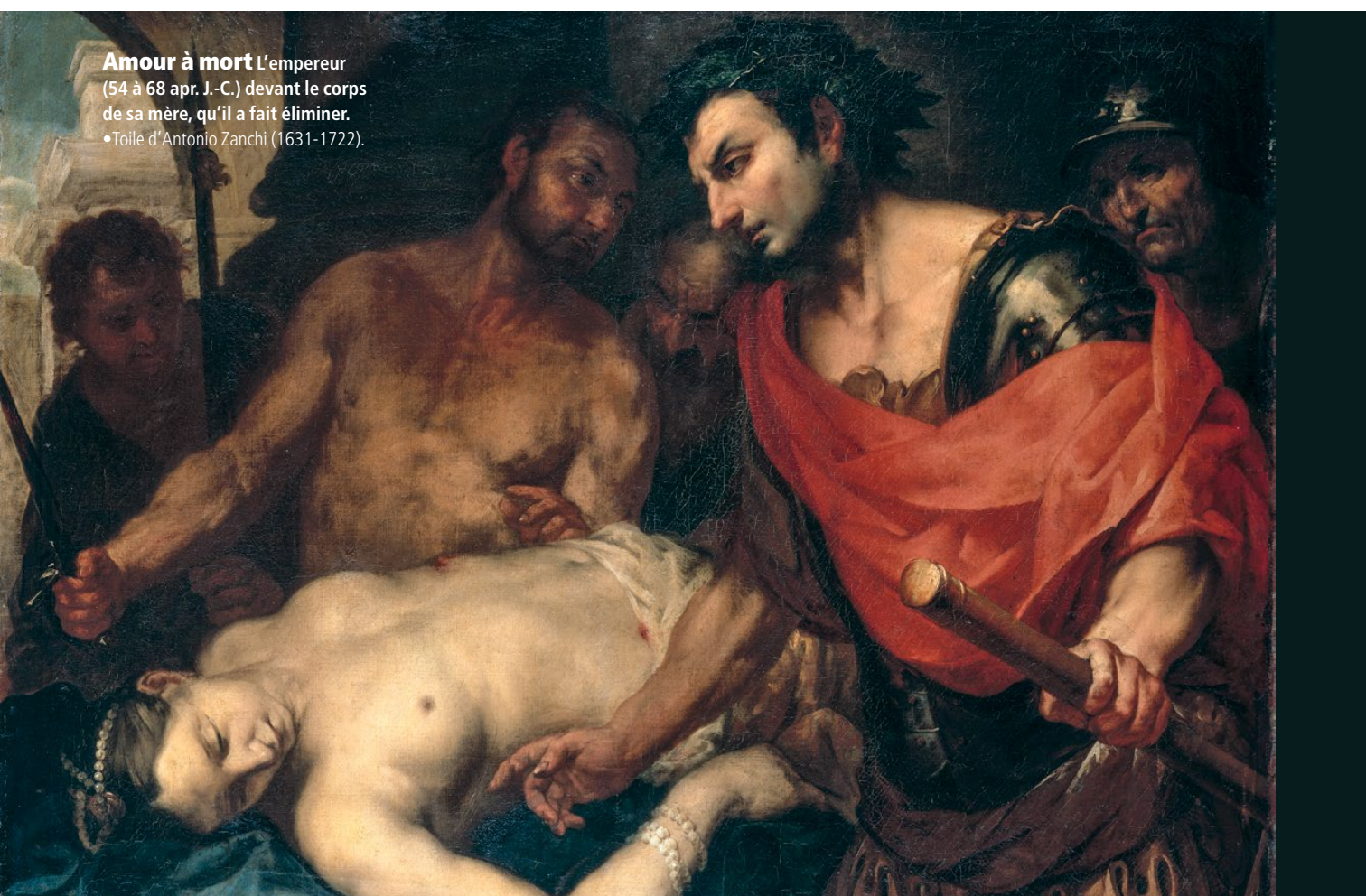
Prête à tous les sacrifices pour que la pourpre revienne à sa lignée, elle instrumentalise les liens familiaux et utilise son rejeton pour s'assurer une place au panthéon impérial. Un jeu dangereux…

PAR VIRGINIE GIROD

Agrippine la Jeune accouche le 15 décembre 37 d'un garçon né aux premières lueurs de l'aube, comme si les rayons du soleil avaient touché son front avant de frapper le sol. Pour la sœur de l'empereur Caligula, c'est un signe. Lucius Domitius Ahénobarbus, le futur Néron, descendant en droite ligne de son aïeul Auguste, portera un jour la pourpre impériale et fera d'elle la femme la plus puissante de Rome : l'impératrice mère.

« Pour qu'il règne ! »

Pour en être certaine, la jeune femme interroge des mages chaldéens. Le verdict des astrologues est sans appel : l'enfant régnera mais tuera sa mère. Enfiévrée, Agrippine répond : « Qu'il me tue, pourvu qu'il règne ! » Le principat tyrannique de Caligula se termine dans le sang quelques années plus tard. L'oncle Claude (41-54) est acclamé à son tour. Britannicus, le fils de celui-ci, devrait lui succéder. Mais sa mère, Messaline, l'évince bien malgré elle. Cette dévergondée notoire est assassinée en 48 pour avoir commis ›››



Amour à mort L'empereur (54 à 68 apr. J.-C.) devant le corps de sa mère, qu'il a fait éliminer. • Toile d'Antonio Zanchi (1631-1722).

MUSEUMSLANDSCHAFT HESSEN KASSEL UTE BRUNZEL/BRIDGEMAN IMAGES

LES MÈRES CASTRATRICES

›››› l'adultère de trop, couvrant ainsi ses enfants d'opprobre. L'affranchi Pallas pousse son maître à se remarier avec Agrippine. Certes, elle est sa nièce et la loi l'interdit, mais elle est alors la femme la plus noble de Rome. L'argument fait mouche chez l'empereur autant qu'au sénat. Un décret spécial ordonne leur union.

« Optima mater »

Agrippine devient impératrice. Il lui faut désormais imposer son fils comme l'héritier principal. Pour cela, elle commence par lui constituer un entourage fidèle. Elle fait revenir Sénèque de son exil injuste exigé par Messaline et lui donne la mission de former son fils. Elle escompte ainsi obtenir sa gratitude éternelle et le soutien des sénateurs, satisfaits de retrouver dans leurs rangs le meilleur d'entre eux. Dans le même temps, elle isole Britannicus, petit garçon chétif et épileptique, au point de l'éloigner des regards de son père. Sa stratégie fonctionne. Rome n'avait déjà d'yeux que pour son petit rouquin depuis 47. Lors des Jeux troyens, Domitius et Britannicus, âgés respectivement de 9 et de 6 ans, avaient paradé sur des chevaux devant le peuple. Excellent cavalier, Domitius avait subjugué la foule, alors que Britannicus ressemblait à un poupon incapable de dominer sa monture.

Mais Agrippine sait que l'amour de la foule n'est pas suffisant. Elle doit lui assurer la succession à plusieurs niveaux. Déployant des trésors de persuasion, elle pousse Claude à adopter son fils. Domitius devient Néron le 25 février 50 et, par la même occasion, le fils aîné de l'empereur. Pour empêcher un éventuel gendre d'entrer dans la ronde des héritiers présomptifs, elle fait adopter Octavie, la fille de Claude, par une autre famille et la marie ensuite à Néron. Fils aîné et gendre de l'empereur, le voilà héritier naturel de la pourpre. Mais, les années passant, Claude se rend compte que sa nièce préférée est devenue une épouse perfide. Agrippine prend les devants et fomente son assassinat – à moins qu'il ne soit décédé fort opportunément. La nuit du 12 au 13 octobre 54, Claude tombe malade pendant le dîner. Le plat de champignons passe mal… Commence alors un ballet trop bien réglé pour être improvisé.

Agrippine se retranche dans la chambre du mourant avec Octavie et Britannicus. Sénèque et le préfet du prétoire Burrus prennent les auspices et, une fois les dieux favorables, ils font acclamer leur protégé âgé de 17 ans par les prétoriens en poste au palais avant l'annonce officielle de la mort de Claude. Le soir, alors que le tribun de la garde demande le mot de passe à son nouvel empereur pour la ronde de nuit, celui-ci répond : « *Optima mater* » (la « meilleure mère »). Le jeune homme sait que les lauriers impériaux ceignent son front grâce à la volonté démiurgique de sa mère. Mais il est encore jeune et il préfère sortir le soir plutôt que de faire de la politique. Cela convient à Agrippine, qui s'empare des rênes du pouvoir. Elle organise les séances du sénat au palais pour écouter, dissimulée derrière un rideau. Elle fait même frapper des monnaies où elle apparaît comme l'autorité émettrice, car sa légende est au droit et celle de Néron au revers. Une hérésie dans une Rome misogyne. Sénèque ne supporte plus sa bienfaitrice et pousse Néron à la rébellion en lui mettant la belle esclave Acté entre les bras. Et de fait, Néron s'émancipe. Il interdit à sa mère de monter sur l'estrade impériale lors de la visite du roi d'Arménie. Il ne manquerait plus que les Orientaux croient qu'à Rome ce sont les femmes qui portent la toge ! L'impératrice s'insurge contre les vexations infligées par son fils.

Moins de six mois après son avènement et la mort – encore une fois opportune – de Britannicus, Agrippine est priée de quitter le palais. Elle, jadis si puissante, tour à tour sœur, nièce, épouse et mère d'empereurs, est à présent insultée par des badauds envoyés par son propre fils quand elle sort dans la rue. Mais Néron, convaincu qu'il paiera cher son indépendance arrachée à cette mère toute-puissante, vit dans l'angoisse permanente. Aussi, quand on le persuade qu'elle fomente un complot pour offrir la pourpre à un vague cousin et régner aux côtés de celui-ci, il y croit et ordonne à Burrus de tuer sa mère. Une longue discussion nocturne avec Agrippine lui permettra de retrouver la raison. Momentanément. En 58, sa rencontre avec Poppée signe la condamnation à mort de l'im-

UNE FEMME PUISSANTE

Voulant être reconnue comme l'alter ego féminin de l'empereur, Agrippine s'arroge des privilèges qu'aucune femme n'a eus avant elle. Elle exige d'être saluée à la cour de la même manière que son époux et se déplace à Rome dans un char honorifique. Comme l'admettra l'historien romain Tacite dans *Les Annales*, elle est « femme née d'un imperator, sœur, femme et mère de celui qui occupait le pouvoir, cas unique jusqu'à nos jours ». V. G.

Agrippine organise les séances du sénat au palais et fait frapper des monnaies où elle apparaît comme l'autorité émettrice. Une hérésie dans une Rome mysogine !

pératrice. Néron veut épouser la belle rousse, mais pour cela il doit répudier Octavie. Il sait que jamais Agrippine ne le permettra car cela risquerait de fragiliser sa légitimité. Néron ne supporte plus la pression psychique que sa mère exerce sur lui. Pour être libre, il doit l'envoyer *ad patres*.

Macabre mise en scène

Ainsi, ce fou de théâtre imagine un scénario : inviter Agrippine à dîner lors des fêtes de Minerve à Baïes et se réconcilier devant des témoins. Puis lui offrir un bateau pour qu'elle rentre chez elle – bateau dont on s'assure qu'il coulera une fois en mer. Néron serait officiellement orphelin à cause d'un terrible accident. Le dîner a bien lieu, mais il est peu probable que l'impératrice quitte Baïes en bateau pour rentrer dans sa villa de Bauli, située à environ deux kilomètres de celle de son fils. Il est encore plus suspect de l'imaginer survivre à un naufrage en se sauvant à la nage. L'impératrice rentre probablement chez elle par la route. Dans la nuit, une escouade de marins payée par l'empereur s'introduit chez elle pour l'assassiner. Comprenant qui est le commanditaire de son meurtre, elle offre son ventre à la lame de son sicaire : « Frappe ici, là où j'ai porté ce monstre ! »
Averti dans la nuit du matricide, Sénèque écrit une longue lettre au sénat pour expliquer les circonstances du drame en maquillant les faits. Voilà comment la fable du navire truqué entrera dans les annales. Le 20 mars 59 au matin, Néron se considère enfin comme un homme libre. Avec la mort de sa mère, ses freins psychologiques ont sauté. Tous les excès auxquels sa nature exaltée aspire sont possibles. Dans les mois et les années à venir, il fera assassiner Octavie, épousera Poppée, se produira sur scène, fera construire la Domus Aurea après l'incendie de Rome de 64 et inaugurera les persécutions des Chrétiens. L'homme capable de tuer sa mère, quand bien même serait-elle castratrice, est capable de tous les excès. ◆

PHOTO12/ALAMY/ADAM EASTLAND ART + ARCHITECTURE

De marbre Livie obtient d'Auguste, son mari, qu'il adopte son aîné, Tibère. De ce dernier, elle attend en retour qu'il la laisse gouverner. Un vœu pieux. • Musée archéologique de Madrid.

Livie et Tibère : un trône pour deux

L'histoire de Tibère commence par une injonction maternelle : celle de se taire. Ce n'est pas l'expression du désamour de Livie, bien au contraire. Mère à 16 ans d'un garçon, la jeune femme rêve de lui offrir la gloire, car son horoscope l'a convaincue que celui-ci aurait un destin royal. Malheureusement, la famille est proscrite peu après la naissance de l'enfant. Contrainte de fuir et de se cacher pour échapper à la vindicte du futur empereur Auguste, Livie empêche souvent son bébé de pleurer. Après des mois d'errance, la famille est autorisée à regagner Rome. Par un revirement de situation inattendu, Auguste tombe amoureux de Livie et l'épouse alors qu'elle est enceinte de son second fils, Drusus. Les deux frères sont élevés au palais impérial. Tibère, devenu taiseux en grandissant, est moins aimé que son cadet, enfant rayonnant et joyeux. Même leur précepteur le déteste et le surnomme « boue pétrie de sang ». Adulte, il est convaincu d'être de trop au palais et s'exile de lui-même à Rhodes. Mais voilà que la fortune capricieuse lui déroule un tapis de pourpre jusqu'au faîte du pouvoir. Tous les héritiers présomptifs d'Auguste meurent les uns après les autres, ainsi que Drusus, le chouchou de sa mère. Livie fait alors pression sur son époux afin qu'il adopte Tibère. Elle sait que, si Auguste meurt avant elle, elle sera renvoyée du Palatin par ses petites-filles. Si en revanche elle devient l'impératrice mère, elle sera intouchable. Par la grâce de sa puissante génitrice, Tibère, âgé de 55 ans, succède à Auguste en 14 apr. J.-C. Livie attend de lui reconnaissance et coudées franches pour jouer la régente, mais son rejeton est un ingrat. Lorsque le sénat propose de célébrer sa mère en la gratifiant du titre de « mère de la patrie », il appose son veto sous couvert de modestie. C'est trop d'honneur, voyons ! Écrasé par la pression qu'elle lui fait subir au quotidien et mal aimé des Romains, Tibère, dépressif, se réfugie sur l'île de Capri. Sa mère meurt à l'âge de 87 ans, quinze ans après son accession au pouvoir. Tibère refuse de lui organiser des funérailles fastueuses mais, surtout, il demande qu'on attende son retour de Capri pour la cérémonie. Il a mille bonnes raisons de différer son voyage, si bien que le cadavre de la douairière se putréfie et que l'on finit par amener un corps décomposé au bûcher. À défaut de réussir à s'opposer à sa mère, Tibère se serait-il vengé sur son cadavre ? ◆ V. G.

PHOTO JOSSE/BRIDGEMAN IMAGES

Au doigt et à l'œil **Blanche dirigeant l'éducation de son héritier.** • Tiré de *Vie et miracles de Saint Louis*, de Guillaume de Saint-Pathus, v. 1320, B.N.

BLANCHE ET LOUIS IX : UN SAINT SOUS TUTELLE

La mère de Saint Louis s'est forgé le caractère en mettant au pas les barons du royaume. Et son royal héritier devra lui aussi se plier à ses ordres.

PAR XAVIER HÉLARY

Blanche de Castille meurt en novembre 1252. Saint Louis est alors en Terre sainte. Quand la nouvelle lui parvient, plusieurs mois après, sa douleur est immense. Il s'enferme pendant deux jours, avant de faire venir auprès de lui son ami Jean, seigneur de Joinville et sénéchal de Champagne. Dans ses Mémoires, celui-ci raconte la scène : « Ah, sénéchal, j'ai perdu ma mère ! » se lamente le roi. La réponse de Joinville est cinglante : « Sire, je ne m'en étonne pas, car il fallait bien qu'elle meure. Mais je m'étonne que vous, qui êtes un homme sage, ayez manifesté une si grande douleur. » Si Saint Louis attendait du réconfort, il en est pour ses frais.

Joinville ne montre guère plus d'empathie envers la femme de Louis, Marguerite de Provence. Celle-ci est tout aussi éplorée que son mari. Joinville s'en étonne. Pourquoi Marguerite serait-elle triste ? « C'était la femme que vous haïssiez le plus qui est morte ! » Marguerite répond alors que ce n'est pas la mort de Blanche qui l'attriste, mais la douleur qu'en ressent son mari. Joinville renonce à comprendre et se borne à constater : « Il dit vrai, celui qui dit que l'on ne doit pas croire une femme. » L'hostilité de Blanche de Castille pour sa belle-fille était de notoriété publique, et c'est encore à Joinville qu'on doit les anecdotes qui nous renseignent sur la jalousie maladive de la reine mère. À Pontoise, une des résidences favorites de la famille royale, la chambre de Marguerite est juste au-dessous de celle de Louis. Les deux pièces sont reliées par un escalier à vis, par lequel les deux époux communiquent dans la journée. Car, quand Blanche vient trouver son fils dans la journée pour évoquer les affaires du royaume – sur lesquelles elle garde un œil vigilant –, elle entend qu'il soit seul ! Louis s'est donc arrangé pour que, quand sa mère approche, les serviteurs qui gardent ses appartements le préviennent en frappant à sa porte, de telle sorte que Marguerite regagne sa propre chambre. Tout au plus Blanche autorise-t-elle les deux époux à dormir ensemble la nuit…

« Vous n'avez rien à faire ici ! »

Une autre fois, Marguerite, qui vient d'accoucher (elle aura une dizaine d'enfants), est en péril de mort. Louis est auprès d'elle. Surgit la terrible belle-mère, qui prend son fils par la main en lui disant : « Allez-vous en, vous n'avez rien à faire ici ! » Marguerite se redresse alors sur son lit : « Hélas, vous ne me laisserez voir mon mari ni morte ni vivante. » Elle perd connaissance, mais Louis revient auprès d'elle. À l'évidence, Blanche de Castille a une idée très précise de ce que doit être le comportement de son fils. C'était certainement le fond de son caractère, mais les circonstances ont aussi eu leur part. Assez effacée jusqu'en 1223, Blanche devient reine à l'avènement de son mari, Louis VIII. Celui-ci meurt trois ans plus tard.

À 38 ans, Blanche, veuve, mère de cinq ou six enfants, enceinte de quatre mois, doit assurer la régence face aux barons qui se déchaînent. Les attaques pleuvent contre elle. C'est une femme, c'est une étrangère, la France sera « abâtardie » si elle est gouvernée par Blanche ! Pour les grands, dont l'autonomie a été rognée par Philippe Auguste (1180-1223), l'occasion est trop belle de jeter le désordre et de saper le pouvoir royal. Il faut plusieurs années à la régente pour triompher de ses ennemis, au premier rang desquels se trouve Philippe Hurepel, le demi-frère de Louis VIII. Vers 1230, la situation est rétablie, mais Blanche ne renonce pas pour autant à la fermeté dans le gouvernement du royaume.

Son attitude à l'égard de son fils aîné n'est pas très différente. Né en 1214, Louis n'a que 12 ans quand il devient roi. Sacré dans la précipitation, il n'exerce le pouvoir que sous la tutelle de sa mère. « Dieu le protégea grâce aux bonnes leçons de sa mère, qui lui apprit à croire en Dieu et attira dans son entourage quantité de religieux », nous explique Joinville. La piété de Blanche est très stricte, et c'est sans doute cette religion très exigeante que Louis retrouve dans les dernières années de sa vie, quand il se confesse toutes les semaines et qu'il se fait flageller pour l'expiation de ses péchés. Blanche lui inculque notamment la crainte du « péché mortel », une faute entraînant son auteur en enfer. « Il rappelait que sa mère lui avait quelquefois déclaré qu'elle aurait mieux aimé qu'il soit mort plutôt qu'il ait commis un péché mortel », rapporte Joinville.

Se croiser pour ne plus la croiser

Au fil des années, alors qu'il devient adulte, Louis peine à se détacher de l'ascendant de sa mère. En décembre 1244, alors qu'il vient d'avoir 30 ans, il tombe gravement malade. On le croit à l'agonie ; il fait alors le vœu de partir en croisade s'il guérit. Il est sauvé. « Alors la reine, sa mère, entendit dire que la parole lui était revenue, et elle manifesta la plus grande joie qu'elle put ; et quand elle sut qu'il était croisé, ainsi qu'il le racontait lui-même, elle montra une douleur aussi grande que si elle l'avait vu mort », nous dit encore Joinville.

Cette fois, néanmoins, Louis est résolu à braver son impérieuse mère. Dans les années qui suivent, il prépare son départ, construit un port à Aigues-Mortes, commande une flotte, amasse le ravitaillement et mobilise toutes les ressources du royaume. Comment ne pas y voir le moyen de se libérer de l'emprise d'une mère trop aimante ? En juillet 1248, il laisse Blanche à Paris, avec les pleins pouvoirs pour gouverner le royaume en son absence. Il ne la reverra pas. En 1250, l'armée croisée est vaincue en Égypte, le roi est fait prisonnier ; il choisit pourtant de rester en Orient, où il s'établit jusqu'à l'annonce de la mort de Blanche de Castille. Quand il apprend la nouvelle, sa douleur est sans doute sincère. Mais les sentiments qu'il avait pour sa mère étaient certainement ambigus. ◆

JUSQU'À CE QUE LA MORT LES SÉPARE…

Reine de France, Blanche de Castille aurait pu être enterrée à Saint-Denis, la nécropole traditionnelle des rois de France, mais elle fonda deux monastères, l'un à Maubuisson, près de Pontoise, pour son corps, et l'autre, Le Lys, près de Melun, pour son cœur. Quand il part pour sa dernière croisade, Saint Louis confirme le choix de sa propre sépulture : ce sera à Saint-Denis. Ni la mère ni le fils n'ont voulu être réunis dans la mort !

X. H.

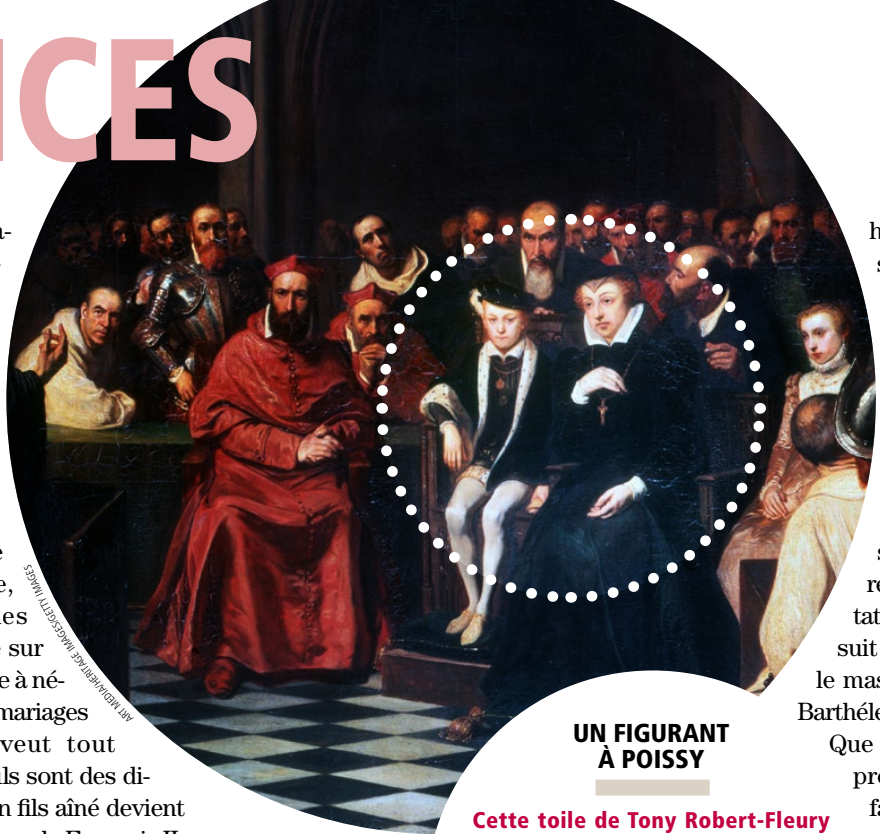
CATHERINE DE MÉDICIS ABAT SES ATOUTS

Après la mort de son mari, Henri II, ses trois fils se succèdent sur le trône. En coulisses, toutefois, la veuve florentine s'arrange pour tirer les ficelles.

PAR JEAN-CHRISTIAN PETITFILS

Regardons son portrait. Un visage rond enfoui sous les dentelles noires, un teint olivâtre rehaussé d'une petite collerette godronnée de lin blanc, un front fortement bombé, des yeux à fleur de peau, un regard un peu trouble, des lèvres charnues et un menton fuyant, l'arrière-petite-fille de Laurent le Magnifique est loin d'être une beauté. Malgré ses robes sombres atténuant ses formes, son corps porte l'empreinte de ses dix grossesses. Brantôme la décrit comme « une dame hommasse en forme ». Mais quelle force intérieure, quelle énergie, quelle intelligence ! De la patience et de la dissimulation, il lui en a fallu pour supporter du vivant de son mari Henri II cette déesse altière et superbe qui avait nom Diane de Poitiers. Elle a été contrainte de jouer les épouses soumises et effacées. Que cette manipulatrice se serve de la ruse, qu'on la prenne souvent en flagrant délit de mauvaise foi est indéniable. L'important est qu'elle a mis son machiavélisme florentin au service du bien commun.

ATRICES



ART MEDIA/HERITAGE IMAGES/GETTY IMAGES

UN FIGURANT À POISSY

Cette toile de Tony Robert-Fleury (1837-1911) met en scène le colloque organisé à Poissy en septembre 1561 par la reine mère pour apaiser les tensions entre catholiques et protestants. Symbole d'une royauté fragile, Charles IX, sacré en mai, à 10 ans passés, assiste, au côté de Catherine de Médicis, au déchirement du royaume.

Et quel esprit de famille ! En mère attentive, elle veille sur ses enfants, s'inquiète de leur santé, tout en gardant ses distances. Elle agit sans doute pour leur bien, mais surtout pour assouvir son féroce appétit de pouvoir. Pédagogue, elle leur donne des règles de vie, insiste sur leurs devoirs, cherche à négocier pour eux des mariages prestigieux. Elle veut tout contrôler. Ses conseils sont des directives. En 1559, son fils aîné devient roi à 15 ans sous le nom de François II. De santé fragile, taciturne, il est fort soumis et respectueux. Quoiqu'il soit majeur, le pouvoir est exercé par sa belle-famille, les Guise. Du fait qu'elle est une femme et une étrangère, Catherine doit naviguer entre les écueils pour faire prévaloir sa politique, une politique d'ouverture et de paix en direction des protestants, qu'elle refuse toutefois de suivre dans leur intransigeance.

Replâtrage boiteux

Elle soutient les Guise lors de la conjuration d'Amboise et appuie la répression. Les tensions religieuses se renforcent, le fanatisme aussi. Cependant, au fil des mois, au sein du Conseil, son influence s'accroît. Faible de caractère, François II se plie sans rechigner à ses volontés. À sa mort, en décembre 1560, son frère de 10 ans monte sur le trône sous le nom de Charles IX.

Comme il est mineur, Catherine devient régente. « Il m'est si obéissant, écrit-elle, et n'a nul commandement que celui que je lui permets. » Elle est bien la mère envahissante qui, comme écrivent les ambassadeurs vénitiens, « ne le quitte jamais » et « gouverne comme si elle était roi ». « Rien ne se fait à son insu, pas même la plus petite chose. » Fort attachée à l'autorité royale, elle empêche les états généraux d'Orléans de limiter le pouvoir de son fils. Ainsi, étrangement, cette Florentine, intrigante, superstitieuse, à la tournure mielleuse et enjôleuse, fait corps avec la monarchie française. Elle est à la fois manipulatrice et protectrice. Gare à ceux qui osent s'en prendre à sa progéniture !

Malheureusement, sa politique de conciliation échoue, tant les esprits sont échauffés : fiasco du colloque de Poissy destiné à recréer l'unité religieuse, fiasco de l'édit de janvier 1562 concédant la liberté de conscience et certains lieux de culte aux protestants. Les guerres de Religion éclatent. Elle milite pour la paix, qu'elle obtient à Amboise. Une paix hélas provisoire.

À la majorité de Charles IX (13 ans), conservant jalousement son influence, elle s'inquiète de ses velléités d'indépendance. Pour le former à son métier de roi, elle l'emmène faire un « grand tour de France » de vingt-huit mois. Elle incite les protestants à accepter la paix de Saint-Germain en 1570, mais il lui faut contrer l'influence grandissante de l'amiral de Coligny, chef militaire des huguenots. Dans son ardent désir de pacification, elle organise fastueusement les noces de sa fille Marguerite de Valois avec le jeune roi de Navarre, futur Henri IV. C'est là sa plus grave erreur, puisque l'attentat contre Coligny qui suit de peu déclenche le massacre de la Saint-Barthélemy (24 août 1572). Que ne le lui a-t-on reproché ! On lui en a fait porter la responsabilité. En réalité, le roi et elle ont cru à un coup d'État imminent de la part des principaux chefs huguenots, dont ils ont ordonné dans l'urgence l'exécution au nom de la raison d'État, sans pouvoir ensuite contrôler le déchaînement des horreurs par les foules catholiques.

À la mort de Charles IX, Henri III lui succède. C'est le fils préféré de Catherine. Profitant de sa nonchalance naturelle, elle s'ingère encore dans le jeu politique, cherchant à ramener à la raison son benjamin, François d'Alençon, à rappeler les Guise à l'ordre et à obtenir la conversion d'Henri de Navarre. Éternelle ravaudeuse des déchirures du tissu politique, sans cesse portée aux médiations délicates, elle a toujours estimé que mieux valait un replâtrage boiteux que du sang versé. Mais le bel Henri, indépendant, jaloux, susceptible, n'a qu'un désir, se libérer de son emprise étouffante. Dans les dernières années, elle souffre amèrement de voir son pouvoir décliner au profit des archimignons, Joyeuse et Épernon. Ingrate progéniture ! Elle meurt pourtant dans les bras de son cher fils le 5 janvier 1589. ◆

ISABELLE DE FRANCE : L'IMPAIR FAIT AU FILS

Pour s'assurer la couronne d'Angleterre, elle dresse contre le roi Édouard II son propre dauphin. Qui saura le lui faire payer.

PAR LAURENT VISSIÈRE

Édouard III d'Angleterre (1312-1377) s'est rendu célèbre pour avoir mis à genoux la France, dont il réclamait la couronne, mais ses premières armes, il les fit contre sa mère, Isabelle de France. L'histoire avait pourtant commencé de manière banale. En 1308, pour assurer la paix entre les deux royaumes, Philippe le Bel marie sa fille, Isabelle (v. 1295-1358), avec le tout nouveau roi d'Angleterre, Édouard II (1284-1327). Elle n'est qu'une enfant de 12 ans, mais elle a hérité la beauté froide de son père et son intelligence cynique, alors que son mari se révèle un personnage veule, incapable et probablement homosexuel. Certes, il accomplit son devoir conjugal, et Isabelle ne tarde pas à mettre au monde un garçon, Édouard (1312), suivi d'un autre, Jean (1316), et deux filles. Mais il la délaisse et préfère s'entourer de mignons – à l'un d'eux, le fringant Pierre de Gaveston, il offre même les bijoux de sa femme !

Exaspérés par ses frasques, les barons anglais le tuent en 1319. Mais de nouveaux parasites le remplacent aussitôt, dont Hugues Le Despencer l'Aîné, et son fils Hugues le Jeune, qui mettent en coupe réglée le royaume et suscitent de nouvelles rébellions. Entre-temps, Isabelle a mûri (et sa colère aussi). Elle se met à jouer un jeu des plus troubles. Proche des barons révoltés, elle accepte cependant de représenter son mari en France afin de mettre fin à la guerre qui a repris en Guyenne. Politiquement, la mission est un succès, puisque le roi Charles IV accepte de retirer ses troupes, mais à la condition que le fils aîné d'Isabelle, le futur Édouard III, vienne lui rendre hommage (septembre 1325).

L'armée des conjurés

C'est une humiliation pour le jeune prince, qui va fêter ses 13 ans, mais reste une marionnette dans le jeu politique tortueux auquel se livrent ses parents. À Paris, Isabelle a retrouvé Roger Mortimer, ancien gouverneur d'Irlande tombé en disgrâce. Emprisonné par Édouard II, il s'est évadé de la Tour de Londres et vit en exil. Isabelle ne tarde pas à s'afficher publiquement avec lui et se refuse à rentrer en Angleterre – sinon les armes à la main ! Les deux amants, fédérant les mécontents, rassemblent une petite armée de mercenaires. Le roi de France ne peut soutenir un tel projet, alors qu'il vient de faire la paix avec Édouard II, mais il ferme les yeux. Les conjurés négocient alors avec le comte d'Hainaut, qui accepte de leur fournir de l'argent et une flotte de guerre. Pour sceller leur accord, ils fiancent le jeune Édouard à la fille du comte, Philippa (le mariage aura lieu en 1328).

Ce que pense le garçon de ces manigances, on l'ignore, mais sa position n'a rien de confortable. Alors qu'il a été envoyé à Paris pour servir les intérêts de son père, il se retrouve manipulé par sa mère pour le renverser ! L'héritier

BRIDGEMAN IMAGES

constitue de fait une pièce maîtresse sur l'échiquier politique, car Isabelle, simple épouse du roi (et étrangère de surcroît), n'a aucune légitimité à le remplacer. Si elle veut régner, ce ne peut être qu'au nom de leur fils mineur. Et celui-ci grandit donc dans une atmosphère toxique d'intrigues et de haines sanglantes.

En septembre 1326, la petite armée des conjurés débarque sur le sol anglais : en compagnie de son amant et de son fils, Isabelle arbore des habits de veuve – symbole terrible ! Quant à Édouard II, il mesure soudain le poids de la haine accumulée, car tout le pays accueille avec joie ses ennemis. Vaincu sans combat et déposé, il disparaît quelques mois plus tard dans des circonstances nébuleuses. Le 25 janvier 1327 commence le règne d'Édouard III, âgé de 14 ans, sous la houlette de sa mère. Durant trois années, celle-ci va assurer le gouvernement du royaume avec son fidèle Mortimer, mais le couple, auréolé d'un parfum de scandale, perd vite en popularité. Isabelle est obligée d'accepter d'humiliants traités avec les Écossais d'un côté, les Français de l'autre. Lors de la crise dynastique de 1328, elle réclame la couronne de France pour Édouard III, en pure perte. En Angleterre, de nouvelles révoltes éclatent. En 1329, Isabelle mène ses troupes au combat, revêtue d'une armure. Rien n'y fait, et les mécontents se tournent vers le jeune roi, désormais majeur. Ils lui expliquent que sa mère est enceinte de Mortimer – ce qui n'est pas certain – et que les deux amants pensent le maintenir en une perpétuelle minorité – ce qui semble assez probable. Édouard III fait arrêter, puis exécuter, Mortimer, malgré les supplications d'Isabelle, qu'il va reléguer dans un château. Sur le chapitre de la manipulation, Édouard III a beaucoup appris de sa mère, et le fils dépasse désormais son maître ! ◆

Première dame **Isabelle et l'aîné de ses quatre enfants, Édouard, sont accueillis à Oxford. Le 25 janvier 1327 a commencé le règne de ce dernier, sous la houlette de sa mère.**
• Maître Marie de Bourgogne, v. 1477.

L'OPA DES IMPÉRATRICES SYRIENNES SUR ROME

Comment s'octroyer la couronne quand on est femme et étrangère ? Grâce à sa progéniture, bien sûr ! Les infortunés Caracalla, Élagabal et Sévère Alexandre en ont fait les frais…

PAR VIRGINIE GIROD

Julia Domna tient entre ses bras le cadavre sanglant de Geta, son fils cadet. Celui-ci vient d'être assassiné par les partisans de son aîné, Caracalla. Elle sait, en ce 26 décembre 211, que feu son époux, l'empereur Septime Sévère, a commis une erreur en léguant l'empire à ses deux fils. Le pouvoir ne se partage pas. Pendant que Caracalla jure aux soldats de la garde prétorienne que son frère voulait l'assassiner – ce qui n'est pas faux dans l'absolu – et qu'il s'est seulement défendu, la Syrienne ravale ses larmes. Le pouvoir est toujours entre les mains de sa famille. C'est la seule chose qui lui importe. Julia Domna assure la continuité de la politique entre son mari et son fils. Dans l'ombre, elle influence son entourage.

Fille d'un grand prêtre d'Émèse, elle a été élevée pour participer à la marche du monde, contrairement aux bonnes Romaines, éduquées pour vivre à l'ombre des portiques de leurs maisons. Elle n'est sans doute pas étrangère à l'édit de Caracalla, en 212, qui offre la citoyenneté romaine à tous les hommes libres de l'Empire. Cette dynastie sans racine italienne avait à cœur de favoriser les provinciaux. L'impératrice a d'autant plus d'influence sur son fils qu'il n'est pas marié. Sa courte union avec Plautilla a été désastreuse. Caracalla restera toute sa vie inféodé à sa mère, à qui il délègue la politique intérieure pour mieux s'occuper des armées, dont il est particulièrement apprécié. Mais le destin de la dynastie bascule le 8 avril 217, quand Caracalla est assassiné par des mutins au profit de son préfet du prétoire Macrin lors d'une campagne en Orient. Incapable de supporter cette perte, Julia Domna décède de chagrin ou de maladie peu après. Cependant, sa sœur, Julia Maesa, bien insérée dans la cour impériale, refuse de voir l'héritage de sa famille lui échapper. Aussi met-elle sur pied une supercherie auxquels les soldats fidèles à Caracalla adhèrent. La Syrienne jure que son petit-fils âgé de 14 ans, Élagabal, est le fils caché de sa fille Julia Soaemias et de son neveu. Après des batailles fratricides entre légions, l'adolescent élevé en Syrie pour devenir le prêtre du dieu tutélaire d'Émèse arrive à Rome en grande pompe. Julia Maesa, promue impératrice douairière, tire désormais les ficelles du pouvoir impérial. Mais Élagabal et sa mère sont des marionnettes indociles.

Volte-face **Portrait de l'empereur Septime Sévère (193-211) et des siens. Son second fils, Geta, a été éliminé de l'album de famille.** • Staatliche Museen zu Berlin.

Mauvaises langues

Incapables de se plier aux mœurs romaines, ils se font détester. Au lieu d'exercer son influence dans l'ombre, Julia Soaemias s'autorise à pénétrer dans le sénat pour assister aux séances. Quel drame pour les austères Romains ! Il s'agit presque d'une profanation des instances gouvernementales. Les mauvaises langues racontent alors que l'impératrice met en place son propre sénat féminin pour y parler vêtements et bijoux, preuve s'il en est que ces dames sont incapables de se mêler de politique. Par ailleurs, la belle Syrienne collectionne les amants, et bientôt la légitimité de son fils originellement prénommé Varius est mise à mal. « Il se nomme Varius car il est né de spermes variés », raille le chroniqueur Auguste.

STAATSGALERIE STUGGART, GERMANY

Frères ennemis **Caracalla vient de porter un coup fatal à son cadet, Geta, qui succombe dans les bras de sa mère, Julia Domna. Celle-ci en profitera pour administrer l'Empire.** • Toile d'Augustin Pajou (1730-1809).

Le petit Caligula syrien, qui s'affirme entre tyrannie assumée et délires religieux orientalisants, se fait tant d'ennemis qu'il est assassiné à tout juste 18 ans en 222, en même temps que sa mère. Prudente, Julia Maesa impose son second petit-fils au pouvoir, l'enfant de sa cadette, Julia Mamaea. Le nouveau duo mère-fils est aussi austère que le précédent était décadent. Il n'est plus question d'offenser les Romains en méprisant leurs règles. La douairière et l'impératrice mère gèrent l'Empire en suivant l'exemple de Julia Domna. Les décisions sont prises dans les coulisses du palais. Des conseillés dignes de confiance sont chargés de les faire passer au sénat.

Julia Mamaea est très proche de Sévère Alexandre. Pour assurer sa descendance, elle choisit pour ce dernier une gentille épouse, la belle Orbiane, issue d'une grande famille patricienne. Âgés respectivement de 17 et 16 ans en 225, les deux tourtereaux s'entendent à merveille et l'adolescente reçoit officiellement le titre d'impératrice. Il n'en faut pas davantage pour courroucer la Syrienne. Lasse de l'hostilité de sa belle-mère, Orbiane se plaint à son père. Ce dernier, Sallustius, n'hésite pas à remettre l'impératrice étrangère à sa place et sollicite la garde prétorienne pour protéger sa fille. La Syrienne les accuse de rébellion. Son fils doit agir pour la calmer. Il fait exécuter son beau-père et exiler son épouse en Afrique. La seule femme de sa vie restera sa mère.

Le pouvoir est un matriarcat à peine dissimulé dans la dynastie syrienne. Hélas, en dépit de tous ses efforts pour régner de manière juste, Sévère Alexandre est perçu comme un fils à maman incapable de tenir un Empire menacé à ses frontières. Mère et fils sont tous les deux assassinés en 235 dans un camp militaire en Gaule, depuis lequel ils préparaient la guerre à venir. Plus aucune mère d'empereur ne sera aussi puissante que l'ont été les Syriennes dans une Rome à l'aube de son lent déclin. ◆

LES MÈRES MANIPULATRICES

Marie de Médicis et Louis XIII : un idéal maternel

Dans l'historiographie des relations mère-fils, Marie de Médicis est l'une des reines les plus controversées. Mère indigne, délaissant ses enfants et particulièrement le dauphin, régente autoritaire, voire méprisante, elle entre en lutte armée contre Louis XIII après l'assassinat de son favori, Concini, en 1617. Par les traités d'Angoulême puis d'Angers, le roi lui pardonne et lui redonne sa place à la cour et dans son conseil. Mais le cardinal de Richelieu, dont elle a fait la carrière, menace son influence. Après la journée des Dupes, le 10 novembre 1630, la rupture est définitive. Marie, exilée, meurt à Cologne en 1642. Sa « légende noire » est aujourd'hui mise à mal par une étude critique des sources qui indique qu'elle fut plus maternelle que bien d'autres, en regard des mœurs princières du temps, et que ses conflits avec le roi relèvent non pas d'une désaffection, mais d'une conception politique différente. Quand l'une souhaite une monarchie s'appuyant sur les Grands et revendique, à l'image de Blanche de Castille ou de Louise de Savoie, d'être la première conseillère de son fils, l'autre s'engage sur la voie de l'absolutisme monarchique. Reste l'extraordinaire cycle de 24 tableaux commandés à Rubens pour asseoir sa légitimité et sa gloire. Pas moins de quatre toiles illustrent, sur un mode allégorique, ses relations avec son fils. Un idéal maternel et filial sublimé par le modèle marial et christique !

PAR JOËLLE CHEVÉ

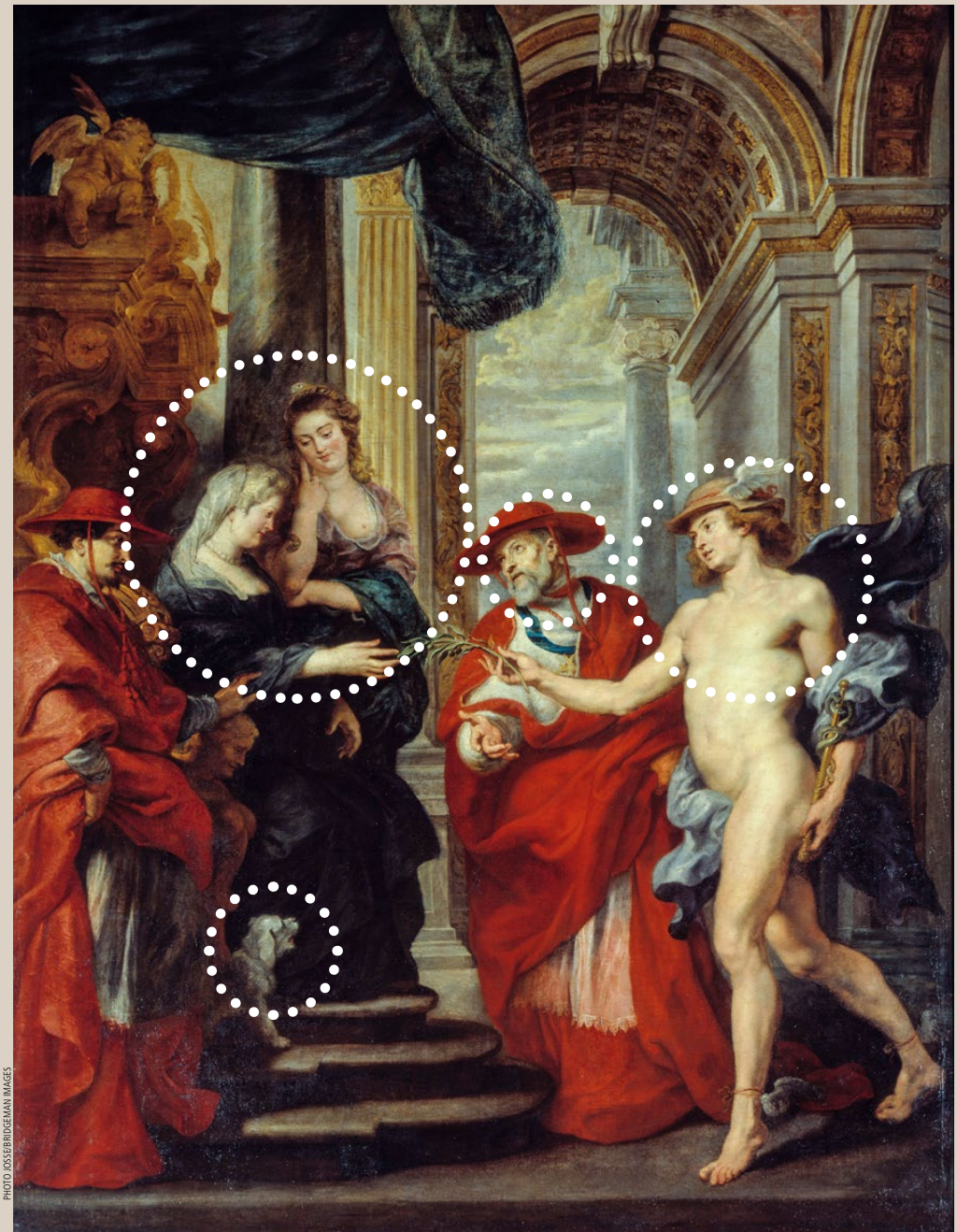


PHOTO JOSSE/BRIDGEMAN IMAGES

LE TRAITÉ D'ANGOULÊME, 30 AVRIL 1619

1. La reine sourit sur un trône orné de figures de Minerve. Mais la Vigilance la conseille afin de mener les négociations sans compromettre son statut de reine mère.

2. (Au centre.) Le cardinal François de La Rochefoucauld, ancien conseiller d'Henri IV, incarne la continuité politique et religieuse entre ce dernier, la régente et son fils.

3. Mercure tend à la reine un rameau d'olivier, mais dissimule le caducée, symbole de l'éloquence néfaste des conseillers du roi. Un chien aboie pour signaler sa ruse.

et filial au-delà de la légende noire

LA PARFAITE RÉCONCILIATION DE LA REINE ET DE SON FILS APRÈS LA MORT DU CONNÉTABLE DE LUYNES, LE 15 DÉCEMBRE 1621

1. Une mère et son enfant tendrement enlacés rappellent les liens d'affection de Marie et de son fils, et la légitimité de son pouvoir fondé sur la maternité.

2. Auprès d'un Louis XIII apollinien, Marie, dans une scène évoquant l'Assomption, désigne, caducée en main, la Providence, qui lui a rendu son rôle de conseillère.

3. La Providence foudroie le connétable de Luynes, représenté sous la forme d'une hydre, dont le roi n'a pas eu seul la volonté de se séparer. Mais la reine pardonne…

4. L'hydre illustre, au-delà du connétable de Luynes, la monstruosité et l'échec annoncé de toute tentative d'usurpation du pouvoir légitime de la mère du roi.

BRIDGEMAN IMAGES

BRIDGEMAN IMAGES

LE TRIOMPHE DE LA VÉRITÉ

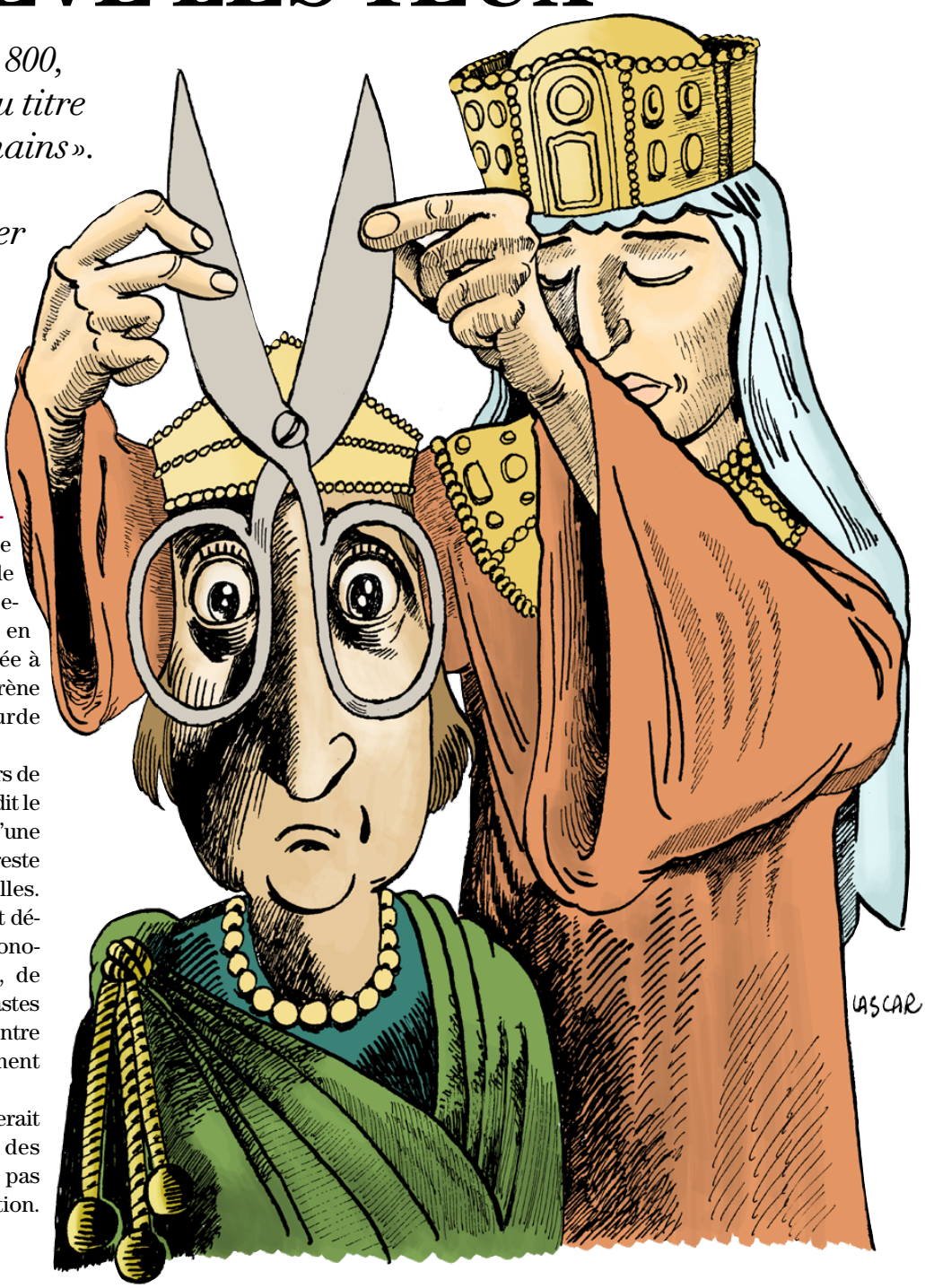
1. Louis XIII, agenouillé devant sa mère, lui offre en signe de concorde un cœur enflammé dans une couronne de laurier. Dans une lumière céleste, ils partagent à égalité la souveraineté.

2. Saturne, dieu du Temps, soustrait la déesse de la Vérité aux forces obscures de la calomnie et du mensonge, l'élève vers le couple royal pour qu'elle témoigne de sa sincérité.

CONSTANTIN ET IRÈNE : UN DÉSAMOUR QUI CRÈVE LES YEUX

À Constantinople, en 800, une veuve s'empare du titre d'« empereur des Romains ». Pour y parvenir, elle n'a pas hésité à mutiler son propre fils !

PAR BRUNO DUMÉZIL



Irène de Byzance peut apparaître, au choix, comme une marâtre criminelle ou comme une sauveuse de l'orthodoxie. Née vers 750 dans le milieu aristocratique athénien, elle est d'abord remarquée par l'empereur Constantin V, qui la donne en mariage à son fils Léon IV. Arrivée à Constantinople en 568, la jeune Irène découvre qu'une ambiance lourde pèse sur la ville.

Depuis quarante ans, les empereurs de la dynastie des Isauriens ont interdit le culte des images pieuses alors qu'une part importante de la population reste fidèle aux dévotions traditionnelles. Les élites byzantines s'en trouvent déchirées : d'un côté, les moines iconodoules (partisans des images), de l'autre, les fonctionnaires iconoclastes (favorables à leur interdiction) ; entre les deux, l'armée suit généralement l'opinion de l'empereur.

À titre personnel, Irène se montrerait volontiers favorable au culte des icônes, mais son beau-père n'est pas homme à supporter la contradiction.

Revers **Le couple mère-fils apparaît côte à côte sur cette pièce de monnaie. Au même moment, la relation entre les deux s'est grandement détériorée au point de virer à la guerre ouverte pour le trône.**
• Monnaie de Paris.

Lorsque Constantin V meurt en 775, le pouvoir revient au mari d'Irène, mais Léon IV reprend la politique iconoclaste. La jeune femme doit ronger son frein dans le gynécée impérial, un milieu peuplé d'eunuques dont elle parvient à se faire des alliés. Irène a en effet la chance d'avoir un fils, Constantin (VI), né en 771. Certes, il a fallu donner à ce garçon le nom de son terrible grand-père, mais il constitue un atout considérable.

Denrée négligeable

En tant qu'épouse de l'empereur, Irène reste denrée négligeable à la cour ; mais en tant que génitrice du futur souverain, tous les espoirs lui sont permis. Or, en 780, Léon IV meurt de maladie, après seulement cinq ans de règne. Cette fois, l'heure d'Irène est venue. Son fils Constantin VI, âgé de 9 ans, est bien incapable de régner. Peu lui chaut ! Elle va s'empresser de l'« aider ». Byzance ne dispose pas de règles légales pour organiser une telle régence, mais qu'importe ? D'abord, il faut prendre le contrôle des postes clés de l'Empire. Irène y place ses amis eunuques, notamment Staurakios, dont elle fait son principal ministre. Quand les anciens dignitaires protestent contre leur éviction, Irène les fait exiler.

Ensuite, il s'agit d'utiliser au mieux le petit Constantin VI. Comme les Francs viennent de s'emparer de l'Italie, Irène négocie un projet de mariage entre son fils et une fille de Charlemagne. Voilà qui permet de gagner du temps sur les frontières occidentales. Reste à en finir avec l'iconoclasme. Au nom de Constantin VI, Irène convoque un concile œcuménique. En 786, une première réunion échoue en raison de l'hostilité de l'armée. Mais l'année suivante, les évêques assemblés à Nicée (dans l'actuelle Turquie) proclament que la vénération des icônes est légale et jettent l'anathème sur feu l'empereur Constantin, qui reçoit pour l'occasion le surnom de « Copronyme » (« au nom de merde »).

Irène peut désormais compter sur le soutien des moines de Constantinople, qui lui sont reconnaissants d'avoir rétabli le culte des images. Mais elle n'a toujours pas l'affection des soldats, lesquels voudraient que l'Empire soit dirigé par un homme. Or Constantin VI grandit… Hors de question de lui faire épouser la fille de Charlemagne, ce qui le rendrait trop dangereux. Irène organise plutôt un concours de beauté : qui veut épouser mon fils ?

Guerre de position

L'heureuse élue est une certaine Marie d'Amnia, charmante, pieuse et issue d'une famille totalement désargentée. Elle ne fera pas d'ombre à sa belle-mère. Constantin VI cherche pourtant à s'émanciper. Il commence par tenter d'éloigner l'eunuque Staurakios ; Irène le lui interdit et le confine dans ses appartements. Le jeune empereur s'appuie ensuite sur l'armée pour reprendre l'initiative ; il parvient à écarter Irène quelques mois, mais celle-ci réussit à revenir en force. Entre 790 et 795, mère et fils se livrent à une véritable guerre de position. Mais personne ne doit le savoir : sur les monnaies frappées par le palais, ils apparaissent côte à côte, sur un plan d'égalité *(illustr. ci-dessus)*. Constantin VI commet l'erreur de trop en répudiant Marie d'Amnia pour se remarier avec une femme de son propre choix. La cour y voit un signe de débauche impardonnable. En juillet 795, Irène envoie sa garde capturer son fils. Celui-ci parvient à s'enfuir en bateau, mais il se voit trahi par son entourage et ramené à Constantinople. Le mois suivant, Staurakios procède à la déposition officielle : Constantin VI a les yeux crevés, ce qui lui interdit tout retour au pouvoir. Irène triomphe. Elle décide de se faire appeler basileus, littéralement « empereur », et c'est avec ce titre masculin qu'elle apparaît désormais seule sur ses monnaies. Irène finira à son tour victime d'un coup d'État en 802, mais l'Église orientale la reconnaît comme une sainte. Son soutien à l'orthodoxie et sa générosité envers les moines ont fait oublier quelques démêlés familiaux. ◆

CONSTANCE D'ARLES ET HENRI Ier : DU DUO AU DUEL

L'épouse du troisième monarque capétien, qui se veut faiseuse de roi, n'hésite pas à livrer bataille aux propres fruits de ses entrailles. PAR XAVIER HÉLARY

Troisième roi de la dynastie capétienne, Henri Ier n'est pas le plus connu. Son règne a duré près de trente ans, de 1031 à 1060. Mais, de son vivant ou après sa mort, nul n'a cru bon de raconter sa vie. Les historiens considèrent donc que c'est sous son règne que la dynastie capétienne atteint son point le plus bas : une royauté faible et un roi dont la personnalité nous échappe. De fait, le seul épisode qu'on retient à propos d'Henri Ier concerne ses relations avec sa mère, Constance d'Arles, la troisième épouse de Robert le Pieux (996-1031).

PHOTO JOSSE/BRIDGEMAN IMAGES

Reddition Après avoir voulu évincer son fils, l'épouse de Robert le Pieux se résout à rendre les armes. • Miniature tirée des *Grandes Chroniques de France*, de Jean Fouquet (XVe s.), Bibliothèque nationale.

Les historiens de la IIIe République n'ont pas été tendres avec elle. Achille Luchaire la décrit ainsi : « Cette femme ambitieuse, avide, d'humeur acariâtre, prit sur son mari l'ascendant que toute nature violente exerce sur une nature faible. » Au-delà de la misogynie caractéristique des historiens du début du XXe siècle, il faut bien reconnaître que Constance ne paraît pas avoir été une personnalité effacée. Fille du comte de Provence, elle épouse, sans doute en 1003, Robert le Pieux, auquel elle donne quatre fils. Mission accomplie ! Mais Constance ne répartit pas également son affection entre ses fils.

Conformément à la tradition en usage chez les Capétiens, l'aîné, Hugues, est sacré du vivant de son père, en 1017. Quand Hugues meurt prématurément, en 1025, il paraît assez naturel de sacrer le deuxième, Henri. Mais Constance s'y oppose et pousse le troisième, son préféré, Robert. Non sans difficultés, le roi parvient néanmoins à imposer le sacre d'Henri. L'affaire aurait pu s'arrêter là, mais Constance pousse ses deux derniers fils, Robert et Eudes, à se révolter contre leur père et contre leur frère. Le roi a toutes les peines du monde à mater leur rébellion. En dédommagement, il faut même donner au jeune Robert le duché de Bourgogne : une belle compensation !

En 1031, à la mort de son père, Henri Ier devient roi. Au printemps 1033, autour de Pâques, Constance soulève de nouveau ses deux cadets, convainc les vassaux du roi de rejoindre le mouvement et conduit la troupe qui poursuit Henri Ier et le chasse d'Île-de-France. Paris, Orléans, Senlis, Melun, toutes les villes du petit domaine royal sont entre les mains de la reine mère ! Avec seulement 12 fidèles, le pauvre roi doit se réfugier auprès du duc de Normandie…

Autant qu'on peut le voir, le projet de Constance est désormais de régner, sans se dissimuler derrière son fils préféré. Rapidement, cependant, le vent tourne. Henri se ressaisit. Au duc de Normandie, il promet le Vexin pour prix de son alliance. Avec les vassaux qui l'ont rejoint, il organise la contre-attaque et met le siège devant Poissy, où réside Constance. Acculée, celle-ci parvient à s'échapper en prenant une barque sur la Seine, et se réfugie au Puiset, son fils à ses talons. Aux défenseurs du Puiset, Henri promet la mort s'ils tombent entre ses mains. Reconnaissant sa défaite, Constance se jette aux pieds de son fils. Ses partisans sont pardonnés, mais la reine mère, ce « démon femelle », selon l'historien belge Jan Dhondt, est enfermée dans un monastère où elle meurt dès l'année suivante. On imagine qu'Henri Ier ne pleura pas longtemps sa mort ! ◆

Catherine et Paul Ier : sus à l'usurpatrice !

Entre l'impératrice de Russie et son grand-duc de fils, c'est l'amour vache. Si tant est qu'il s'agisse encore d'amour…

Arrivée au pouvoir en 1762 en renversant puis en faisant éliminer son mari, l'empereur Pierre III, Catherine II est une pure usurpatrice de la couronne de Russie. Son fils, le grand-duc Paul, né en 1754, sait en outre que le doute plane sur la légitimité de sa naissance car Pierre III passait pour impuissant. À Saltykov, ancien favori de Catherine *(ci-contre, portrait de Vigilius Erichsen)*, il aurait demandé : « Es-tu mon père ? » À quoi ce dernier aurait répondu : « Nous avons été nombreux auprès de ta mère »… Les années passant, la « Sémiramis du Nord » se méfie toujours davantage de ce fils au physique ingrat et au caractère instable, dont les orientations politiques diffèrent des siennes.

PHOTO 12/HERITAGE IMAGES/FINE ART IMAGES

Elle tient le grand-duc à l'écart du gouvernement et imagine de le priver de la succession en faveur de son petit-fils Alexandre. Mais Catherine meurt, le 17 novembre 1796, avant d'avoir pu mettre son dessein à exécution. Le grand-duc Paul, âgé de 42 ans, devient Paul Ier. Un de ses premiers gestes est de faire exhumer Pierre III et de faire célébrer conjointement les obsèques de Catherine et de son époux et prédécesseur, comme s'ils étaient morts ensemble. Alexis Orlov, ancien amant de l'impératrice et complice de son coup d'État, doit marcher en tête du cortège et porter la couronne du souverain assassiné trente-quatre ans plus tôt. Ainsi Paul Ier balaie-t-il le règne de la grande Catherine : il n'est pas le successeur de l'usurpatrice, dont il entend effacer le souvenir, mais bien l'héritier de l'empereur légitime. Mais, au-delà de la mort, sa mère aura le dernier mot : quatre ans plus tard, un nouveau coup d'État élimine Paul et place sur le trône Alexandre, le petit-fils que Catherine voulait pour successeur… « En Russie, écrira Mme de Staël, le gouvernement est un despotisme mitigé par la strangulation. » ◆ T. S.

Isabeau de Bavière, la fausse mère indigne

Débauchée, meurtrière, voire infanticide, Isabeau de Bavière (1371-1435) garde une réputation si sulfureuse qu'elle inspira le Marquis de Sade. Mais ces terrifiantes accusations sont-elles fondées ?
Dès 1392, la folie du roi Charles VI, son mari, plonge le royaume dans la guerre civile.
Autour d'Isabeau, désemparée, les ducs d'Orléans (dits « Armagnacs ») et de Bourgogne se disputent la tutelle du roi et des dauphins successifs. Pour salir Isabeau, ses ennemis laissent entendre qu'elle aurait enfanté différents bâtards de ses amours adultères avec Louis d'Orléans, frère du roi.
Ses prétendues frasques permettent aux Bourguignons de délégitimer le dernier dauphin, le futur Charles VII ; elle signe le désastreux traité de Troyes (1420), qui autorise le mariage de sa fille Catherine avec le roi d'Angleterre, Henri V, et qui transmet la couronne de France à leur héritier.
Pour les Armagnacs, seule une mère indigne a pu accepter de traiter son propre fils comme s'il avait été un bâtard. Elle aurait de surcroît laissé mourir une partie de ses 12 enfants : sur six filles et six garçons (nés entre 1386 et 1407), plus de la moitié sont en effet décédés avant d'avoir atteint l'âge de 20 ans.
En réalité, Isabeau a toujours agi en mère aimante, faisant venir au chevet de ses enfants médecins et charlatans, et cette effroyable mortalité infantile se situe dans la moyenne du temps.
Ses faiblesses et ses erreurs ont discrédité à jamais ce personnage, dont le principal tort a surtout été d'avoir été ballotté par l'Histoire… ◆

SÉVERINE FARGETTE

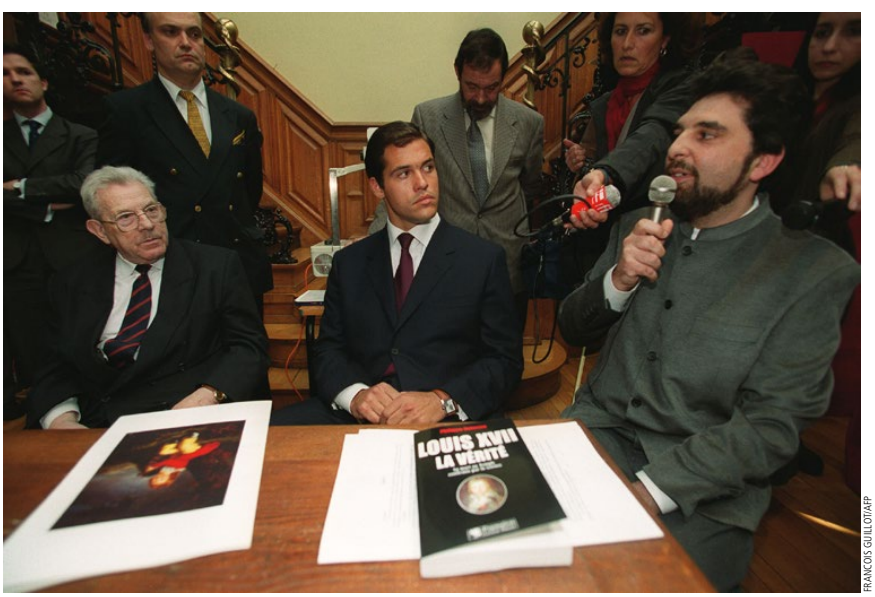
BALTEL/SIPA

CARTE BLANCHE À
FRANCK FERRAND

Louis XVII : une affaire de cœur

En 2000, une étude génétique du corps du défunt apportait un éclairage scientifique à cette grande énigme de l'histoire de France. Fermez le ban ? Pas si vite, car des prétendus descendants de l'enfant du Temple continuent de faire entendre leur voix.

Vingt ans déjà. Vingt ans que le cas de l'enfant mort à la prison du Temple, le 8 juin 1795, est passé de la vitrine des énigmes brûlantes au placard des mystères résolus. C'est en effet le 19 avril 2000, lors d'une conférence de presse organisée au musée d'Histoire de la médecine, dans le quartier parisien de l'Odéon, qu'est tombé le verdict de la science quant au destin de Louis Charles de France, Louis XVII, comme l'appelaient ses partisans – pour la jeune République de son temps, il n'était que l'encombrant héritier du ci-devant roi… Ce jour-là, donc, à la demande de mon confrère Philippe Delorme, le Pr Cassiman, de l'université de Louvain, prend la parole et, devant un parterre électrique, sous le crépitement des flashs, annonce que le cœur soumis à son examen génétique, et présenté comme le viscère dérobé par un des praticiens de l'autopsie, est indubitablement celui d'« un parent de la reine Marie-Antoinette ». Toutefois, prend soin d'ajouter le généticien, il revient « aux historiens de démontrer que ce parent [est bien] Louis XVII ». Pour Philippe Delorme, pure clause de style : l'enquête fouillée qu'il a menée sur ce cœur prouve selon lui, sans l'ombre d'un doute, qu'il s'agit de l'organe prélevé, lors de l'autopsie en juin 1795, par le chirurgien Pelletan.



FRANÇOIS GUILLOT/AFP

ADN **Avril 2000, l'autopsie pratiquée par le Pr Cassiman sur l'organe de l'enfant royal révèle qu'il appartient à « un parent de Marie-Antoinette ». L'historien Philippe Delorme (à dr.) se félicite de ces résultats, avec (à sa dr.) le duc d'Anjou, prétendant légitimiste au trône, et le duc de Bauffremont.**

Pièce à conviction **Le cœur qui a servi pour le test ADN a connu bien des péripéties. En 1975, les Bourbons en ont fait don à l'association Mémorial de France à Saint-Denys.** • Relique exposée à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris (Ier), en 2007.

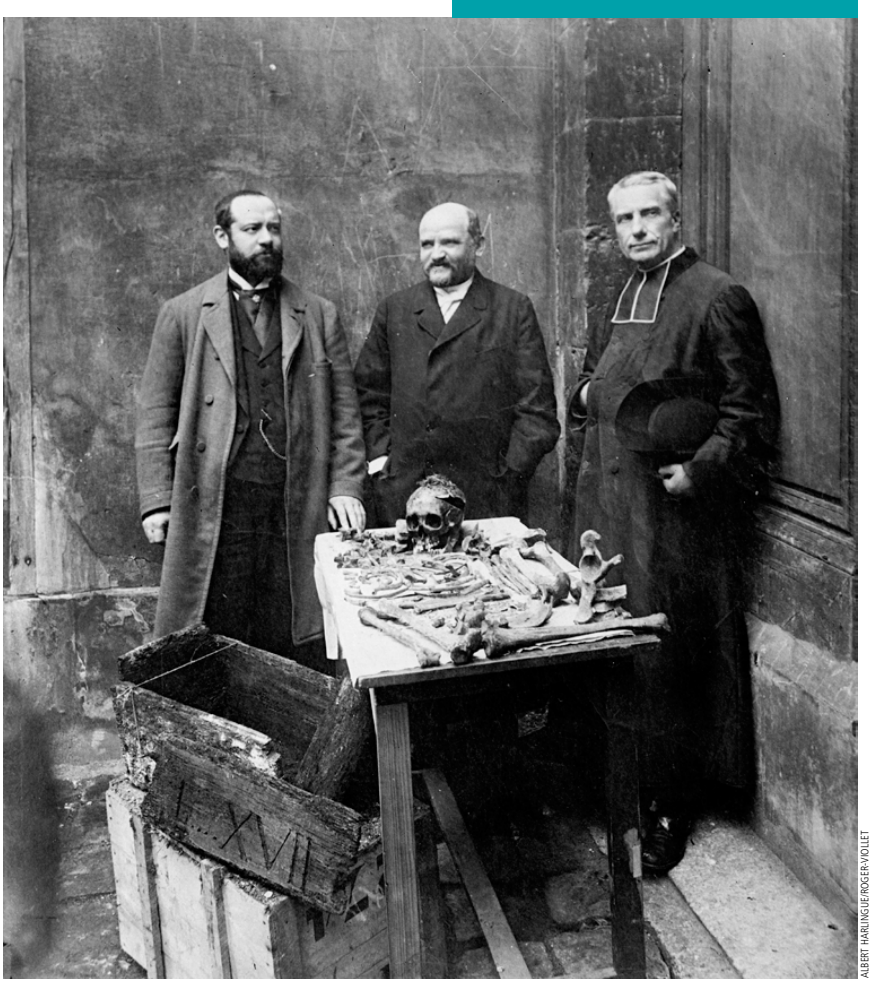
Profitant d'une distraction de ses collègues, ce dernier avait glissé le cœur de l'enfant du Temple dans la poche de sa blouse ; le soir même, il l'avait plongé dans un bocal d'alcool, et discrètement réservé dans sa bibliothèque. Bien plus tard, sous la Restauration, Pelletan fit état de son « pieux larcin », dans l'espoir de s'attirer les bonnes grâces de Louis XVIII, restauré en lieu et place de son neveu… Sans succès. De guerre lasse, en mai 1828, le chirurgien en fut réduit à déposer le viscère à l'archevêché de Paris. Récupérée par Gabriel, son fils naturel, dans les décombres de la grande émeute de février 1831, cette royale relique devait par la suite rester dans la famille Pelletan jusqu'en 1895 ; après quoi, un notaire légitimiste la remettrait aux représentants de la branche aînée des Bourbons, qui, après l'avoir conservée en Autriche, puis à Rome, en feraient don au mémorial de Saint-Denis en 1975. C'est là que Philippe Delorme était venu la tirer de son sommeil pour la faire analyser, au cours de l'hiver 1999-2000 – avant qu'elle ne fût inhumée solennellement à Saint-Denis, quatre ans plus tard.

Survivantistes irréductibles

Ainsi donc, à l'aube d'un nouveau siècle, après plus de deux cents ans d'investigations fébriles et plus de 800 ouvrages qui lui ont été consacrés, l'énigme aura volé en éclats : Louis XVII serait bel et bien mort dans son cachot sordide, ainsi que l'avaient montré, dès le XIXe siècle, de grands auteurs, comme Beauchesne ou Chantelauze. Ceux qui ont voulu croire le contraire et clamé la survie n'auraient fait que propager des rumeurs et entretenir un mythe. Dont acte. Pour autant, comment passer sous silence les réserves émises par certains érudits, quant à la provenance de l'organe analysé ? Ces chercheurs, certes convaincus a priori de la survie du jeune prince, n'en relèvent pas moins la présence simultanée, au XIXe siècle, dans le bureau de l'archevêque de ›››

PHOTO12/ALAMY/ART COLLECTION 3

Restes à charge **En juin 1795, le Pr Pelletan (ci-dessus) réussissait à subtiliser le cœur. Il le conservera jusqu'en 1828. En 1894, les Drs Milant et Récamier posent avec l'abbé Haumet devant des ossements. Ceux du Capétien ? L'examen prouve qu'il s'agit en réalité de ceux d'un garçon plus âgé.** • Photo de Nadar.



ALBERT HARLINGUE/ROGER-VIOLLET

››› Paris, du cœur prélevé par Pelletan sur Louis Charles et de celui de son frère aîné, Louis Joseph, décédé pendant les états généraux de 1789. Selon eux, il pourrait donc y avoir eu confusion ; et les travaux du Pr Cassiman pourraient avoir porté sur un mauvais échantillon…

En plusieurs occasions, dans le cadre de mes émissions, j'ai cru devoir donner la parole à ces survivantistes irréductibles, souvent traités de haut par les médias. Vingt ans après, force m'est de redire que les arguments qu'ils opposent à Philippe Delorme sont ténus, certes, mais audibles. On leur objecte que le cœur de Louis Joseph avait été embaumé, ce qui ne semble pas être le cas de celui analysé en 2000 ; mais on trouvera toujours des anatomopathologistes pour émettre des doutes sur la consistance d'un tel organe, au bout de deux siècles et plus… Et puis, pourquoi ne pas l'avouer ? L'on aimerait croire au récit de ceux qui continuent de prêter foi à l'idée d'une exfiltration du jeune captif, remplacé dans sa geôle par un adolescent de substitution… Après tout, les fouilles menées dans la fosse du cimetière Sainte-Marguerite, notamment en 1846, 1894 et 1904, ont mis au jour – entre autres restes – les ossements trop grands d'un garçon trop âgé pour avoir été Louis Charles. Pain béni, à l'époque, pour les tenants de la survie… La plupart d'entre eux, ne le dissimulons pas, défendaient du reste les prétentions d'un des candidats à l'identité de Louis XVII.

Il y en a eu tellement, de ces inconnus surgis du néant pour se prétendre fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette ! Plus d'une centaine de prétendants auront ainsi crié leur vérité à la face du monde, dans les premières décennies d'un XIXe siècle saumâtre, lorsque les plaies de la Révolution peinaient à cicatriser. Beaucoup d'entre eux tiraient leurs naïfs arguments d'un roman de Regnault-Warin, paru en 1800 : *Le Cimetière de la Madeleine*.

De nombreux et solides prétendants

Le plus fameux, de son vivant, fut certainement le baron de Richemont ; n'ayant pas eu de descendance, il devait perdre cependant, peu à peu, tous ses partisans. Plus fécond, son grand rival a bénéficié de soutiens de poids ; il s'agit de Karl-Wilhelm Naundorff, venu de Prusse en France, et mort à Delft en 1845. Ses descendants obtiendront le droit de prendre le patronyme de Bourbon, droit confirmé, en 1913, par un jugement de la cour d'appel de Paris. En 1998, le Pr Cassiman – déjà – devait comparer l'ADN d'un humérus provenant de la tombe de Naundorff à la signature génétique prélevée sur la reine Anne de Roumanie et son frère, le prince André de Bourbon-Parme, descendants en ligne féminine de l'impératrice Marie-Thérèse, mère de ›››

Le Temple du soleil déchu

LEEMAGE.COM

AKG-IMAGES

Mouroir Incarcéré le 13 août 1792 à la prison du Temple, Louis subit la maltraitance des geôliers. Début 1794, l'orphelin de 9 ans est isolé. Sa santé se dégrade irrémédiablement. • J. M. Vien le Jeune (1793).

Né le 27 mars 1785, Louis Charles de France est devenu dauphin à la mort prématurée de son frère, le 4 juin 1789. Embarqué dans la tourmente révolutionnaire – aux Tuileries d'abord, puis au Temple, où il partagera la captivité de ses parents, de sa grande sœur et de sa tante –, il devient, pour les royalistes, un certain 21 janvier 1793, « Sa Majesté Louis XVII, par la grâce de Dieu roi de France et de Navarre ». C'est dire si le garçon empoisonne les débats de la Convention nationale et les délibérations du Comité de salut public : que faire de lui ? On ne peut tout de même pas envoyer un enfant à la guillotine ! On décrète, le 1er juillet 1793, que « le jeune Louis, fils de Capet, sera séparé de sa mère et placé dans un appartement à part, le mieux défendu de tout le local du Temple ».

Ainsi, contre toute humanité, il est arraché aux siens, et plus ou moins bien traité… Devenu la marionnette du savetier Antoine Simon, officier municipal, et de sa femme, qui peut-être jouent double jeu en feignant de « démocratiser l'enfant royal » et d'en faire un bon petit républicain, il est manipulé, poussé au vice et abandonné à l'emprise de l'alcool, au point d'aller témoigner en justice contre sa mère, accusée d'attouchements sur sa personne – une infamie ! Louis Charles n'apprendra pas, sur le coup, l'exécution de sa mère ; et longtemps, rentrant de sa promenade quotidienne, le jeune détenu continuera de déposer des fleurs devant la porte de la défunte… Au début de 1794 s'ouvre la portion la plus sombre de sa biographie officielle : isolé, au secret dans un galetas de la Tour, l'enfant roi y survit bon an, mal an. On le nourrit à travers le maigre jour d'un guichet, sans le soutenir, ne serait-ce que d'un mot… Solitude, angoisse extrême d'un petit garçon de 9 ans ! Françoise Chandernagor, dans *La Chambre*, décrira sobrement, avec des mots poignants, ce calvaire, à peine amodié par la chute de Robespierre et l'avènement de Barras – qui, tout de même, vient lui rendre visite. Un certain Laurent, créole de la Martinique, chargé d'humaniser sa détention, va le faire laver, panser, aérer – trop tard… Au printemps 1795, la santé de ce petit fantôme s'aggrave d'un coup. La tuberculose gagne du terrain dans son corps affaibli ; elle s'empare du péritoine… Et l'emporterait donc, le 8 juin 1795. À l'âge canonique de 10 ans et 2 mois. F. F.

Le clan des imposteurs

1 Mathurin Bruneau
En 1816, il prétend être le captif du Temple. Escroc notoire, il sera condamné par le tribunal de Rouen en 1818.

2 Baron de Richemont
Prétendument évadé du Temple en 1794, le « dauphin » est une menace pour Louis-Philippe… Il sera condamné en 1834.

3 K.-W. Naundorff
Sa quête d'identité lui vaut un séjour à l'ombre en 1836. Ses fils obtiendront toutefois qu'il prenne le patronyme de Bourbon.

4 Eleazar Williams
Né aux États-Unis, il défend la thèse de l'héritier fugitif refugié outre-Atlantique, mais peine à convaincre.

5 Augustus Meves
Né hors mariage, ce pianiste se rêve en enfant caché du Temple. Sa descendance relaie le message. En vain…

››› Thérèse, mère de Marie-Antoinette : ses conclusions excluaient toute parenté. Naundorff, selon lui, n'avait pu, en aucune façon, être Louis XVII. Assez récemment, en 2014, pour l'émission *L'Ombre d'un doute*, j'ai rencontré un descendant de Naundorff à la plus jeune génération. Hugues de Bourbon – c'est son nom légitime – m'a paru faire preuve d'une humilité et d'une probité que ses partisans sont loin de posséder ; il attendait impartialement des historiens un avis définitif sur une affaire essentielle pour lui et sa famille.

Or, à l'époque du tournage, et alors qu'il voulait en finir avec les vieilles querelles, un célèbre généticien lui faisait encore miroiter les résultats de nouveaux tests ADN, en contradiction avec les conclusions de 1998… Même si l'on écarte la piste Naundorff, les prétendants solides restent nombreux. Je ne citerai que celui dont le parcours m'a paru le plus convaincant.

Exfiltré, Louis XVII serait mort anonyme

Invité en 2013 de mon émission radiophonique *Au cœur de l'Histoire*, Jacques Soppelsa est diplomate de carrière. Au cours d'un séjour professionnel en Argentine, il est entré en contact avec les descendants d'un certain Pierre Benoît qui, sans avoir jamais revendiqué le fait d'être Louis XVII, n'en présentait pas moins quelques traits biographiques assez troublants : visiblement obsédé par les figures de Louis XVI et de Marie-Antoinette, escorté au Havre, lors de son départ de France, par le duc Decazes en personne, introduit, en Amérique du Sud dans les meilleurs cercles, très affecté, en 1851, par l'annonce du décès de Madame Royale, il avait été, l'année suivante, assassiné par un certain Dr Lavergne, maître chanteur avéré de cette princesse… L'exilé Pierre Benoît, Français d'origine, pourrait-il avoir été l'enfant du Temple ? C'est en tout cas la conviction de Jacques Soppelsa.

Bien d'autres thèses essaient de se maintenir… Certains – c'était déjà le cas de Léon Creissels dans l'entre-deux-guerres – estiment que Louis XVII a été exfiltré, mais dans un tel état psychique et mental qu'il n'aurait plus fait parler de lui, et serait mort anonyme. D'autres admettent, comme Philippe Delorme et la grande majorité des experts, que l'enfant roi est effectivement mort au Temple ; mais ils le voient disparaître à une date bien antérieure à celle, habituellement retenue, du 8 juin 1795 ! Juliette Pacull m'a fait parvenir un ouvrage très complet, et qui mériterait d'être publié.

Ayant fait le tour de la question, elle y soutient la thèse émise, au milieu du dernier siècle, par Louis Hastier, et qu'avait déjà reprise en 1995 Georges Bordonove : c'est au moment du départ du Temple des éducateurs de l'enfant, le couple Simon (donc en janvier 1794), que Louis XVII aurait trépassé. Parmi les arguments avancés, le fait qu'à compter de cette période la blanchisseuse du Temple ne reçoive plus aucun linge sale en provenance de Louis Charles – un fait beaucoup cité par les tenants de la thèse de la substitution…

Laissons à Juliette Pacull ce qui, sur un tel sujet, ne saurait être le dernier mot : « La thèse officielle étant reconnue et entérinée par la majorité, il est certain que la théorie d'une mort de Louis XVII en janvier 1794 va déplaire ou moins séduire. Il est certain aussi que cette affaire, officiellement close, ne sera jamais rouverte », admet-elle, non sans lucidité. Et d'ajouter, à propos de la dernière sépulture d'un enfant dont les restes auraient été passés à la chaux : « Si la réalité correspondait à la théorie à laquelle j'adhère, combien il serait désolant de voir que le corps de Louis XVII a totalement disparu sous le bitume de la rue Perrée, dans le 3e arrondissement. » ◆

Offre limitée : 1 livre (relié plein cuir) GRATUIT !

Les 2 tomes (reliés plein cuir véritable) pour le prix d'un seul

- Aucune obligation d'acheter autre chose
- Pas d'adhésion à un club

- *Superbe reliure plein cuir véritable*
- *Trois tranches dorées*
- *Plus de 300 illustrations d'époque*
- *Tirage limité, numéroté et signé*

"Notre-Dame de Paris"

Le chef d'œuvre immortel de Victor Hugo

L'histoire la plus romantique du Moyen-Âge dans la plus belle édition dont vous puissiez rêver

La plus célèbre cathédrale de France sera-t-elle détruite ?

L'incendie du 15 avril 2019 n'est pas la première catastrophe qui faillit emporter à jamais Notre-Dame. Déjà, sous la Révolution, la cathédrale avait connu la désacralisation et l'abandon, préludes à sa destruction.

En 1831, Hugo n'était pas inquiet sans raison. La fatalité (Anagkè, en grec) s'abattrait-elle sur Notre-Dame ? De cette angoisse, le jeune mais déjà fameux Victor Hugo va tirer le plus beau roman historique de l'époque romantique.

L'œuvre majeure qui a donné au Moyen-Âge ses lettres de noblesse

En effet, avant la parution de "Notre-Dame de Paris", on détruisait les églises et les monuments gothiques ! Bientôt, sous l'impulsion de Hugo, écrivains et historiens vont mettre en lumière cette fascinante époque : Dumas, Thierry, Michelet et tant d'autres... Mais il reste le plus admirable de tous !

Grande, mystérieuse et intemporelle histoire d'amour

Esméralda, la jeune et belle Bohémienne qui partage l'existence des brigands de la Cour des Miracles, succombera-t-elle au charme du beau Phœbus ou à la vindicte du libidineux Frollo ? Quasimodo le bossu parviendra-t-il à la sauver ?

Promenez-vous dans Paris au XVe siècle

Visitez la cathédrale aux côtés du roi Louis XI circulant "incognito" comme à son habitude... Laissez-vous ensorceler par la beauté troublante d'Esmeralda... Haïssez le perfide Frollo... et plongez au cœur de ce Moyen-Âge, à jamais disparu, à travers la plume inégalée de Hugo.

Quasimodo, effrayant de laideur mais au cœur le plus généreux, parviendra-t-il à sauver Esmeralda, dont il est secrètement amoureux ?

Porté à l'écran par les plus grands cinéastes...

Quand Jean Delannoy et Jacques Prévert l'adaptent en 1956, c'est la resplendissante Gina Lollobrigida qui donne la réplique au massif Anthony Quinn... L'effrayant Lon Chaney, qui incarne Quasimodo dans l'adaptation de 1923, portait un maquillage de 35 kg, dont 20 kg pour la seule bosse !

Reliure plein cuir véritable pour chef d'œuvre universel

Mon édition reproduit à l'identique les 307 planches, bandeaux, culs-de-lampe, lettrines, hors et in-texte de la fameuse édition Mouillot illustrée par Viollet-le-Duc, Johannot, Hoffbauer et Victor Hugo lui-même !

L'impression, confiée au Maître Hans Schield, est réalisée sur papier vergé ivoire de 120 g. Ces 2 tomes, au format 14,5 x 22 cm et reliés plein cuir véritable, sont absolument superbes et construits pour défier les siècles. Les 2 plats, le dos, les 3 tranches et mêmes les galopes sont dorés.

Ma garantie absolue : "Enchanté ou remboursé"

Cette édition est soignée jusque dans les plus petits détails. Vous devez être entièrement satisfait. Si vous êtes déçu, retournez-moi l'ouvrage dans les 30 jours et je vous rembourserai immédiatement.

Arnaud de Vesgre

En raison de son caractère exceptionnel, je suis dans l'obligation de limiter strictement cette offre. Répondez tout de suite. N'envoyez pas d'argent ! *Arnaud de Vesgre*

Disponible aussi en ligne :
www.devesgre.fr/628
et par téléphone :
0 970 465 238

Arnaud de Vesgre
Éditeur à l'enseigne du cheval
38 rue de Berri - 75008 Paris
Tél. 0 970 465 238 - www.devesgre.fr
(Vente uniquement par courrier, téléphone et en ligne.)

Bon pour 1 livre relié plein cuir GRATUIT

à envoyer aujourd'hui même à Arnaud de Vesgre Éditeur
38 rue de Berri - 75008 Paris - Tél. 0 970 465 238

OUI, *Je souhaite recevoir votre magnifique édition de* **"Notre-Dame de Paris"**, *en 2 volumes (14,5 x 22 cm), superbement reliés plein cuir véritable avec les 3 tranches dorées.*

Je bénéficie de votre offre limitée : *je recevrai les 2 tomes mais je ne paierai que le tome 1. Je pourrai les examiner à ma guise pendant 1 mois. Vous joindrez aussi à mon paquet "Abécédaire héraldique" et "Anecdotes médiévales".*

Je n'envoie pas d'argent. *Je réglerai à réception de votre facture, avant envoi des livres, la somme de 91,01 € (ou 2 x 45,51 €) (au lieu de 182,02 €).*

Si je vous retourne le tome 1, vous me rembourserez immédiatement et je conserverai le tome 2 ainsi que les autres livres gratuits. NDM-0627

Date : Signature :

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

.....

RÉPONDEZ TOUT DE SUITE - N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT !

ÉGALEMENT GRATUITS :

1. "Abécédaire héraldique"
2. "Anecdotes médiévales"

En cadeau de bienvenue, outre le tome 2 de "Notre-Dame de Paris", je vous offrirai deux livres gratuits : **1. "Abécédaire héraldique":** Les secrets du blason et des armoiries révélés dans un ouvrage passionnant et très instructif. **2. "Anecdotes médiévales" :** des récits savoureux et amusants sur la vie des rois, grands seigneurs et simples "manants" à l'époque de "Notre-Dame de Paris".

© 2020 EADV - Siren 830 548 285 - NDM-A3 (2003)

Roman Ungern-Sternberg

Baron, balte et branque

Comment le rejeton d'une famille noble allemande devient, après 1917, le cauchemar de l'Armée rouge et le prophète d'une religion contre-révolutionnaire qui puise ses sources dans le bouddhisme…

PAR **OLIVIER TOSSERI**

ROGER-VIOLLET

Pas très zen Le jeune aristocrate découvre l'ivresse des combats, quand, à la tête de ses Cosaques, il extermine les brigands chinois qui s'agitent à la frontière de la Russie.

Qualifier Roman Fiodorovitch von Ungern-Sternberg de personnage de légende relève de l'euphémisme. Aristocrate balte, général russe, prince mongol et même dieu de la Guerre. Pour la postérité, le « Baron sanglant » ou le « Baron fou ». Le fil de la vie d'Ungern-Sternberg est celui de l'épée qu'il met au service des empires – ceux qui meurent ou ceux qu'il rêve de ressusciter…

C'est dans celui d'Autriche-Hongrie qu'il voit le jour, en 1886, dans la ville de Graz, au sein d'une des plus anciennes familles de la noblesse allemande de la Baltique – sa généalogie la fait remonter au XIIIe siècle avec des ramifications qui l'apparenteraient aux chevaliers Teutoniques, qui évangélisèrent la région. Mais, en cette fin du XIXe siècle, l'Estonie, le pays de ses origines, fait partie de l'Empire russe. De retour dans ses terres, le jeune grandit dans une propriété près de Tallinn, où se forgent son caractère violent et une cruauté qui ne s'exprime, pour l'instant, que sur des animaux qu'il prend plaisir à torturer. Après des études à l'école militaire de Saint-Pétersbourg, le désormais jeune officier du tsar est envoyé en Transbaïkalie, en Sibérie orientale. Nullement déçu par cette affectation aux marges de l'Empire, il s'enthousiasme pour les peuples nomades, Bouriates et Mongols, et pour les Cosaques, aventuriers fantasques plus que soldats disciplinés.

Quelques années plus tard, l'un de ses supérieurs hiérarchiques estimera que le jeune homme est un « guerrier dans l'âme [qui ne] vit que pour la guerre ». Plusieurs conflits lui éviteront une morne existence de caserne, incompatible avec son comportement tyrannique et impétueux. En 1904 éclate celui entre la Russie et le Japon mais, lorsqu'il rallie la Mandchourie, il est trop tard pour y prendre part. En moins d'un an, les armées tsaristes sont déjà défaites. À la frustration ressentie s'ajoutera la colère. Lorsqu'il revient en Estonie, son

La chevauchée du tigre Roman von Ungern-Sternberg grandit en Estonie, alors province russe. Il sert le tsar en Sibérie puis se couvre de gloire pendant la Première Guerre mondiale contre les Empires centraux.

SOVFOTO/UIG/LEEMAGE

domaine a été dévasté par les troubles révolutionnaires de 1905. Son puissant sentiment de supériorité aristocratique s'en trouve renforcé. Ungern-Sternberg reprend alors le chemin de la Sibérie et de la Mongolie pour servir dans un régiment de Cosaques et traquer les brigands chinois qui y sévissent. C'est à cette époque qu'il se serait converti au bouddhisme, une religion qu'avait épousée son grand-père après avoir servi un prince indien. Un élément de plus qui enrichira sa spiritualité confuse, empreinte de christianisme et mâtinée de sciences occultes, qui le passionnent. Lorsque la république est proclamée à Pékin en 1912, les Russes aident les Mongols contre l'occupant chinois. Ungern-Stern est affecté à Kobdo, près des monts de l'Altaï, où il mène une vie ascétique, plongé dans la lecture de Dostoïevski et de Dante, dédaignant la visite des bordels et refusant de s'adonner aux beuveries. À la fréquentation des Russes, il préfère celle de ses Cosaques. À la corruption des mœurs occidentales, il privilégie la simplicité des peuples des steppes. Mais, s'il est animé des plus nobles sentiments, il peut laisser libre cours à une brutalité peu commune. Les Allemands et les Austro-Hongrois en feront bientôt les frais…

Un héroïsme quasi suicidaire

La Première Guerre mondiale est enfin un conflit à sa hauteur. On le retrouve dans toutes les grandes batailles, où il gagne sa réputation de combattant furieux, de nombreuses blessures et les plus prestigieuses décorations. Mais son instabilité psychique est de plus en plus évidente. « Ne connaît rien au règlement, fait fi de la discipline, ignore les éléments de la bienséance », note son supérieur, le colonel Wrangel, futur chef des armées contre-révolutionnaires. Cela ne gêne pas l'avancement de celui qui se porte volontaire pour toutes les missions les plus périlleuses et fait preuve d'un héroïsme presque ›››

›››› suicidaire. Toujours ivre de dangers et parfois ivre tout court, il attaque un officier supérieur. La cour martiale lui inflige la pire des punitions : être relégué loin du front.

La révolution de février 1917 renverse le régime tsariste. La prise du pouvoir par Lénine, huit mois plus tard, plonge le pays dans une cruelle guerre civile. Ungern-Sternberg n'hésite pas un instant à rallier l'Armée blanche dans son combat contre l'Armée rouge. Il s'installe à Dauria, dans la région du lac Baïkal, auprès de l'*ataman* (chef militaire cosaque) Grigori Semenov. Alors que le baron impose la plus grande discipline à ses hommes, l'*ataman* se complaît dans le faste et les excès. Tandis que le premier est pétri d'idéal, le second est un fin manœuvrier. Ils partagent néanmoins un formidable courage sur le champ de bataille. L'agressivité de l'un associée à la cruauté de l'autre leur permettent de remporter plusieurs succès sur les bolcheviques. Les unit également le projet d'un vaste État d'Asie centrale réunissant Bouriates russes et peuples de Mongolie. Il n'aboutira pas, malgré le congrès panmongol qui se tient en 1919. Sur le point d'être vaincue, l'Armée rouge reprend l'avantage à la faveur des profondes divisions du camp adverse. Grigori Semenov s'enfuit.

WIKIMEDIA COMMONS

Bénédiction Bogdo Khan, empereur de Mongolie en guerre avec la Chine, trouvera un utile appui militaire en Ungern-Sternberg, qu'il déclarera « dieu de la Guerre ».

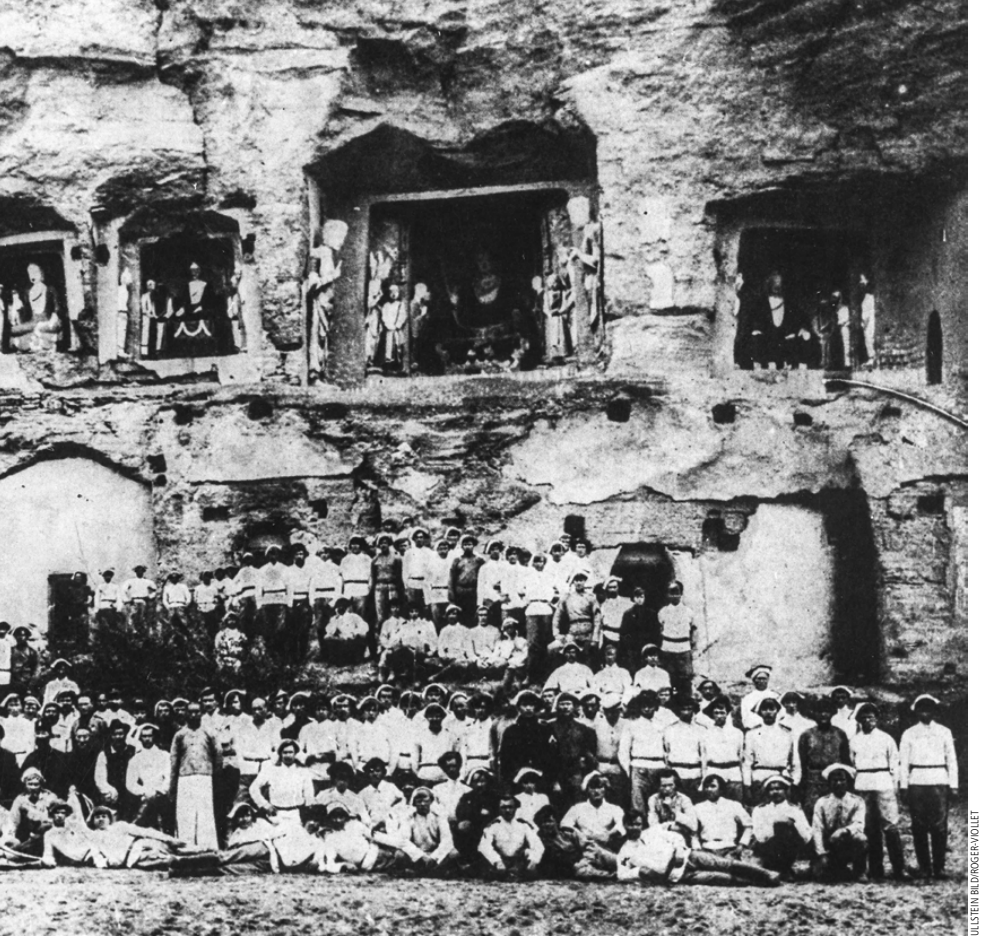
L'étrange mariage du sabre et de l'encens

Ungern-Sternberg devient ainsi le dernier général blanc… à la légende noire. On le surnomme « Baron fou » ou « Baron sanglant », selon que l'on s'attache à son excentricité ou que l'on dénonce sa brutalité. Celle de ses hommes réunis dans la Division sauvage, une unité de cavalerie dont les rangs sont composés pour moitié de Cosaques, le reste alignant Mongols, Bouriates, Kazakhs ou encore Kalmouks. Au-dessus d'eux flotte une bannière frappée d'un « M » dont l'interprétation prête à débat. S'agit-il de l'archange Michel ou de Maitreya, le « Bouddha du futur » ?

Quel que soit son protecteur, la troupe mène de féroces raids contre les bolcheviques sous l'impulsion de son chef – qu'elle vénère. Son autorité ne souffre aucune contestation, et il n'hésite pas à appliquer les punitions les plus dures – pour faire respecter une discipline implacable comme pour susciter l'effroi chez ceux qui voudraient le défier. Un de ses officiers est ainsi brûlé vif pour avoir empoisonné des blessés, et il brise la jambe d'un médecin bénévole qui refuse de soigner un de ses hommes. Ses cavaliers effraient les populations, qui prêtent foi aux bruits qui leur attribuent les pires exactions, les plus atroces tortures pratiquées sur leurs prisonniers, qu'ils iraient jusqu'à écorcher. C'est le prix à payer pour atteindre l'objectif que s'est fixé le Baron sanglant : celui d'« éveiller l'Asie tout entière et, avec son aide, ramener le royaume de Dieu sur terre ».

Un grand État asiatique constituerait « une barrière contre la révolution », qu'il abomine. Comme il l'écrit, « dans les livres bouddhiques comme dans les vieux livres chrétiens, on lit de graves prophéties relatives à l'époque où devra commencer la guerre entre les bons et les mauvais esprits. Alors surviendra la malédiction inconnue qui, s'abattant sur le monde et balayant la civilisation, étouffera toute moralité et détruira les peuples. Son arme est la révolution. Dans toute révolution, l'intelligence créatrice qui se fonde sur l'expérience du passé est remplacée par la force jeune et brutale du destructeur. Celui-ci donnera la prééminence aux passions viles et aux bas instincts. L'homme s'éloignera du divin et du spirituel. »

La première étape de son rêve mégalomane est, tout naturellement, la Mongolie, où il mène à l'été 1920 sa division sous les portes d'Ourga, sa capitale. Il veut en déloger les Chinois, qui y retiennent captif son guide spirituel et temporel, le Bogdo Khan. La Division sauvage réussit presque un exploit, malgré ses effectifs réduits, mais doit se replier. En février 1921, son chef va en revanche réaliser un miracle, en



ULLSTEIN BILD/ROGER-VIOLLET

Le mythe du sang **En 1921, les bolcheviques lancent une offensive contre le « Baron sanglant », qui a établi en Mongolie une théocratie criminelle. Il sera capturé puis exécuté, et ses hommes détenus dans le temple de Chen-fu-Tung (ci-dessus).**

s'aventurant dans la ville déguisé en lama, à la tête d'un commando, avant d'en sortir avec le Bodgo Khan. Épouvantée, la soldatesque chinoise abandonne Ourga à son libérateur mais, surtout, à sa vindicte. Sur ses ordres, près de 850 personnes sont exécutées entre février et août 1921 ; communistes et juifs sont ses cibles privilégiées. Un peu plus de sang sur sa légende, qui est désormais entourée d'un halo divin. Ses partisans comme ses ennemis sont persuadés qu'il est soutenu par des forces surnaturelles qui lui assurent clairvoyance et invincibilité.

Une croyance confirmée par le Bodgo Khan, replacé sur son trône, lorsqu'il déclare au nouveau commandant de ses forces armées, qu'il couvre de titres et d'honneurs : « Vous ne mourrez pas, vous serez incarné dans la forme d'être la plus élevée. Rappelez-vous cela, dieu incarné de la Guerre, khan de Mongolie ! » Ungern-Sternberg n'est plus un simple seigneur de la guerre ; il est, selon le treizième dalaï-lama, une incarnation de la divinité de la Guerre, la Mahakala. Dans la mythologie tibétaine, cette déesse est envoyée pour éliminer les forces démoniaques qui ont pris le contrôle de la terre en s'adonnant, sans retenue, à sa frénésie de violence.

« VOUS NE MOURREZ PAS, RAPPELEZ-VOUS CELA, DIEU DE LA GUERRE, KHAN DE MONGOLIE »

Celle du Baron sanglant s'exerce sur les habitants d'Ourga, où les opposants sont exécutés. Il se fait le bras armé d'une théocratie sanguinaire et trépigne à l'idée de l'étendre hors de Mongolie. Son rêve le plus fou est de sauver la civilisation occidentale de la corruption et de l'autodestruction, vers laquelle il estime qu'elle s'achemine. Pour enrayer sa décadence, il convient d'utiliser la culture guerrière des nomades des peuples d'Extrême-Orient. Depuis un empire asiatique à l'image de celui de Gengis Khan, il pourra se lancer à la conquête de l'Occident et le sauver de sa perte. Il n'en aura pas l'occasion. L'Armée rouge, après avoir écrasé les dernières poches de résistance des armées blanches, approche. Ungern-Sternberg, avec ses 4 000 hommes, n'a aucune chance face à un ennemi presque cinq fois plus nombreux. Son plan de soulever la Sibérie n'est qu'une chimère. Battu en juin 1921, il doit laisser entrer les bolcheviques le mois suivant dans Ourga. Isolé, abandonné par ses officiers, qui le trahissent, il est capturé en août 1921. À l'issue d'un procès sommaire, il est fusillé.

La fin de sa vie correspond au début de son mythe. La littérature lui donnera presque immédiatement ses lettres de noblesse, faute de sources historiques toujours fiables. En 1923, Ferdynand Ossendowski, qui a rencontré le baron à Ourga, en dresse le portrait dans son récit, *Bêtes, hommes et dieux*. En 1937, Vladimir Pozner en fait le personnage principal de son roman *Le Mors aux dents*. Le baron Ungern-Sternberg apparaîtra également en 1979 dans la bande dessinée *Corto Maltese en Sibérie*, d'Hugo Pratt. Magnifié par les uns, honni par les autres. Visionnaire épris de spiritualité ou fou assoiffé de sang, ce personnage inspirera bien plus les artistes que les historiens. ◆

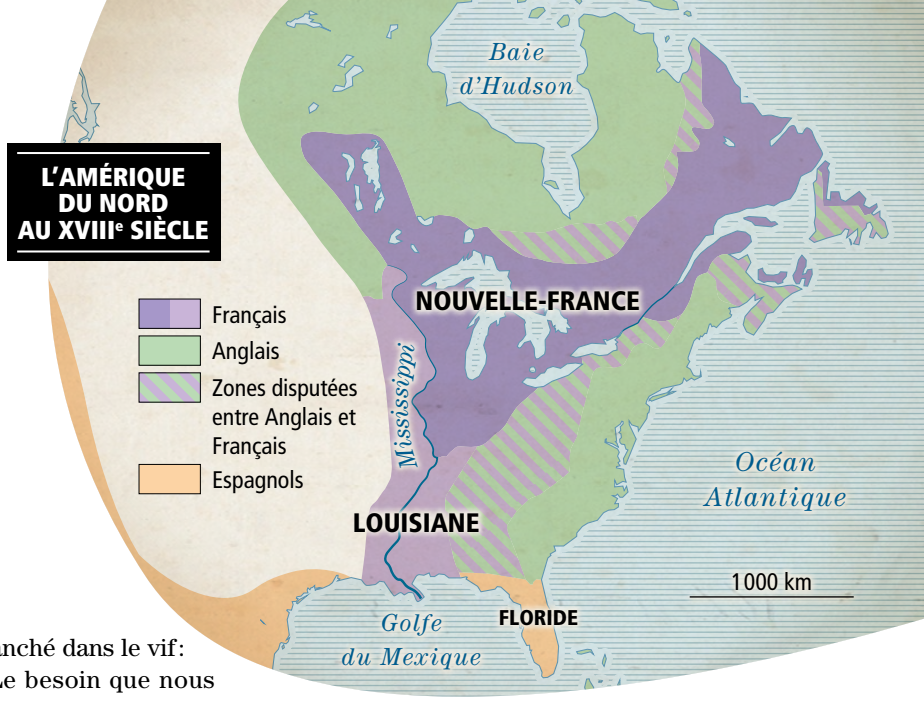
La Louisiane à marche forcée

Le 29 avril 1720 éclatent de violentes émeutes à Paris. En cause, la décision du parlement d'envoyer dans cette colonie, qui n'attire pas les foules, les vagabonds et autres « fainéants de profession ».

PAR MARTINE DEVILLERS ARGOUARC'H

BRIDGEMAN IMAGES

Débarcadère **De la capitale, les « recrues » sont conduites sous bonne escorte à La Rochelle afin d'embarquer pour l'Amérique.** • Échanges entre Indiens du Mexique et Français sur les bords du Mississippi. École française, v. 1720.



CARTOGRAPHIE : HUGUES PIOLET

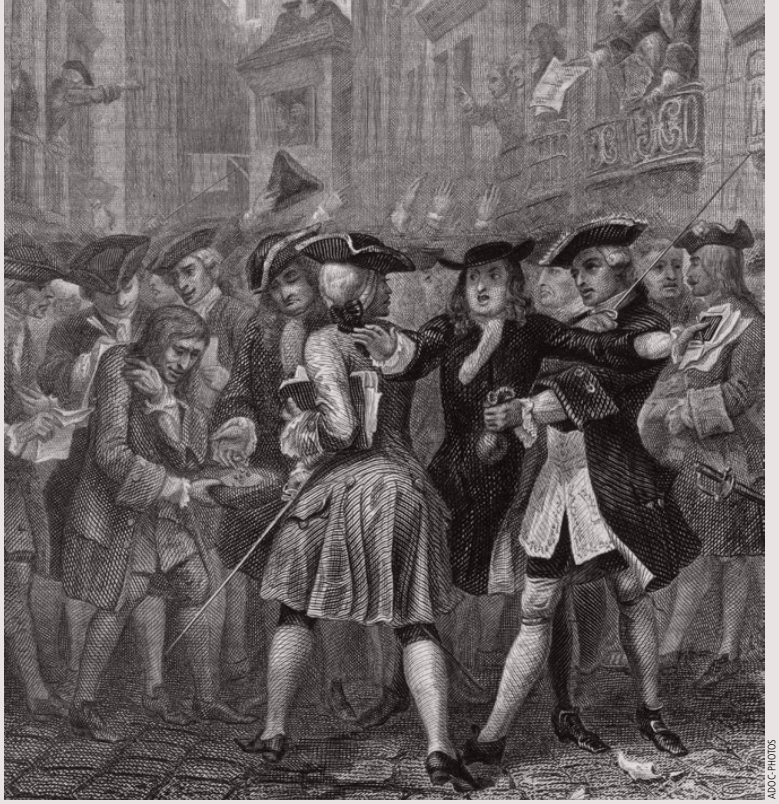
Le Mississippi, « paradis terrestre » ? Mathieu Marais, avocat au parlement de Paris en 1720, s'insurge devant ces fausses paroles visant à susciter l'envie de s'y installer : « On ne s'y prend pas mal pour faire de la France un pays sauvage et en dégoûter les Français. Quel dessein de dépeupler un royaume florissant pour fleurir un désert ! » La Louisiane, prétendument riche et fertile, n'attire personne. En mars 1719, une déclaration royale a tranché dans le vif : « Le besoin que nous avons de faire passer les habitants dans nos colonies nous a fait regarder comme un grand bien… de permettre à nos juges, au lieu de condamner vagabonds et gens sans aveu aux galères, d'ordonner qu'ils y soient transportés. » Des vagabonds et « gens sans aveu », c'est-à-dire le bas peuple à la moralité douteuse, il s'en trouve aujourd'hui une multitude à Paris, rue Quincampoix surtout, près du siège de la Compagnie des Indes, où l'on assiste à un « commerce étonnant » depuis que Law, le banquier écossais devenu contrôleur général des Finances le 5 janvier, a interdit la thésaurisation et la possession de plus de 500 livres de métal précieux par famille.

Dix francs par tête

Pour peupler l'immense colonie américaine, on puise aussi dans les hôpitaux et les prisons. Le 18 septembre, on a marié plus de 300 jeunes gens tirés des prisons parisiennes, dont celle du prieuré de Saint-Martin-des-Champs (l'actuel musée des Arts et Métiers), « laissant aux pauvres filles la liberté de choisir leur époux ». Juste après la cérémonie, maris et femmes, liés par une chaîne et escortés de 20 archers, ont pris la route de La Rochelle, ultime étape avant le Mississippi.

Le 28 mars, face à l'engouement démesuré pour la spéculation et à la multiplication des crimes crapuleux, le Régent publie un nouvel arrêt : il est désormais interdit à quiconque « de s'assembler dans la rue, de tenir bureau où que ce soit, pour négocier papiers, actions et primes, sous peine, pour les artisans et domestiques, d'être traités comme des vagabonds et envoyés aux colonies ». Les colonies, la Louisiane surtout, seront donc peuplées de force. Tous les mendiants valides sont obligés de travailler, sous peine d'être déportés en Amérique, « afin qu'il n'y ait plus de vagabonds ou fainéants de profession ». Les ordonnances sont claires, mais leur exécution beaucoup moins. À Paris, on raconte que, pris dans une tempête, le navire parti de La Rochelle le 11 février a fait naufrage, entraînant dans la mort des centaines de jeunes gens, et que, pour les remplacer, les archers du guet n'hésitent pas à enlever « sans distinction » nombre d'habitants de la ville. La Compagnie des Indes leur aurait promis une pistole par personne arrêtée. Des enlèvements, les Parisiens en ont déjà connu.

Des rumeurs circulent régulièrement. Fausses, bien souvent ; mais cette fois, les agioteurs ruinés de la rue Quincampoix font une belle nasse. On s'en prend « à toutes les classes de la population » et même aux enfants, qui opposent moins de résistance. Il ne faut pas huit jours aux archers pour s'emparer de plus de 5 000 personnes des deux sexes, vagabonds, bas peuple, libertins et libertines, « et autres, qui n'ont jamais fait profession de mendier, comme ›››



ADOC-PHOTOS

La bulle du Mississippi

Lorsque Louis XIV meurt, en 1715, les caisses de l'État sont vides, et la dette monstrueuse. Le banquier écossais John Law revient alors à la charge auprès de Philippe d'Orléans, devenu régent. Son système, affirme-t-il, résoudra tous les problèmes. Il prône l'utilisation de papier-monnaie en échange d'or ou d'argent et crée une banque générale. Il introduit la spéculation, gagne la confiance de Philippe et prend le contrôle de la compagnie du Mississippi, qui, après sa fusion avec d'autres entreprises coloniales, devient la Compagnie des Indes. Encouragés par la perspective d'un commerce juteux en Louisiane, qui s'étend alors depuis les Grands Lacs jusqu'au Mexique, les nouveaux « agioteurs » s'emballent, et la rue Quincampoix, où afflue une faune avide de gains rapides, devient le théâtre d'une activité aussi frénétique que dangereuse. En 1720, le cours des actions flambe – d'autant que le Régent limite la détention de monnaie métallique –, tandis que le nombre de crimes crapuleux et le papier-monnaie augmentent de façon exponentielle. La bulle du Mississippi arrive… et éclate lorsque la confiance disparaît. La Compagnie devient « un abîme où tout se perd, et l'argent, et les hommes, et tout le monde entier ». M. D. A.

››› les artisans et les manœuvres, et même une centaine de filles nouvellement venues à Paris pour travailler chez les bourgeois ». Ces filles ont été arrêtées pendant leur séjour à l'hôpital, où les religieuses leur offrent gîte et couvert en attendant une rencontre avec leurs futurs employeurs. Le peuple parisien s'émeut : fin mars, 600 jeunes gens des deux sexes sont emmenés jusqu'à La Rochelle par les archers pour embarquer à destination du Mississippi. Les garçons marchaient, enchaînés deux à deux, tandis que les filles étaient agglutinées dans des charrettes, certaines semblaient si jeunes… Hors de chez soi, nul n'est en sécurité. Des bruits circulent : le secrétaire d'État à la Guerre paierait dix francs pour chaque personne enlevée, qu'il enverra peupler la Louisiane ; selon une autre rumeur, c'est la faute au système de M. Law : on veut « pousser le peuple [en panique] à mettre le feu à la banque afin que tout le monde change le papier-monnaie en un seul jour ».

Greffier au parlement de Paris, le sieur de L'Isle a laissé des événements un récit très complet : les émeutes éclatent le 29 avril, dans plusieurs quartiers, les plus violentes ayant pour théâtre la rue Saint-Antoine et le pont Notre-Dame. Ce jour-là, un lundi, le peuple, armé de bâtons, bûches, pavés et épées, se rue sur les archers et exempts de police, en massacrant huit ou dix et en blessant un grand nombre. Certains sont « poursuivis et tués jusque dans les gouttières des habitations ». L'un d'eux, sérieusement blessé, est amené à l'Hôtel-Dieu pour y être soigné, mais c'est compter sans la haine des malades, qui, en le voyant, l'achèvent.

Face à ce déferlement de violence, les commerçants ferment boutique. De L'Isle lui-même donne raison au peuple, sur le fond : ne touche-t-on pas là à une « liberté publique » fondamentale, celle de pouvoir sortir de chez soi, ne serait-ce que pour gagner sa vie, sans risquer d'être enlevé pour aller peupler le Mississippi ? Le procureur général est alerté. Au soir du 29 avril, après l'intervention pacifique de M. d'Argenson, l'intendant général de la police, la population se sépare et tout semble rentrer dans l'ordre.

« Sous peine de la vie »

Pourtant, dès le lendemain matin, de nouveaux heurts se produisent rue du Roi-de-Sicile, où les archers ont encore procédé à des arrestations. Les émeutes gagnent d'autres quartiers. « L'on disait tout bas que [ces enlèvements avaient lieu] sur ordre du Roi, ce qui n'est pas croyable puisque le maréchal de Villeroy [gouverneur du futur Louis XV] est passé dans les rues pour dire tout franc au peuple que ce n'est pas l'intention du roi que l'on arrête ainsi toutes sortes de gens sans faire de distinction ». Rue Vieille-du-Temple, la populace assiège la demeure de D'Argenson. Dans l'après-midi, cependant, les esprits commencent à se calmer, et le lendemain

WIKIMEDIA COMMONS/BNF

Aller simple **Des jeunes filles venues de province pour travailler comme domestiques chez des familles bourgeoises sont contraintes de quitter le royaume pour peupler les terres françaises outre-Atlantique.** • « Départ pour les isles », gravure v. 1720.

1er mai, la tranquillité règne de nouveau : les archers ont reçu l'ordre d'amener sans violence les personnes qu'ils « croient devoir arrêter », soit uniquement les vagabonds et les pauvres, devant les commissaires de quartier.

La veille au soir, le parlement, en accord avec le procureur général, a convoqué d'Argenson. Un projet de déclaration royale a été élaboré, aux termes duquel « les archers commis pour l'exécution de l'ordonnance du 10 mars pouvant abuser de leur autorité en arrêtant des personnes qui ne seraient ni vagabonds ni mendiants », Sa Majesté ordonne de conduire les prévenus à la prison la plus proche, où tous les jours à midi leurs plaintes seront entendues en présence des archers concernés, par un commissaire ou officier de police que d'Argenson aura nommé à cet effet. L'intendant général décidera ensuite de la prolongation de leur détention ou de leur relaxe.

D'autre part, les archers préposés aux arrestations devront dorénavant marcher « en brigade, revêtus de leur uniforme et avec leur bandoulière », et chaque brigade sera commandée par un exempt, afin de prévenir tout abus. Enfin, pour éviter que la balance des torts ne penche trop vers les représentants de l'autorité, la déclaration stipule l'interdiction formelle « à tous les particuliers, de quelque qualité et condition qu'ils puissent être », de s'opposer à celle du 10 mars « sous peine de la vie ».

La nouvelle décision ramène le calme dans la capitale. Par prudence, d'Argenson demande aux syndics des six corps de marchands de « lui apporter une liste exacte des enfants, garçons de boutique et apprentis de chaque corps » afin de procéder à des vérifications. Il exige en outre le renouvellement hebdomadaire des certificats des domestiques et apprentis, faute de quoi, « pris par les archers, ceux-ci seront envoyés au Mississippi ».

Fortement ébranlés eux aussi par les émeutes des derniers jours d'avril, les magistrats craignent de mettre le feu aux poudres en visitant les prisons. Le 18 mai, en arrivant à celle du Châtelet, le procureur général, « suivant la coutume qui se pratique la veille des fêtes solennelles », décide de remettre en liberté 22 prisonniers pour dettes et… « 12 autres particuliers qui y ont été placés pour être envoyés au Mississippi ». Enfin, avant de quitter les lieux, il exige de recevoir chaque semaine, de la main du concierge, la liste des détenus destinés à être transférés aux colonies.

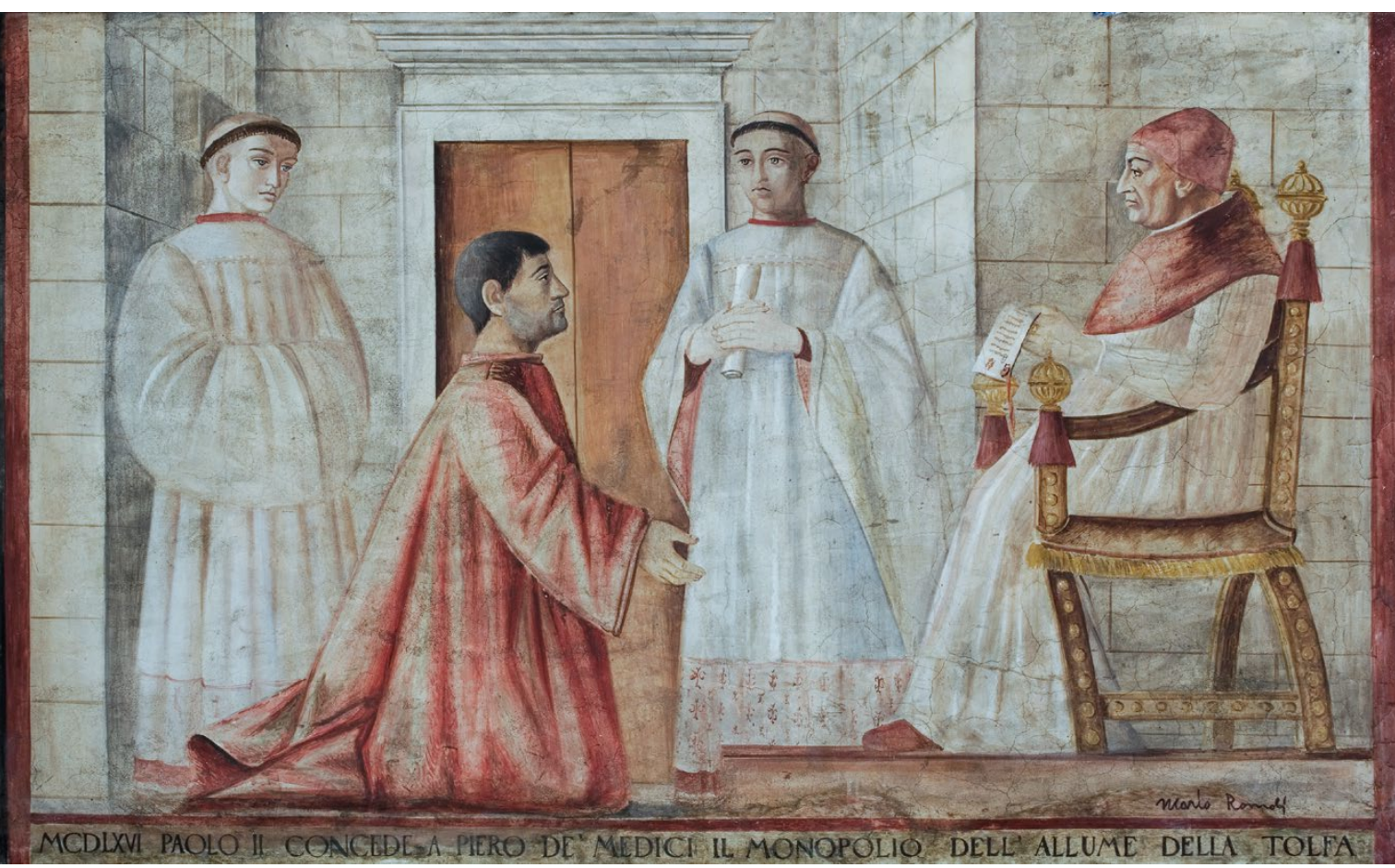
Les archers reportent alors leur zèle sur les campagnes avoisinantes – à tel point qu'il faut une nouvelle décision, le 15 juin, pour leur défendre d'« arrêter les gens disposés à travailler à la moisson ou à d'autres professions » et suspendre pour un an l'exécution de celle du 10 mars, car les moissonneurs n'osent plus venir aux champs. Or, il est impératif de « faciliter autant que possible la prochaine récolte et la culture des terres ». L'exécution de cette déclaration est confiée… à d'Argenson – preuve que la leçon d'avril a porté ses fruits. ◆

L'auteure de cet article adresse ses plus vifs remerciements à l'historienne Isabelle Brancourt, spécialiste du parlement de Paris, qui a eu l'amabilité de partager son savoir et de lui communiquer les clichés d'une source originale du commis Jean Gilbert.

Les Médicis, l'alun et les autres

Au XVe siècle, le torchon brûle entre la petite cité de Volterra et les maîtres de la puissante Florence, qui entendent bien accaparer son gisement d'une matière première vitale à l'économie locale.

Par Jean-Yves Boriaud



Utilisé comme cicatrisant dans l'Antiquité, le disulfate d'aluminium et de potassium, autrement dit l'alun, doit, à l'époque moderne, sa notoriété à d'autres qualités : c'est un mordant, une substance qui permet de fixer les colorants naturels sur les fibres textiles. C'est dire à quel point il est indispensable, au Moyen Âge et à la Renaissance, à ce que l'on appelle l'industrie du drap, particulièrement développée en Angleterre, en Flandres et, surtout, à Florence, et l'importance vitale qu'il y a à s'en procurer. On en trouve alors, à l'état de minerai, sur l'île d'Ischia, à Vulcano, à Pouzzoles, mais sa qualité est médiocre. Le meilleur alun, on l'extrait bien plus loin, en Asie Mineure, et plus exactement à Phocée, à quelques dizaines de kilomètres au nord de Smyrne (l'actuelle Izmir). On l'entrepose ensuite dans l'île voisine de Chio, d'où il est expédié vers l'Occident à bord de navires génois. Mais Constantinople tombe aux mains des Ottomans en 1453. Et en 1455 c'est au tour de Phocée. Trois ans plus tard, les entrepôts de Chio sont vides. C'est une catastrophe pour l'industrie italienne. S'ouvre alors une course à l'alun en territoire chrétien. On prospecte un peu partout : près de Naples, à Agnano ; en Sicile, près de Messine ; sur la Terraferma, près de Venise, mais sans grand succès…

Miracle : en mai 1462, Giovanni Da Castro, un teinturier réfugié de Constantinople, découvre à la Tolfa, bourgade proche de Viterbe, au cœur des États pontificaux, un gisement d'alun. Il l'annonce au pape, Paul II, qui envoie des experts génois en vérifier la qualité : elle est excellente ! Largement égale à celle de Phocée ! Pour la papauté, c'est une bénédiction. L'administration du Saint-Siège, qui ne dispose pas des moyens matériels suffisants pour l'exploiter, confie – moyennant un fort intéressement – la gestion du gisement à une société mixte (un Génois, un Padouan, un Pisan…). En 1466, les Médicis parviennent à se faire attribuer la ferme de l'ensemble, extraction et commercialisation. C'est qu'à la fin des années 1460 les « carriers » doivent avoir des épaules solides : les alunières sont devenues de véritables exploitations industrielles, avec des mines et des carrières, mais également des fours et des chaudières (*caldaie*).

GIORGIO ALBERTINI/BRIDGEMAN IMAGES

HUGUES PIOLET - SOURCE D. BOISEUIL

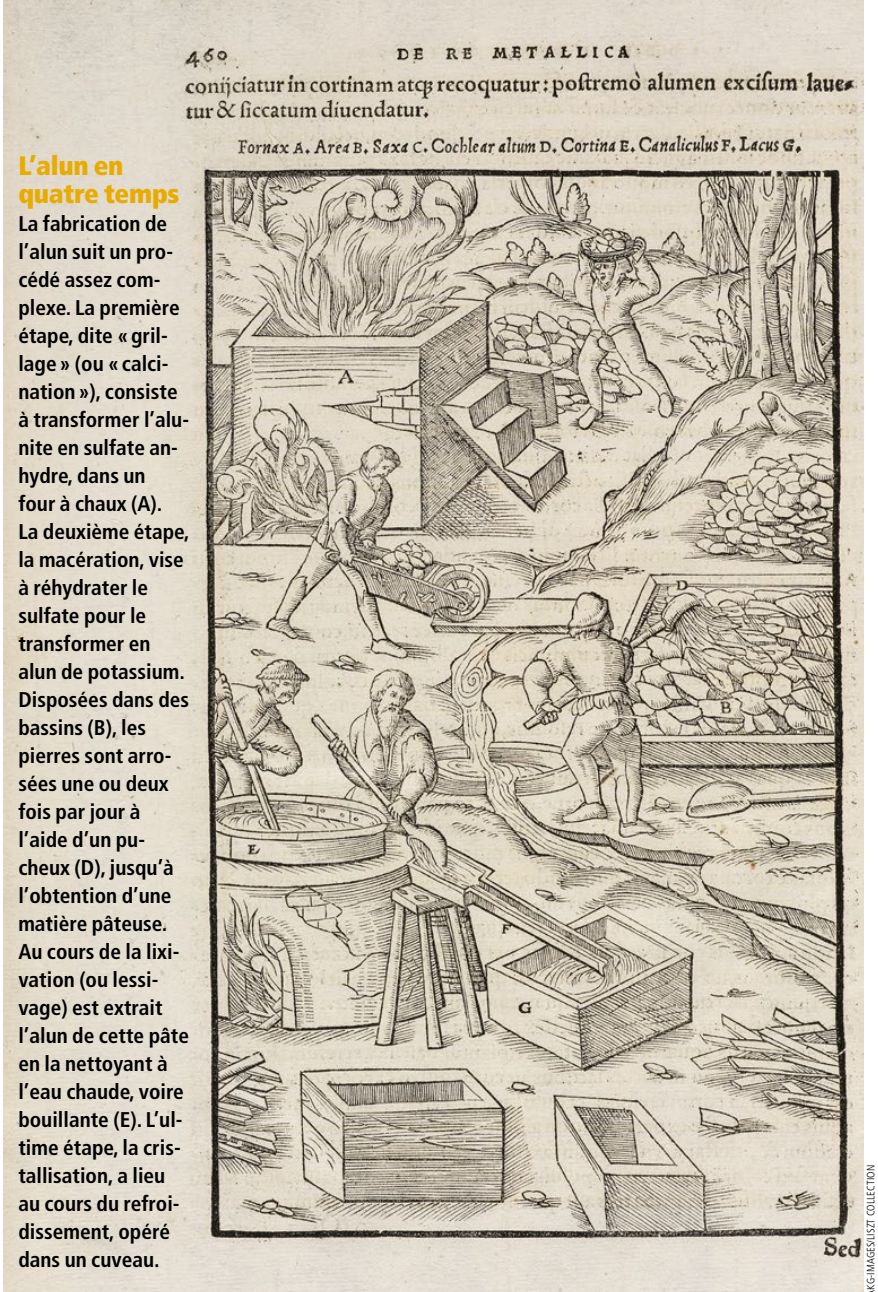
Filon **Cependant que la Tolfa, par excès de gourmandise, peine à écouler l'ensemble de sa production, un autre gisement est découvert à Volterra *(illustr.)* en 1470. De quoi aiguiser bien des appétits, locaux comme florentins…**

À plein régime

L'alun romain se révèle être d'une qualité supérieure de 20 % à celle des aluns orientaux : c'est un franc succès, d'autant que la mine tourne rapidement à plein régime et dépasse la production de celle de Phocée. Mais les Médicis, commerçants impitoyables, imposent un prix plancher, plus élevé que celui du marché. La Flandre renâcle… En 1470, il y a surproduction : la Tolfa n'écoule plus la totalité de son alun. Cela n'arrange pas les finances de la papauté, et la faveur dont jouissent les Médicis au Vatican en pâtit. D'autant que, en cette même année 1470, près de la ville de Volterra, à 80 kilomètres au sud-ouest de Florence, on découvre un autre gisement ! ›››

Bénédiction **En 1466, Paul II cède la jouissance des mines d'alun mises au jour quatre ans plus tôt à la Tolfa, sur les terres pontificales, à Pierre de Médicis, qui se réjouit de cette manne vitale à la florissante industrie florentine du drap.**

DOMINGIE ET RABATTI/LA COLLECTION



AKG-IMAGES/LUZT COLLECTION

L'alun en quatre temps

La fabrication de l'alun suit un procédé assez complexe. La première étape, dite « grillage » (ou « calcination »), consiste à transformer l'alunite en sulfate anhydre, dans un four à chaux (A). La deuxième étape, la macération, vise à réhydrater le sulfate pour le transformer en alun de potassium. Disposées dans des bassins (B), les pierres sont arrosées une ou deux fois par jour à l'aide d'un pucheux (D), jusqu'à l'obtention d'une matière pâteuse. Au cours de la lixiviation (ou lessivage) est extrait l'alun de cette pâte en la nettoyant à l'eau chaude, voire bouillante (E). L'ultime étape, la cristallisation, a lieu au cours du refroidissement, opéré dans un cuveau.

››› Le statut de Volterra est ambigu : longtemps commune libre, c'est alors une bourgade-évêché passée par à-coups sous la coupe de Florence. Sa dernière « révolte » date de 1429, au moment où Florence avait prétendu soumettre les propriétaires terriens de la ville au régime du *catasto* florentin, c'est-à-dire à l'obligation de déclarer biens et fortune pour établir la base d'un impôt aussi juste que possible. La révolte avait échoué, mais Volterra, au milieu des troubles qui agitèrent ensuite la région, avait tiré son épingle du jeu et regagné un peu d'autonomie : elle devait certes payer un tribut annuel de 1 000 ducats à Florence, qui lui envoyait un podestat (gouverneur) tous les six mois, mais elle apparaissait plutôt comme l'alliée de sa redoutable voisine que comme sa vassale. Le temps, toutefois, jouait contre elle : l'ère des petites communes libres se terminait et deux puissances dominaient la région, Sienne et surtout Florence. Pour la commune de Volterra, le compte à rebours était lancé… Et ce fut cette affaire de l'alun qui aliéna définitivement sa liberté.

D'insolents « ânes bâtés »

Pour exploiter efficacement le minerai (l'alunite), il fallait, on l'a dit, une structure solide, souvent une société (une *mahona*), apte à réunir les fonds nécessaires. À Volterra se trouvèrent très vite en concurrence deux de ces sociétés. L'une émanant de riches citoyens de la ville et l'autre formée d'investisseurs siennois et florentins, menés par deux Volterrans proches des Médicis, dont un citoyen en vue, Paolo Inghirami, un de leurs partisans florentins, Antonio Guigni. Les « étrangers » l'emportèrent, ce qui fut mal accepté à Volterra. Le concours n'avait pas été des plus transparents, disait-on, et on se défiait surtout des Médicis. Il était évident que ces derniers entendaient mettre la main sur le nouveau gisement et, à la tête des deux principales mines, manipuler à leur gré – comme ils l'avaient déjà fait – les prix du minerai, sans tenir compte aucun des intérêts volterrans. Brutalement, en juin 1471, le gouvernement local se révolta contre cette injustice : il saisit la mine et chassa tout ensemble associés et mineurs. Mais c'était compter sans la vindicte du

RAFFAELLO BENCIVBRIDGEMAN IMAGES

Main-forte Après que le gouvernement volterran a chassé les investisseurs et les ouvriers à la botte des Médicis, ceux-ci envoient le condottiere Montefeltro *(illustr.)* pour soumettre la cité rebelle et reprendre le contrôle des mines.

« capitaine du peuple » local (haut magistrat, pendant du podestat) Serristori, un allié des Médicis. Dans une lettre incendiaire adressée à Lorenzo de Médicis (Laurent « le Magnifique »), il traita les Volterrans d'ânes bâtés, qui méritaient de voir châtier leur insolence. Quant au gouvernement de la ville, il

était manipulé, ajoutait-il, par les pires ennemis des Médicis, des exilés, les *Ottimati* (les « Grands »). C'était vrai, comme le confirma un diplomate de confiance, l'ambassadeur milanais Sacramoro, qui connaissait bien ces incorrigibles comploteurs. Sur place, à Florence, la situation de Lorenzo n'était pas très stable : le gonfalonier de justice (le plus haut magistrat) était un ennemi personnel ! Il fallait réagir… On pouvait, à Volterra, compter sur Serristori, qui s'empara sans attendre de quatre Volterrans coupables d'avoir récupéré la mine mise sous séquestre. La réaction fut immédiate : en février 1472, des habitants en colère tuèrent deux de leurs compatriotes, médicéens connus, dont Inghirami.

La fureur locale ne connut alors plus de bornes : on pourchassa et malmena les partisans des Médicis dans toute la ville, jusqu'au moment où le gouvernement recouvra le sens des réalités. On était allé trop loin… Mais on eut beau multiplier les missives apaisantes, Lorenzo ne pouvait plus reculer. Il réunit une *balia* (commission), qui décida de lancer une opération punitive. Les Florentins n'ayant pas d'armée propre, on fit appel à un redoutable condottiere, Federico Da Montefeltro, en lui donnant carte blanche. Quand ils le virent sous leurs murs, les Volterrans n'opposèrent aucune résistance : on négocia et la ville, confiante dans la parole de l'aristocratique mercenaire, ouvrit ses portes. Elle avait tort : les soudards la mirent à sac et massacrèrent à qui mieux mieux, pendant que l'érudit Montefeltro examinait, dit-il plus tard, une bible rare, en plusieurs langues, qu'il venait de découvrir.

Tout rentra dans l'ordre : Lorenzo versa 2 000 ducats pour financer la reconstruction de la cité de Volterra, désormais soumise à Florence ; sa famille mit définitivement la main sur la mine d'alun et, comme le confirme Machiavel, « la nouvelle de la victoire fut reçue [à Florence] avec grande joie… et la réputation [de Lorenzo] en fut considérablement grandie ». ◆

L'étoffe des grands À l'écoute des tendances en matière d'industrie drapière, la famille florentine se tourne dès les années 1430 vers la branche lucrative de la soie, prisée des aristocrates comme du haut clergé.

BRIDGEMAN IMAGES

LE CLAN MÉDICIS NE CONNAÎT PAS LA CRISE

Si la Florence des Médicis, celle du brillant Quattrocento, est une ville de fêtes sempiternelles, de l'Épiphanie au carnaval, en passant par les festivités organisées par les gonfalons (quartiers) autour de leurs saints tutélaires, c'est avant tout une ville qui travaille : elle foisonne d'ateliers de toutes sortes, où l'on peigne, où l'on carde, où l'on teint, où l'on empaquette une multitude variée de draps (de qualité) qui partent vers l'Europe entière. D'ailleurs, pour faire une carrière politique, il faut appartenir à un Art, une de ces corporations qui structurent la vie sociale de la cité. Rien d'étonnant, donc, à ce que les Médicis, qui en connaissent parfaitement les rouages, occupent une place de choix dans ce système. En 1432, ils contrôlent une manufacture lainière, puis une autre, enregistrée en 1458 au nom de Pierre « le Goutteux », fils de Cosme « l'Ancien ». Mais les temps changent, et la laine, toujours un peu grossière, n'offre qu'une gamme réduite de produits. Or la Renaissance « humaniste », organisée autour de magnifiques cours princières où l'élégance vestimentaire était le credo officiel, se montre toujours plus avide d'un luxe que l'on n'attend plus que de cette soie dont, sous des formes multiples – brocart, damas, cendal –, raffolaient aussi bien l'aristocratie que… le haut clergé. Traditionnellement réservée aux marchands de la voisine Lucques, cette lucrative branche de l'industrie drapière ne pouvait qu'exciter la convoitise des insatiables Médicis, qui prennent dès 1433 la précaution de s'inscrire à l'Art de la soie, avant de se constituer en 1437 en société soyeuse. Avec un plein succès, puisque, le 3 juillet 1468, c'est à elle que l'on fait appel pour « habiller » l'un des plus prestigieux mariages du siècle, celui de Charles le Téméraire et de la duchesse la plus élégante d'Europe, Marguerite d'York, sœur des rois Édouard IV et Richard III… J.-Y. B.

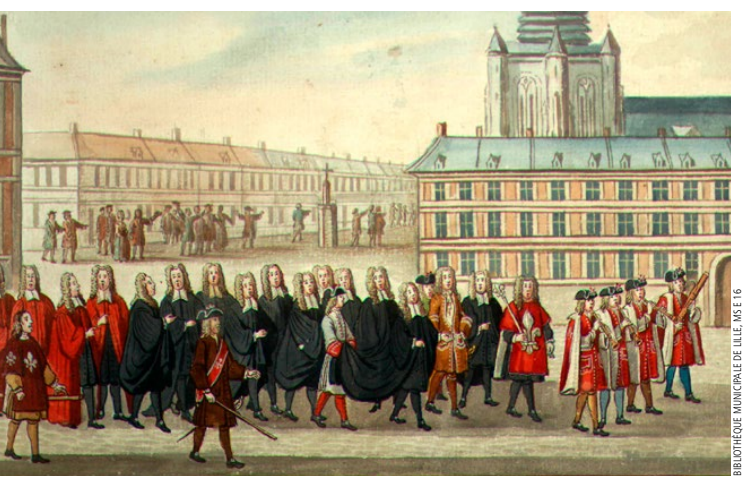
66. Expos
72. Écrans
78. Livres
88. Voyage
94. Gastronomie

Expos

PAR JOËLLE CHEVÉ

LE RENOUVEAU DE LA POLICE AU SIÈCLE DES LUMIÈRES

♥♥♥ *Au XVIIIe siècle, la « maison » est rénovée et étoffée de fond en comble. Cette exposition offre l'occasion de découvrir les différentes missions de l'institution et le quotidien de ses limiers.*



BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE LILLE, MS E 16

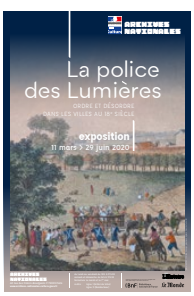
PROCESSION Les policiers sont sur tous les fronts : répression des crimes et délits, ordre public, surveillance des bonnes mœurs…

Le fougueux commissaire Nicolas Le Floch, héros des romans de Jean-François Parrot adaptés pour la télévision, offre une vision romanesque de la police du XVIIIe siècle. Bas-fonds parisiens et lambris versaillais, folles cavalcades et sombres complots, inénarrable et très poudré lieutenant général de police Antoine de Sartine. Une charge créée dès 1667 à Paris, et dont le premier titulaire, nommé par Louis XIV, fut La Reynie. À sa mort, en 1709, les missions de la police sont définies et centralisées. Cependant, un tournant s'opère dans leur prise en charge par les grandes villes européennes dans des perspectives progressistes et civilisatrices qui sont celles de l'esprit des Lumières. Mais entrons dans Paris, la plus peuplée d'entre elles après Londres…

Science du bonheur

Un dispositif sonore immersif donne le ton, celui d'une ville qui s'impose d'abord aux sens : le bruit, les odeurs, les images. Une déambulation thématique, accompagnée de textes de Sébastien Mercier, l'auteur du célèbre *Tableau de Paris* (1781), confronte le visiteur aux problèmes concrets que rencontre la police : répression des délits et crimes, ordre public, approvisionnement en blé, surveillance des bonnes mœurs, de l'opinion et des populations marginales (prostituées, mendiants, errants et, à l'époque, protestants et juifs), insalubrité, incendies, inondations… Des missions menées par des policiers qui se servent de l'écrit, de l'archivage et du quadrillage de la ville. En témoignent tableaux, gravures, ordonnances de police et autres documents.

Vie publique, vie privée… Où s'arrêtent les pouvoirs d'une police qui s'infiltre dans tous les milieux grâce à ses espions – les mouches –, recourt à la violence et enferme sans autre forme de procès à coups de lettres de cachet ? Le Marquis de Sade, interné à Charenton, crie au scandale. Face sombre d'une institution, par ailleurs mieux équipée, plus efficace, et qui contribue au développement harmonieux de grandes cités, rêvées comme des espaces où rayonne la « science du bonheur » !



La police des Lumières. Ordre et et désordre dans les villes au XVIIIe siècle
ARCHIVES NATIONALES
PARIS (3E), jusqu'au 29 juin
Rens. : 01 40 27 60 96

La reconstitution du bureau d'un commissaire parisien, ouvert sur les bruits de la nuit parisienne, illustre le labeur d'un officier travaillant jour et nuit et consignant sans relâche dépositions, témoignages, dénonciations. Une police en voie de fonctionnarisation confrontée à un peuple en ébullition qui dénonce la libéralisation du commerce des grains, l'arbitraire royal et la censure de la presse et de l'opinion publique. La Révolution hérite d'un dilemme, entre bienveillance des intentions et violence des méthodes, qui perdure jusqu'au XXIe siècle…

PAR ÉRIC TEYSSIER

Helena Rubinstein : mascara et masques africains

FONDATION DAPPER, PARIS/PHOTO HUGHES DUBOIS

♥♥♥ **« Madame », pionnière de la cosmétique et de l'industrie de la beauté, l'a été plus encore en matière d'art. Morte en 1965, à 93 ans, elle laisse une collection d'art africain de quelque 400 œuvres, qui sera dispersée à New York en 1966. Une soixantaine d'entre elles, dont la reine bangwa *(ci-contre)*, photographiée par Man Ray, en témoignent. Certaines pièces l'accompagnent dans ses voyages et figurent dans les publicités de ses cosmétiques. Et dans ses magnifiques appartements de Paris, de Londres ou de New York, ornés d'un luxueux mobilier très éclectique et d'œuvres de Chagall, Braque, Picasso ou Modigliani, ses collections africaines occupent l'espace. Un dialogue intime entre une femme hantée par la recherche de la beauté et qui en découvre la diversité et l'universalité dans le poli, la symétrie et l'ovale parfait de visages, ou dans l'ambiguïté et l'étrangeté de corps, nés dans une Afrique occidentale où elle ne se rendit jamais…** ◆

LIPNITZKI/ROGER-VIOLLET/SP

REINE DE BEAUTÉ 60 des quelque 400 pièces de sa collection d'art extra-européen sont au Quai-Branly.

■ **Helena Rubinstein. La collection de Madame,** musée du Quai-Branly - Jacques-Chirac, Paris (7e), jusqu'au 28 juin. Rens. : 01 56 61 70 00 et www.quaibranly.fr

Les mues de la plus belle avenue du monde

Conçue par Le Nôtre en 1664, les Champs-Élysées ont subi de profondes et dramatiques transformations depuis trois siècles, et les Parisiens ne représentent plus que 5 % de ses usagers. L'exposition évoque à peine ses aspects campagnards à l'époque moderne, puis monumentaux au XIXe siècle, quand elle s'orne d'hôtels particuliers dont n'a survécu que celui de la Païva. Plans, films et dispositifs multimédias très sophistiqués permettent en revanche de se faire le témoin de sa renaissance et de sa réappropriation au regard des enjeux contemporains. ◆

■ **Champs-Élysées. Histoire et perspectives,** pavillon de l'Arsenal, Paris (4e), jusqu'au 10 mai. Rens. : 01 42 76 33 97 et www.pavillon-arsenal.com

CULTURESPACES/CHRISTELLE CHAMP

XE LÉGION, AU NOM DU FRÈRE

Daniel Pirosa est chauffeur routier. De son passage dans l'armée, il a gardé des talents de meneur d'hommes et l'esprit de famille. À la fin des années 2000, il suit son frère, Patrice, qui veut vivre sa passion pour Rome en créant un groupe de reconstitution à Comps (Gard). La *Lorica romana* (« cuirasse romaine ») aura pour thème la Xe légion. Patrice, devenu Brutus, y enrôle fils, épouse, neveux. Dès 2010, avec des moyens limités mais beaucoup d'envie, le groupe participe aux premiers Grands Jeux romains dans les arènes de Nîmes. L'association devient le noyau dur de la plus grande reconstitution antique d'Europe. La mise en scène se complexifie. Les répétitions ont lieu à Comps, au bord du Gardon. D'autres associations s'y entraînent aussi. D'année en année, la Lorica se renforce mais, après avoir conduit ses hommes une dernière fois dans les arènes, Brutus disparaît en 2013. La mort d'un fondateur signe souvent celle de son association, mais, par fidélité à son frère, Daniel reprend le flambeau. Président au profil d'*imperator*, il demeure soldat du rang et donne un second souffle au groupe. Celui-ci aligne aujourd'hui plus de 30 légionnaires, qui possèdent deux équipements des époques républicaine et impériale. Archers, auxiliaires, machines de guerre et civils complètent ce groupe, qui attire beaucoup de jeunes. Fidèles à l'esprit familial des débuts, tous font revivre l'époque romaine et se rallient au cri de *Decima, semper adest !* (« Xe, toujours prête »). Avec 500 reconstituteurs européens, ils fouleront le sable des arènes au mois de mai 2020. Du paradis des légionnaires, Brutus peut être fier de son *frater*. ◆

VILLA MAJORELLE/PHILIPPE CARON

SIMEON LEVAILLANT/SP

ART NOUVEAU La façade nord de la maison et la salle à manger du rez-de-chaussée, dont la couleur de la peinture murale a été reproduite à partir d'un morceau du papier peint d'origine.

LA VILLA MAJORELLE EN MAJESTÉ

♥♥♥ *Elle fait la fierté de Nancy depuis un siècle. À (re)découvrir à l'occasion de sa réouverture publique.*

Merveille de l'Art nouveau, la villa de Louis Majorelle, bâtie en 1902 pour l'ébéniste de Nancy par l'architecte Henri Sauvage, a ouvert ses portes en février après des mois de restauration. La modernité et le dynamisme ont présidé à son architecture extérieure, tandis que le confort et une esthétique raffinée ont guidé les aménagements intérieurs. Modifiée après les bombardements de 1916 et privée de son parc en 1930, elle a conservé les décors d'origine et le mobilier des pièces de réception. Ceux de la chambre à coucher, en frêne blond incrusté de nacre et de laiton, ont été conçus par le maître de maison. Vitraux de Jacques Grüber, frises animalières de Francis Jourdain, peintures symbolistes d'Henri Royer, rampe d'escalier où s'enroule le lierre, décors de coloquintes, monnaies du pape, ombelles et pommes de pin, bois, fonte, grès émaillé, fer forgé, pierre et brique, les productions de la nature, les artifices de la technique et le génie des artistes ont été mis au service d'un art de vivre d'une grande exigence. Une merveille ! ◆

■ **La villa Majorelle,** 1, rue Louis-Majorelle, Nancy (54). Rens. : 03 83 85 30 01 et www.nancy.fr

PATRICE DELATOUCHE/SP

Des artistes orléanais en lumière

En 2017, le musée d'Orléans acquiert 91 dessins magnifiques, dont quatre de Thérèse Delaperche, pastelliste orléanaise élève de Greuze et de Vigée-Lebrun. Ses fils, Jean-Marie – exilé en 1804 à Moscou, où il illustre les horreurs de la guerre de Napoléon – et Constant, auteur de sculptures pour l'église Saint-Roch, ont hérité du don. Plus de 60 œuvres, assorties d'archives, évoquent le parcours mouvementé de cette famille. ◆

■ **Delaperche : un artiste face aux tourments de l'histoire,** musée des Beaux-Arts, Orléans (45), jusqu'au 14 juin. Rens. : 02 38 79 21 83 et www.orleans-metropole.fr

ET AUSSI

Rendez-vous d'histoire vivante
Musée de la Grande Guerre, Meaux (77), 4 et 5 avril, de 9 h 30 à 18 heures.

■

Rétrospective *Alix*
Espace Richaud, Versailles (78), jusqu'au 12 avril.

■

Bassins de Lumières
Bordeaux (33), ouverture le 17 avril.

■

Charles et Paul Géniaux. La photo, un destin
Les Champs libres, musée de Bretagne, Rennes (35), jusqu'au 26 avril.

■

La Comédie humaine, Balzac par Eduardo Arroyo
Maison de Balzac, Paris (8e), jusqu'au 10 mai.

■

Le Canada et l'impressionnisme. Nouveaux horizons
Fondation de l'Hermitage, Lausanne (Suisse), jusqu'au 24 mai.

■

Toutankhamon
Liège (Belgique), jusqu'au 31 mai.

■

Les contes étranges de Niels Hansen Jacobsen
Musée Bourdelle, Paris (15e), jusqu'au 31 mai.

■

Marcel Gromaire. L'élégance de la force
La Piscine, Roubaix (59), jusqu'au 31 mai.

■

Voyages, voyages
MuCEM, Marseille (13), jusqu'au 4 mai.

■

Prisons, au-delà des murs
Musée des Confluences, Lyon, jusqu'au 26 juillet.

imaginales

le festival des mondes imaginaires

epinal

FRONTIERE[S]
DU 14 AU 17 MAI 2020
ÉPINAL / PARC DU COURS
19e ÉDITION • ENTRÉE LIBRE
Illustration : Armel Gaulme
WWW.IMAGINALES.FR

ville d'Épinal

GIORGIO DE CHIRICO, UN ARTISTE MÉTAPHYSIQUE

♥♥♥ *L'Orangerie fait la part belle à l'œuvre de ce maître incontesté – puis répudié – des dadaïstes et autres surréalistes.*

PAR ÉLISABETH COUTURIER

« Si j'étais mort à 31 ans, comme Seurat, ou à 39, comme Apollinaire, je serais considéré aujourd'hui comme l'un des peintres majeurs du siècle. Vous savez ce qu'ils diraient, ces critiques imbéciles ? Que le grand peintre surréaliste, c'était moi, Chirico. »

Amertume ou ironie ? Car, après avoir fasciné André Breton et l'avant-garde parisienne du début du XXe siècle, l'artiste italien fut rejeté par les surréalistes et une bonne partie du milieu de l'art. Quelle faute avait-il commise ? Celle d'avoir réalisé, pendant une courte période, d'étranges tableaux oniriques, et, ensuite, d'avoir opéré un retour à une peinture néoclassique, faite de redites et de copies. Un volet de son œuvre qui déroute encore les spécialistes et ne figure pas dans l'exposition présentée à l'Orangerie.

Celle-ci retrace le parcours et les influences artistiques et philosophiques qui ont nourri le peintre. Des compositions où éléments d'architecture ou sculptures antiques, places désertes éclairées par de forts contrastes d'ombre et de lumière, où objets curieux et mannequins de cire se côtoient, formant des assemblages hétéroclites propres à suggérer des émotions contradictoires ou d'inquiétants scénarios.

Sensation de traverser une série de rêves dérangeants. C'est à la fin de la Grande Guerre, à laquelle il participe comme soldat, que Chirico abandonne ce qui fait son génie et se met à peindre comme Botticelli, Véronèse, le Tintoret, etc.

Le traumatisme qu'il vient de vivre explique-t-il son rejet de l'avant-garde italienne (le futurisme), qu'il considère désormais comme un phénomène de décadence éthique porteuse d'une idée illusoire du progrès ? Aurait-il été piqué au vif par certains critiques l'accusant d'ignorer la technique picturale ? Son destin de migrant serait-il à l'origine de son besoin d'ancrage, au point qu'il rejoint les préceptes esthétiques du fascisme naissant, préférant les certitudes du passé aux inquiétudes de l'avenir ?…

Décidément, la polémique autour de Chirico est loin d'être close, et cette seconde partie de son œuvre reste le plus souvent cachée ! ◆

SOPHIE BOEGLY/MUSÉE D'ORSAY

Giorgio de Chirico. La peinture métaphysique
MUSÉE DE L'ORANGERIE
Du 1er avril au 13 juillet 2020

BRIDGEMAN IMAGES

DE L'AVANT-GARDE AU GRAND BOND EN ARRIÈRE

Il naît en Grèce de parents italiens en 1888, à Vólos, capitale de la Thessalie. En 1906, la famille s'installe à Munich, où il s'inscrit à l'Académie des beaux-arts. Il admire les peintures de Böcklin et de Klinger, et se passionne pour Nietzche et Schopenhauer. En 1909, il a des « révélations » – visions de tableaux et source de ses deux premières compositions métaphysiques : *L'Énigme de l'oracle* et *L'Énigme d'un après-midi d'automne*. En 1911, à Paris, il se lie d'amitié avec Apollinaire. En 1915, les frères Chirico rentrent en Italie pour répondre à l'appel sous les drapeaux. L'artiste fonde le mouvement *pittura metafisica* avec Carlo Carra. Au printemps 1917, déclaré inapte à la guerre, il séjourne à l'hôpital de Ferrare, où il réalise ses plus belles toiles. Entre 1919 et 1924, Chirico désavoue ses réalisations précédentes, s'inspire de l'art classique, au grand dam des surréalistes, qui le voyaient comme un précurseur. Il meurt à Rome en 1978 à l'âge de 90 ans. É. C.

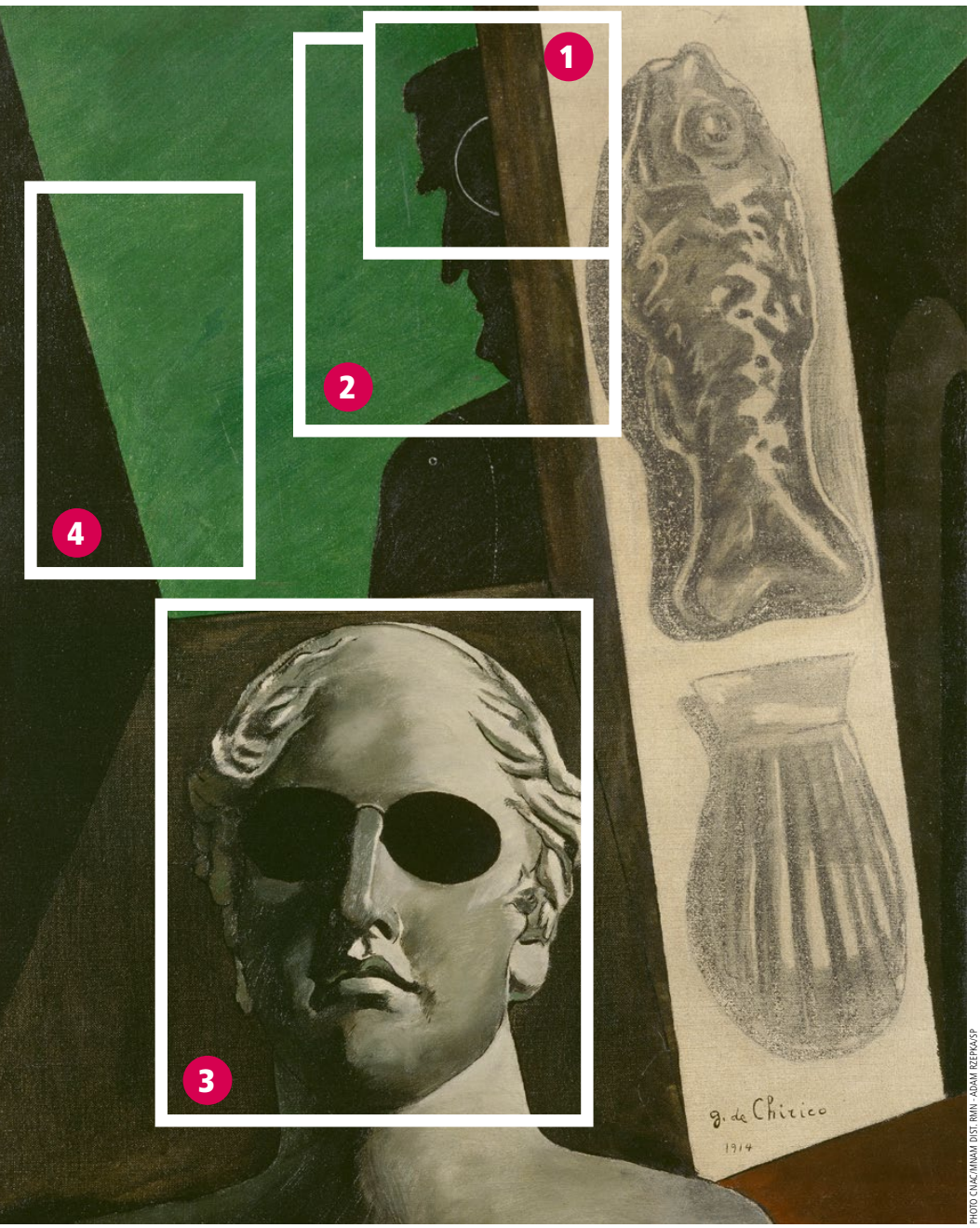


PHOTO CNAC/MNAM DIST. RMN - ADAM RZEPKA/SP

PORTRAIT (PRÉMONITOIRE) DE GUILLAUME APOLLINAIRE (1914),

81,5 x 65 cm, musée national d'Art moderne, Centre Georges-Pompidou, Paris

À son arrivée à Paris en 1911, Giorgio De Chirico se lie d'amitié avec Apollinaire. Peu après, en hommage au poète, il signe ce tableau énigmatique et prémonitoire.

1 Le titre. **Intitulé *Homme-cible* à sa création en 1914, ce tableau acquiert son titre définitif après la blessure de Guillaume Apollinaire en 1916. Le portrait du poète, dessiné en arrière-plan en ombre chinoise, comporte sur la tempe un cercle blanc qui figure une cible, à l'endroit précis où le poète sera atteint par un éclat d'obus. Coïncidence interprétée comme un signe du destin par Apollinaire, qui avait reçu l'œuvre en cadeau.**

2 Image d'un rêve. **Cette composition condense des significations multiples et autorise des lectures qui s'enrichissent mutuellement. Le profil d'Apollinaire s'inspire d'un portrait numismatique réalisé la même année par De Chirico, qui érige le poète au rang d'un empereur antique, cette grandeur étant nuancée par le choix d'une représentation en ombre chinoise qui évoque les lanternes magiques.**

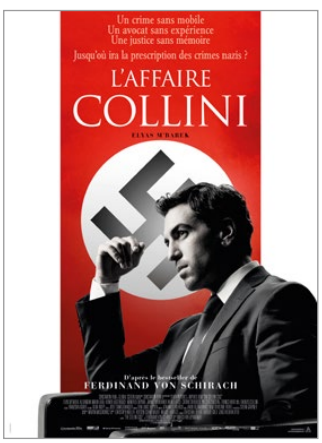
3 La statue au premier plan. **Peinte sur le modèle de la Vénus de Milo, elle est aussi identifiée au poète Orphée, dont la figure est suggérée, à droite, par ses attributs, le poisson et la conque. Elle porte des lunettes noires, qui symbolisent la cécité, infirmité associée dans la mythologie grecque à la sagesse. La composition propose ainsi une énigme à déchiffrer par association d'idées.**

4 Un espace vide. **Dans ses peintures métaphysiques, De Chirico laisse apparaître des espaces vierges et joue des contrastes entre ombre et lumière. Une façon de donner une dimension théâtrale à ses images et de frapper le spectateur par sa dramaturgie.**

Écrans

LES ZONES D'OMBRE DE LA JUSTICE ALLEMANDE APRÈS-GUERRE

♥♥ *En 1968, en RFA, une loi amnistie les « criminels de bureau » nazis.* L'Affaire Collini *plonge dans les arcanes de ce système judiciaire.*



L'Affaire Collini
DE MARCO KREUZPAINTNER
122 min
Sortie le 29 avril 2020

CONSTANTIN FILM VERLEIH

À LA BARRE Elyas M'Barek campe l'avocat commis d'office chargé de défendre l'assassin d'un criminel de guerre.

Au début des années 2000, dans un hôtel luxueux du centre de Berlin, Fabrizio Collini, qui se fait passer pour un journaliste, pénètre dans la suite occupée par un riche homme d'affaires allemand. Il en ressort quelques minutes plus tard, les vêtements tachés de sang. D'un pas lent, il se dirige vers un fauteuil proche de la réception et demande à l'employé d'appeler la police…

Fin de la scène d'ouverture. Un avocat est commis d'office. C'est son premier procès. Une affaire compliquée pour au moins deux raisons: Caspar Leinen, le jeune juriste, a connu dans sa jeunesse Hans Meyer, l'octogénaire qui vient d'être abattu sans motif apparent. L'assassin ne nie pas son geste, mais il reste mutique.

Adapté du roman homonyme de Ferdinand von Schirach (Gallimard, 2014), *L'Affaire Collini* s'inspire de faits réels. L'auteur du livre, très bien renseigné sur le fonctionnement du système judiciaire allemand, est né en 1964. Il est avocat et aussi, ce n'est pas anodin, le petit-fils de Baldur von Schirach, le chef des Jeunesses hitlériennes, condamné à vingt ans de prison au procès de Nuremberg.

Le nazi fait la loi

Pour son ouvrage, il a mené une enquête implacable sur la complaisance des tribunaux allemands d'après-guerre et l'effet pervers de la loi Dreher, votée en 1968. Une loi qui porte le nom d'un ancien nazi devenu haut fonctionnaire au ministère de la Justice après la guerre et qui, en quelques lignes, efface la culpabilité des « criminels de bureau » chargés d'orchestrer la déportation ou d'autres exécutants du régime nazi qui ont pu tuer des centaines de personnes, par balles ou dans les chambres à gaz des camps

de concentration. Hans Meyer était de ceux-là. Reste à découvrir pourquoi Fabrizio Collini, un ouvrier italien retraité, sans casier judiciaire, l'a assassiné. Caspar Leinen prend son rôle de défenseur à cœur et nous entraîne dans une enquête intense et tendue qui le mène en Italie, où, dans les années 1940, on retrouve la trace de Hans Meyer, dont le comportement rappelle celui de l'ancien officier SS Friedrich Engel, surnommé le « boucher de Gênes ».

On pourrait rapprocher *L'Affaire Collini* du *Labyrinthe du silence*, de Giulio Ricciarelli. Mais ce que révèle le long-métrage de Marco Kreuzpaintner, à travers le cas Collini, c'est toute la complexité de la loi criminelle allemande, qui distingue meurtre et homicide involontaire, auteur et complice. Une disposition qui a permis de prescrire de nombreux crimes du IIIe Reich…

YETTY HAGENDORF

© Christophe Chevalin / HISTOIRE TV

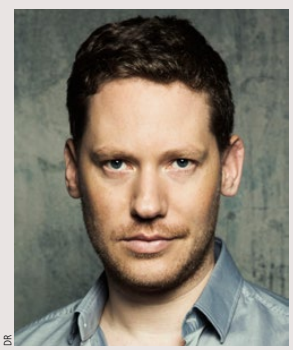
HISTOIRE TV

Une fois par mois, retrouvez Eric Pincas, rédacteur en chef d'Historia, dans le magazine *Historiquement Show* sur HISTOIRE TV.

Chaque **samedi à 20h00**, Jean-Christophe Buisson y reçoit historiens, spécialistes et chroniqueurs pour évoquer toute l'actualité de l'histoire.

EN PARTENARIAT AVEC Historia

Quatre questions à
MARCO KREUZPAINTNER*


DR

Comment vous êtes-vous documenté ?

Beaucoup d'éléments m'ont été fournis par Ferdinand von Schirach, l'auteur du livre dont le film est inspiré. Il est avocat de la défense au barreau de Berlin depuis 1994 et spécialisé en droit criminel. Il est aussi le petit-fils d'un haut dignitaire nazi, et cet ouvrage lui a permis de traiter la culpabilité au sein de sa propre famille. Enfin, j'ai également puisé dans les archives nationales allemandes de Ludwigsburg.

Avez-vous été fidèle au roman ?

Oui. À la différence près que nous n'avons pas choisi un avocat blond aux yeux bleus, mais Elyas M'Barek, acteur d'origine tunisienne et autrichienne, pour donner au film une tonalité contemporaine. J'ai aussi modifié la fin pour terminer sur une note d'espoir, même si le dénouement est dramatique. Au cinéma, une certaine justice est possible…

Y a-t-il eu de nombreux cas similaires à l'affaire Collini ?

Des milliers. Les pires criminels du IIIe Reich ont bénéficié de la classification « homicide involontaire » et ont été graciés par la loi Dreher. Les nazis ont miné le retour à la démocratie après-guerre, beaucoup ont repris des postes dans l'administration ou l'appareil judiciaire avec le même état d'esprit. C'est avec eux qu'ont traité les Alliés pour reconstruire l'Allemagne. Il m'est difficile de comprendre comment le Bundestag a accepté ces quelques lignes sans en mesurer les terribles conséquences. Cette loi n'est plus en vigueur aujourd'hui, mais il est trop tard : la plupart des coupables n'ont été ni jugés ni même condamnés.

Pourquoi vous sentez-vous si concerné ?

Comme tous ceux qui sont nés après-guerre, j'ai grandi avec ce sinistre héritage. Ce film est d'autant plus important pour moi qu'un climat haineux associé à un vent d'extrême droite souffle sur toute l'Europe. Il est temps d'éveiller les consciences.

PROPOS RECUEILLIS PAR YETTY HAGENDORF

* Réalisateur allemand né en 1977, il a notamment signé la série *Beat* (2018) et *Trade* (*Les Traficants de l'ombre* – 2007).

TÉLÉVISION

LA RÉPUBLIQUE DES ENFANTS PERSÉCUTÉS

♥♥♥ *En 1944, à Budapest, un pasteur et sa communauté recueillent des centaines d'enfants abandonnés ou rendus orphelins par la guerre.*

Ce n'est pas le début d'un conte, mais bien une réalité vécue par une centaine d'enfants pendant six ans, à Budapest. Un rêve devenu réalité grâce au pasteur luthérien Gábor Sztehlo. 1944 : l'armée allemande occupe la Hongrie et la déportation des Juifs s'accélère avec l'aide du parti fasciste des Croix-Fléchées. 440 000 personnes feront le voyage sans retour.

Aidé de ses paroissiens et son épouse, Gábor Sztehlo porte secours aux enfants juifs. Il leur trouve plus d'une centaine d'abris dans Budapest et sauve près de 2 000 d'entre eux. La guerre finie, dans la capitale libérée, il poursuit son action pour trouver un refuge aux enfants abandonnés errant dans les ruines de la ville en bandes affamées. Ils trouveront asile dans une propriété donnée par un membre de la famille Manfréd Weiss, de riches industriels juifs, puis dans les maisons abandonnées alentour.

GENNADY GLAVITSKIY

La dizaine d'intervenants du documentaire sont tous des « enfants » de Sztehlo Gabrton. Ils témoignent de leur joie à l'arrivée dans cet endroit. Joie posée comme principe de vie, qui inspira le nom du domaine : Gaudiopolis (du latin *gaudio*, « joie », et du grec *polis*, « cité »). Cette cité de la joie abritera entre 200 et 300 enfants, de toutes confessions ou sans religion. Sztehlo développe une idée : laisser les enfants créer une république. Gaudiopolis se dote d'une Constitution, d'un gouvernement, d'une monnaie, édite des journaux. Le pasteur ouvre les portes de la cité aux artistes et intellectuels. Une République idéale, une démocratie libérée, secouée par une insurrection des « petits » contre les « grands ». Cette expérience prend fin avec sa nationalisation par l'État hongrois en 1951. Mais elle survit dans les souvenirs des enfants de Gaudiopolis.

LENA ROSE

■ **1945. La république des enfants perdus,** de Frédéric Tonolli, 52 min. Diffusion le dimanche 19 avril à 22 h 35 dans *La Case du siècle* sur France 5.

arte

LES RENDEZ-VOUS AVEC L'HISTOIRE

Histoire du trafic de drogue

MARDI 31 MARS **20 h 50**

Documentaire de Julie Lerat et Christophe Bouquet (Fr., 2020, 3 x 52 min – inédit).

Depuis deux siècles, opium, héroïne, cocaïne sont au cœur de la géopolitique mondiale. Grandes puissances, industries pharmaceutiques, banques, services secrets : tous ont joué un rôle dans l'émergence des plus grandes entreprises criminelles. Une enquête en trois épisodes. ■

Afghanistan, pays meurtri par la guerre

MARDI 7 AVRIL **20 h 50**

Doc. de Mayte Carrasco et Marcel Mettelsiefen (All., 2020, 4 x 52 min).

La série en quatre parties retrace quarante ans de guerre. Le récit commence dans les années 1960, quand la paix règne en Afghanistan. Lorsque, à la fin des années 1970, les communistes prennent le pouvoir, une guerre sans fin commence, et la spirale de la violence n'a toujours pas cessé. ■

Marie-Thérèse d'Autriche (3 et 4)

JEUDI 9 AVRIL **20 h 55**

Fiction historique réalisée par Robert Dornhelm (All.-Autr.-Rép. tchèque, 2019, 2 x 90 min).

Marie-Thérèse d'Autriche revient avec de nouveaux épisodes. Après avoir accédé au trône en 1740, Marie-Thérèse lutte pour protéger son royaume, menacé après la perte de la Silésie au profit de la Prusse. Son mari se détourne d'elle et sa belle-mère devient espionne pour le compte du roi de France… ■

À la recherche de l'équateur

SAMEDI 4 AVRIL **20 h 50**

Documentaire de Hannah Leonie Prinzler (All., 2018, 90 min).

Ligne imaginaire séparant la Terre en deux hémisphères, l'équateur a attiré dès le XVIIIe siècle explorateurs et aventuriers européens. De nos jours, des scientifiques du monde entier étudient la faune et la flore d'une incroyable richesse qu'on trouve sur les terres situées le long de la latitude. ■

DVD

L'espionne à la solde de Staline

FILM RED JOAN

♥♥ Au début du XXIe siècle, une vieille dame paisible, à qui l'on aurait volontiers demandé quelques recettes culinaires, est arrêtée par la police anglaise. Bibliothécaire à la retraite, adorant s'occuper de son jardin, Joan Stanley a 80 ans. Sans ménagement, elle est aussitôt emmenée au MI5 pour un interrogatoire musclé. Nick, son fils, avocat, refuse de croire en sa culpabilité. La caméra quitte la salle d'interrogatoire pour plonger dans le passé de Joan et raconter, avec d'incessants va-et-vient, comment la jeune britannique, employée pendant la Seconde Guerre mondiale dans un centre de recherche scientifique, a livré à l'URSS des secrets nucléaires. Red Joan, interprétée par la talentueuse Judi Dench, s'inspire de la véritable histoire de Melita Norwood, l'une des principales espionnes soviétiques ayant opéré sur le sol britannique. La comédienne se glisse dans la peau de Joan, traduisant à merveille la complexité des sentiments qui l'assaillent au crépuscule de sa vie. L'actrice Sophie Cookson, qui n'a pas son charisme, interprète Joan jeune dans la plus grande partie du film. On la retrouve dans les années 1930 sur les bancs de Cambridge, dans les bras de Léo, militant communiste charismatique qui la pousse à copier puis transmettre à l'Union soviétique des centaines de documents secrets sur le programme nucléaire britannique. « Si tout le monde sait comment fabriquer une bombe, se dit-elle alors, tout le monde aura peur des représailles pour en faire exploser une. » Film classique, de bonne facture mais sans surprise, *Red Joan* interroge les motivations morales des espions et éclaire le rôle des femmes dans cette mystérieuse profession. Y. H.

■ **Red Joan,** film d'espionnage historique de Trevor Nunn, scénario de Lindsay Shapero, avec Judi Dench, Sophie Cookson, Stephen Campbell Moore. 101 min. Disponible en DVD 15 € et en VOD sur toutes les plateformes.

THÉÂTRE

Une « gueule d'atmosphère »

♥♥ **Humour, gouaille, répartie, blessures et drames… Le spectacle d'Éric Bu et Élodie Menant retrace la vie d'Arletty avec une gaieté contagieuse. Sur le mode d'une revue de cabaret, les tableaux se succèdent, une trentaine de personnages passent, parmi lesquels Prévert, Carné, Jouvet, Poiret, Laval. Arletty – née le 15 mai 1898 sous le nom de Léonie Bathiat, à Courbevoie, dans une famille modeste – ne quitte pas la scène. Élodie Menant parvient à restituer son énergie turbulente, son phrasé et sa joie de vivre. Les changements de rythme et de costumes sont orchestrés par le pianiste, et les chansons se succèdent. Puis viennent les guerres mondiales, la Première, qui lui fauche un amoureux, la Seconde, où elle se compromet. « Si vous ne vouliez pas que je couche avec un Allemand, fallait pas les laisser entrer ! » dira-t-elle aux juges. Un portrait lumineux d'Arletty.** Y. H.

OLIVIER BRAJON/SP

■ **Est-ce que j'ai une gueule d'Arletty ?,** spectacle musical d'Éric Bu et Élodie Menant, mise en scène de Johanna Boyer, avec C. Espérin, É. Menant, M. Pistolesi, C. Revollon, M. Bourayou. Du mardi au dimanche, jusqu'au 26 avril. Au Petit Montparnasse : 31, rue de la Gaité, Paris (14e). Tel : 01 43 22 77 74.

RADIO

À PODCASTER

PAR PAUL-FRANÇOIS TRIOUX

Le bain de sang de la République romaine

France Culture

https://www.franceculture.fr/emissions/concordance-des-temps

Dans les années 40 avant notre ère, la lutte pour le pouvoir fait des centaines de morts, dont Cicéron, en 43 av. J.-C.

■

La résistante Germaine Tillion témoigne

France Culture

https://www.franceculture.fr/emissions/les-nuits-de-france-culture/

En 1987, la résistante relatait les grandes périodes de sa vie : Résistance, déportation, guerre d'Algérie et torture.

Georges Haussmann, préfet de Paris

Europe 1

https://www.europe1.fr/emissions/Au-coeur-de-l-histoire/

Nommé par Napoléon III en 1853, cet ingénieux mégalomane a fait de Paris la Ville Lumière.

■

1918 : la fin des Habsbourg et des empires centraux

Radio Canada

https://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/aujourd-hui-l-histoire/

Le 11 novembre 1918, abdiquant de sa fonction d'empereur d'Autriche-Hongrie, Charles Ier clôt huit siècles de domination d'une puissante famille européenne.

■

PAR VIRGINIE GIROD

ESCAPE LEAGUE

LES SECRETS D'ALIÉNOR D'AQUITAINE

Rêvez-vous de devenir un agent spécial, à mi-chemin entre l'espion et Indiana Jones ? Il suffit pour cela de passer les tests de l'Escape League. Rendez-vous à Poitiers, face au Palais des comtes, là où vécut jadis Aliénor d'Aquitaine (c. 1122-1204). Il se murmure que cette femme de tête, reine de France puis reine d'Angleterre et mère de Richard Cœur de Lion, aurait dissimulé un trésor. Votre mission sera de le retrouver. Votre recruteur vous introduit dans une salle de musée où se trouvent des artefacts de la souveraine. Il vous faudra découvrir les indices que celle-ci a laissés. Mais attention ! Vous n'aurez qu'une heure avant la prochaine ronde du gardien. Fouillez la pièce avec méthode et collaborez pour résoudre les énigmes afin de remonter la piste et de trouver des passages secrets vers d'autres espaces. Si vous êtes dans l'impasse, votre recruteur piratera la vidéosurveillance pour vous aider.

Les créateurs du *Trésor d'Aliénor* rendent hommage par ce jeu d'évasion à l'une des femmes les plus étonnantes qu'ait comptées le Moyen Âge. Le décor s'inspire du patrimoine local et de l'architecture de la salle des banquets du palais. L'ambiance de musée est restituée grâce aux objets de jeux : des reconstitutions d'époque. Cette plongée ludique au cœur de l'histoire permet aux joueurs de découvrir la vie d'Aliénor. Femme libre et indocile, elle était peu appréciée à la cour de France. Cela ne l'a pas empêchée, contre l'air du temps, de prendre part à la deuxième croisade.

L'intrigue évoque habilement son incroyable périple oriental. Au final, que l'on échoue ou que l'on réussisse à trouver son trésor, les joueurs quittent l'escape game plus riches de grandes histoires.

Le Trésor d'Aliénor, Escape League : 8, place Alphonse-Lepetit, Poitiers (86). Tél. : 05 49 13 06 85, www.escape-league.fr. De 3 à 6 joueurs, de 90 à 132 €.

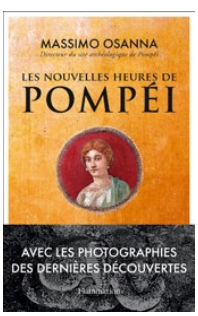
TOUTE L'HISTOIRE
DÈS LE 10 AVRIL
INÉDIT
LE TEMPS DES GUERRIERS
TOUS LES VENDREDIS
À 20H40
PERCEZ LES SECRETS DES GUERRIERS
LES PLUS FÉROCES DE LEUR TEMPS
UNE CHAÎNE DU GROUPE
MEDIAWAN
DISPONIBLE SUR
CANAL+
orange
SFR
free
bouygues
prime video
molotov.tv
BIS
@TLHTV
www.toutelhistoire.com

Livres

VISITE GUIDÉE AU « PLUS MERVEILLEUX MUSÉE DE LA TERRE »

La cité ensevelie sous la colère du Vésuve n'a pas fini de nous émerveiller. Cette étude rejoue le fil de son histoire, à la lumière des dernières découvertes.

PAR JEAN-YVES BORIAUD



Les Nouvelles Heures de Pompéi
DE MASSIMO OSANNA
(Flammarion, 400 p., 23,90 euros)

GEDEON PROGRAMMES

DÉCORUM. Peinture murale du comptoir d'une taverne (*thermopolium*) de Pompéi (Ier s. apr. J.-C.).

Du 25 mars au 8 juin, Paris aura la chance d'abriter, au Grand Palais, une exposition qui s'annonce comme « immersive » sur Pompéi. Le commissaire en sera – à tout seigneur, tout honneur – le directeur archéologique du site, Massimo Osanna, qui signe, avec ces *Nouvelles Heures*, un ouvrage de très grande qualité, apte à permettre à un large public de s'immerger intelligemment dans la malheureuse ville détruite en octobre 79. Première leçon à tirer: à Pompéi, on travaille, même si, depuis 1748, des générations de fouilleurs, avides d'objets précieux et de structures architecturales monumentales, se sont ingéniés, à force de sondages désordonnés, à compliquer la tâche des archéologues modernes.

Théâtre sans acteur

Aujourd'hui, les techniques les plus pointues parviennent à restituer à Pompéi une authenticité parfois oubliée. La recherche, interdisciplinaire et internationale, insiste l'auteur, « nous permet de nous rapprocher toujours plus de la vraie vie des anciens ». Rien n'est méprisé, et on lira avec le plus grand intérêt les résultats des analyses menées par le laboratoire des recherches appliquées de Pompéi sur les immondices accumulées sur les trottoirs, qui débouchent sur un descriptif détaillé du « régime méditerranéen » des Pompéiens en même temps qu'elles ouvrent les regards, sans complaisance, sur la conception ancienne de la propreté urbaine…

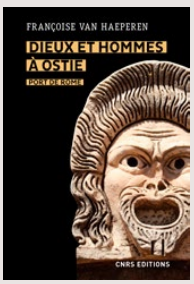
En dix chapitres, l'auteur, partant des découvertes les plus récentes, en tire des conclusions étonnantes: on verra ainsi jusqu'où mène l'analyse d'une fresque représentant deux gladiateurs affrontés… Ici, les Pompéiens de toutes classes, dans ce décor de théâtre sans acteur qu'est devenue leur ville, retrouvent vie: on suit la passionnante enquête sur l'identité de ce Nigidius dont on a retrouvé le tombeau *Porta Stabia*, avec une interminable inscription, dont Osanna fait parler chaque expression, occasion de renouveler ses connaissances sur un monde que l'on croyait connaître,

celui des *munera*, les jeux prisés, parfois jusqu'à l'excès, par le public local. Et l'on s'attachera aussi à un chapitre décisif sur le modelage et le remodelage du paysage pompéien, articulé sur une analyse des phases successives du déroulé de la catastrophe. Avec son bilan humain : au bas mot des centaines de morts, à des moments différents du drame.

Grands scandales

Osanna ne nous cache rien non plus de ses difficultés de gestionnaire, ni des choix qu'il est conduit à faire entre sauvetages, consolidations nécessaires et tentation de se lancer dans ce que tout le monde attend de lui : de nouvelles fouilles pour de nouvelles découvertes. Passionnantes elles aussi, deux précieuses annexes : l'une sur le début des fouilles officielles de ce que Chateaubriand appellera « le plus merveilleux musée de la terre », et l'autre sur l'actualité du site et les derniers grands scandales qui, tels l'effondrement de la *Schola Armaturarum*, l'école de gladiateurs, le 6 novembre 2010, réveillèrent les consciences occidentales et révélèrent l'état du site. Tout cela aboutissant enfin au salutaire et tout récent Grand Projet Pompéi, instrument, selon les mots de Massimo Osanna, « du passage dans le monde contemporain de l'une des zones archéologiques les plus célèbres de la planète ». ◆

Tous les dieux mènent à Ostie



♥♥♥ **Moins médiatisée que Pompéi, Ostie, port de Rome au débouché du Tibre, se présente, par la diversité des cultes qui y furent pratiqués, comme un laboratoire d'études religieuses. Le démontre cet ouvrage, qui bouscule les classifications ordinaires : la répartition opérée en général entre cultes romains traditionnels, culte impérial et religions orientales ne correspond pas à la façon dont les hommes du temps percevaient leurs pratiques. Mieux vaut distinguer, explique l'auteur, entre cultes publics et privés, cultes ancestraux et étrangers. Et l'application de cette grille au foisonnement religieux qui caractérise cette cité portuaire ouverte sur le monde apparaît tout à fait convaincante. Particulièrement intéressant, le chapitre consacré aux « lieux de culte associatifs » : si les sanctuaires de Mithra nous sont assez bien connus, les pratiques religieuses de l'importante corporation des charpentiers (320 membres à la fin du IIe siècle) le sont beaucoup moins et font l'objet ici d'une excellente analyse. Comme l'est aussi celle de l'interférence, au sein même de la topographie sociale de la cité, entre ces *servata privata* (cultes privés), les cultes publics, et les cultes spécifiques à Ostie, également ville de garnison. Le chapitre final, consacré à la cohabitation entre dévots des dieux anciens, juifs et chrétiens, remet en question un certain nombre de préjugés sur leurs affrontements supposés… Un livre de bonne tenue, donc, et de lecture aisée, éclairant sur le sens multiforme du sacré dans la civilisation romaine.** J.-Y. B.

■ **Dieux et hommes à Ostie, port de Rome,** de Françoise Van Haeperen (CNRS éditions, 295 p., 25 euros).

Virginité et chasteté, les deux mamelles de la moralité

♥♥♥ De quoi parle-t-on ? Une question liminaire qui s'impose tant les mots *virginité* et *chasteté* recouvrent des réalités et des enjeux différents selon les époques et les religions. Centré sur la France chrétienne moderne et contemporaine, l'ouvrage gagne sa profondeur historique en rappelant les héritages antiques. Idéal de virilité pour les Grecs ou les Romains, refus du célibat et de l'abstinence, virginité de la femme comme gage de pureté pour la descendance. Et un discours médical, confirmé aujourd'hui, qui ne fait pas de l'hymen, souvent absent, la preuve de l'intégrité physique de la jeune fille. Même refus de la chasteté et de l'ascétisme chez les Hébreux. L'« invention de l'hymen » et la virginité érigée en modèle par les Pères de l'Église, et reposant sur la haine de la chair, s'imposent à la Réforme. Mais quel impact a eu ce discours sur les pratiques, si l'on songe aux initiations sexuelles collectives dans les campagnes modernes, aux dérives cléricales et libertines du XVIIIe siècle et aux hypocrisies bourgeoises du XIXe siècle ? Une constante cependant que l'hyper-sexualisation de nos sociétés n'a pas abolie : le poids des fantasmes masculins… JOËLLE CHEVÉ

■ **Les Tentations de la chair. Virginité et chasteté (XVIe-XXIe siècles),** d'Alain Cabantous et François Walter (Bibliothèque historique Payot, 415 p., 26 euros).

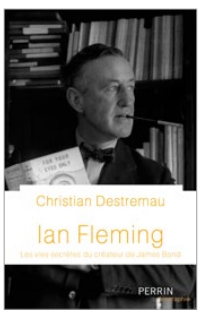
IAN FLEMING, L'HOMME AU STYLO D'OR

♥♥♥ *Le père du plus célèbre agent secret était éclipsé par le personnage de James Bond. Cette biographie le débusque dans son intimité.*

Si les études sur Ian Fleming (1908-1964) abondent en Angleterre et aux États-Unis, elles se font rares en France. Après celle de Jacques Layani (Écriture, 2008), qui s'intéressait surtout à l'œuvre, Christian Destremau aborde le sujet en historien et en lecteur assidu. Ce qui l'intéresse chez Fleming, c'est le rapport entre réalité et fiction, entre l'officier qui a travaillé pour le renseignement naval britannique et le personnage de 007 qui met sa désinvolture héroïque au service de Sa Majesté.

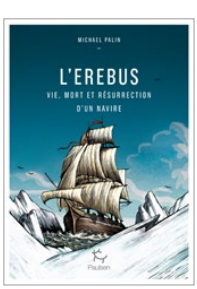
Ce bon connaisseur du monde britannique au XXe siècle – il a signé un *Lawrence d'Arabie* (Perrin, 2014) et un *Churchill et la France* (Perrin, 2017) – suit donc la vie de l'écrivain dans les services secrets et la manière dont elle se traduit dans ses livres. À l'origine, ce fils de grande famille, passé par Eton et l'Académie royale militaire de Sandhurst, rêve de ne rien faire. Seules les femmes l'intéressent. Ils les attirent par une sorte de cynisme, un mélange de misogynie et de désir compulsif, qu'il distille entre deux cocktails. Il est aussi amateur de pornographie et de sadomasochisme. Dans les services secrets, il se montre peu paperassier. Il déteste tout ce qui doit être fait en trois exemplaires, sauf pour les Martini-Gin. Ajoutés aux 70 cigarettes quotidiennes, on comprend qu'à 56 ans son cœur lâcha. Avec vivacité, Christian Destremau navigue entre la carrière de Fleming et ses romans. Son patron lui inspire le personnage de M. et ses missions durant la Seconde Guerre mondiale, la création de la CIA, les relations anglo-américaines, la guerre froide ou la peur atomique lui servent de documentation. Car, pour cet homme pressé de paresser, l'écriture, astreignante, devient une évidence. Dans sa villa en Jamaïque, il invente 007. En 1953, l'année du second rapport Kinsey sur les mœurs sexuelles aux États-Unis, paraît *Casino Royale*. Bond est lancé, mais son créateur ne verra pas le succès phénoménal de son œuvre propulsée par le cinéma avec un acteur – écossais comme lui : Sean Connery. Fleming, lui, vacille dans son couple. Il sait que, hormis l'alcool, tout le sépare d'un Chandler. De ses livres, il dit qu'« ils sont écrits pour des hétérosexuels au sang chaud, qui les lisent à bord du train, dans l'avion ou dans leur lit ». L'homme qui plonge avec le commandant Cousteau touche le fond. En faisant revivre une époque à travers un destin, Christian Destremau montre combien Bond ressemble à Fleming. En mieux.

LAURENT LEMIRE



Ian Fleming
DE CHRISTIAN DESTREMAU
(Perrin, 350 p., 23,50 euros)

L'*Erebus* refait surface



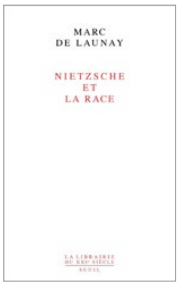
♥♥♥ **L'expédition de l'*Erebus* et celle du *Terror*, qui l'accompagnait dans l'Arctique en 1848, ont inspiré des romanciers. Michael Palin s'attache plus particulièrement à l'histoire du premier. Avec lui, nous vivons sur le bateau, suivons ses missions, assistons à sa prise dans les glaces, à la mort de l'équipage et à la redécouverte de l'épave en 2014 dans les eaux du Grand Nord canadien. Ce documentariste de la BBC, ancien membre de la troupe des Monty Python, a refait le parcours pour comprendre ces marins et ces explorateurs.** L. L.

■ **L'Erebus,** de Michael Palin (Paulsen, 391 p., 24,90 euros).

Suez ne répond plus

♥♥♥ **26 juillet 1956 : le chef de l'Égypte, Gamal Abdel Nasser annonce la nationalisation du canal de Suez. Guy Mollet, président du Conseil, et Anthony Eden, Premier ministre britannique, goûtent peu la plaisanterie et se lancent avec Israël dans une opération sur le sol égyptien, lâchés par leur allié américain. Dans cet essai nourri d'archives inédites, Denis Lefebvre décortique les rouages de l'expédition et en montre les conséquences pour les intervenants. Un livre de référence sur la question.** VÉRONIQUE DUMAS

■ **Les Secrets de l'expédition de Suez, 1956,** de Denis Lefebvre (CNRS éditions, coll. « Biblis », 275 p., 10 euros).



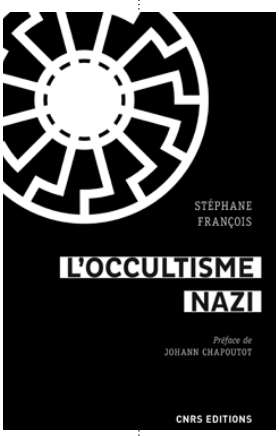
Par-delà le bien et le mal

♥♥♥ Nietzsche est-il le père fondateur du national-socialisme ? L'auteur démine dans ses écrits tous les concepts incriminés : volonté de puissance, surhomme, éternel retour, darwinisme, pureté de la race, anti-sémitisme. Et de citer cet appel de Nietzsche aux esprits libres : « abolir toutes les barrières qui font obstacle à une inter-pénétration des hommes – religions, États, instincts monarchiques, illusions de richesse et de pauvreté, préjugés d'hygiène et de races, etc. ». J. C.

■ **Nietzsche et la Race,** de Marc de Launay (Seuil, 192 p., 20 euros).

Le crépuscule des magiciens

♥♥♥ Hitler doit son ascension à une organisation ésotérique secrète, des SS recherchèrent le Graal et des manuscrits de sagesse tibétaine… Stéphane François explore les eaux troubles qui mêlent, depuis 1945, milieux ésotériques et extrémistes de droite. Les écrits d'un Evola, ou du moins connu Jacques de Mahieu, reviennent *ad nauseam* sur de supposés liens entre nazis et sociétés occultes, ces dernières ayant constitué le vrai cœur du pouvoir. Autant de tentatives de parer d'une pseudo-religiosité un régime unanimement condamné par ses crimes. Une sous-littérature ésotérique, notamment propagée par *Le Matin des magiciens*, de Jacques Bergier et Louis Pauwels (1960), donna naissance à une contre-culture sulfureuse, avec la volonté de faire des nazis des « personnes spirituellement intéressantes ». C'est oublier que, loin des délires ésotériques d'un Himmler ou d'un Hess, l'appareil nazi recrutait, de manière plus rationnelle, parmi l'élite juridique et universitaire du Reich… ARNAUD BETBÈZE



■ **L'Occultisme nazi,** de Stéphane François, préface de Johann Chapoutot (CNRS éditions, 230 p., 24 euros).

Le ticket, historique à plus d'un titre

♥♥ **Êtes-vous ésitériophile ? Une drôle de maladie, bientôt éradiquée – dématérialisation oblige –, qui consiste à collectionner les billets de métro depuis leur création en 1900. De minuscules morceaux de carton qui constituent une encyclopédie en images. Du Métropolitain à la RATP, des chiffres, dont certains vertigineux – en 1939, un usager ne subissait qu'une minute de retard par 1 000 kilomètres parcourus ! –, des poinçonneurs et des contrôleurs, et tout un monde souterrain de promiscuité imposée et de rencontres inattendues, d'anecdotes, de poèmes, de chansons, d'œuvres d'art…** J. C.

■ **Petite Histoire du métro parisien,** de Grégoire Thonnat (Éditions Télémaque, 172 p., 19,90 euros).

Le lustre retrouvé de *La Divine Comédie*

♥♥ **Se mesurer à un monument de la littérature mondiale pour en restituer les richesses en en changeant le support linguistique – autrement dit, pour le « traduire » – constitue toujours un redoutable défi. C'est dire le mérite de Danièle Robert, qui, en quatre ans, est parvenue à donner aux éditions Actes Sud un *Enfer*, un *Purgatoire* et un *Paradis*. En s'imposant une forte contrainte poétique, celle de respecter les rimes et rythmes structurant les *terzine* (tercets) du texte de Dante. Sans pour autant faire fi des exigences attendues de la traduction d'un des textes les plus lus et les plus étudiés de la littérature occidentale, effort que permet de mesurer le texte italien offert en regard. Le résultat de ce stimulant travail est des plus intéressants et on s'y laisse bien volontiers porter par « l'alternance souple de décasyllabes et d'hendécasyllabes » choisie par la traductrice pour répondre à la « grande variété rythmique » de l'*endecasillabo* dantesque. Trois introductions, brèves mais denses, viennent efficacement orienter la lecture d'une traduction qui rendra, sans nul doute, de notables services à un public désireux de se laisser mener, lui aussi, vers le silence infini du septième ciel.** J.-Y. B.

■ **La Divine Comédie,** de Dante Alighieri (Actes Sud) : *Enfer* (544 p., 25 euros) ; *Purgatoire* (544 p., 26 euros) ; *Paradis* (540 p., 27 euros.).

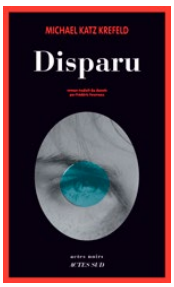
Roman et polar

Russie blanche et rouge sang

♥♥ Milena, descendante de Russes blancs, maintient à distance cet héritage encombrant, tout en faisant commerce des splendeurs de la Russie des tsars. Mais on n'échappe pas à son histoire, et la malédiction d'un bijou disparu la rattrape. Meurtres, trahisons, brûlants secrets d'État, mélancolie russe et vodka pimentent cette haletante chasse au trésor d'un Vladimir à un autre.

ISABELLE MITY

■ **Le Soleil rouge du tsar,** de Violette Cabesos (Albin Michel, 448 p., 22 euros).



Requiem pour la Stasi

♥♥ **Berlin, 1989 : fin de règne pour la Stasi et ses séides. Certains ont senti le vent tourner et effacent les traces de leurs forfaits. D'autres s'obstinent à traquer les traîtres. Vingt-cinq ans plus tard, Berlin est le théâtre de disparitions suspectes. Ravn, ex-policier danois, mène l'enquête. Quel lien entre la RDA finissante et cette affaire ? L'ambiance est digne de *La Vie des autres*, et l'intrigue, dans la droite ligne du polar scandinave. I. M.**

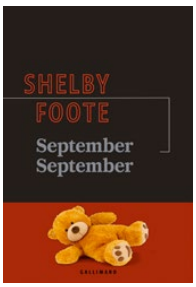
■ **Disparu,** de Michael Katz Krefeld (Actes Sud, 432 p., 23 euros).

Sous l'aile de Marie Marvingt

♥♥♥ Qui se rappelle Maryse Bastié ou Hélène Boucher, pionnières de l'aviation ? Hellé Nice, la « reine des Bugatti », ou la pilote Simone des Forest ?… La gloire est masculine et l'oubli, féminin. Michèle Kahn rend hommage à Marie Marvingt, qui fut aviatrice, sportive, nageuse, cycliste, soldate, qui inventa l'aviation sanitaire. Une biographie tel un roman, puissant et vivant.

GÉRARD DE CORTANZE

■ **La Fiancée du danger,** de Michèle Kahn (Le Passage, 256 p., 19 euros).



Dans les tréfonds du vieux Sud

♥♥♥ **En 1957, le Sud est déchiré par une série de lynchages et d'émeutes. Orval Faubus, le gouverneur de l'Arkansas, s'oppose à la déségrégation scolaire. Le Ku Klux Klan fait régner la terreur, s'assurant le soutien des édiles et forces de police. Entre-temps, trois apprentis gangsters, à Memphis, kidnappent un garçon d'une famille de Noirs aisée et réclament une rançon. Une lecture envoûtante et pleine de rebondissements.**

FARID AMEUR

■ **September September,** de Shelby Foote (Gallimard, 448 p., 21 euros).

Pierre Assouline sur la piste de Rudyard Kipling

♥♥♥ Pierre Assouline est très à l'aise lorsqu'il redonne vie à des périodes compliquées, des personnages enfoncés dans le tragique de l'Histoire ou hantés par des tourments personnels. Avec *Tu seras un homme, mon fils*, il cumule tout cela. Le titre est extrait du poème *If*, de Kipling. Peu importe qu'il l'ait ou non écrit en pensant à son fils John, écrasé par la gloire de l'écrivain mondialement honoré. Oui, écrasé, au point de mourir en 1915 sur un champ de bataille dans le nord de la France, à 18 ans. Assouline parle du père et du fils. Du poème aussi, fil directeur du roman. Il met en scène un professeur français hanté par ce poème, qui souhaite en réaliser une nouvelle traduction. Il pénètre trente ans durant dans l'intimité de l'écrivain. Il comprend que tout était joué depuis longtemps pour John. Écrasé par Kipling, destiné par celui-ci au métier des armes malgré sa forte myopie, il ne pouvait que s'engager, il en est mort. Au fil des pages de ce roman écrit par le professeur, nous comprenons tout. Jusqu'à sa mort, en 1936, Kipling vit dans le remords. Dans la tristesse aussi, car le corps de John n'a été retrouvé qu'en 1991. Il doute longtemps de sa mort, parcourt des années durant avec sa Rolls les nécropoles militaires, espérant toujours retrouver son fils. Kipling se méfiait des biographes, et tous ses papiers ou presque ont été détruits après sa mort. Dans l'épitaphe qu'il avait lui-même rédigée, on trouve ces quelques mots : « Ne cherchez pas réponse ailleurs que dans les livres que je laisse. » Heureusement, Pierre Assouline n'a pas cédé à cette injonction ! Son roman est poignant. **NOËL DELOMEL**

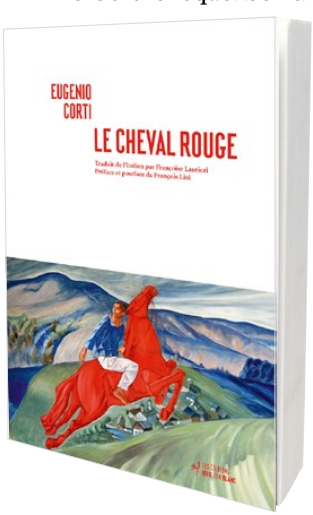
■ **Tu seras un homme, mon fils,** de Pierre Assouline (Gallimard, 304 p., 20 euros).

UN CHEVAL DE BATAILLE CONTRE LE TOTALITARISME

♥♥♥ *De 1940 aux années 1960, des villageois se retrouvent plongés dans le tumulte politique d'une Italie ravagée.*

Né en 1921, Eugenio Corti fait partie d'une génération qui a connu la guerre. Affecté sur le front russe pour observer de près le « phénomène communiste », il s'engage, dans un deuxième temps, dans le Corps italien de libération, qui combat les Allemands en Italie, aux côtés de la Ve armée américaine. Si son premier engagement lui inspire une chronique hallucinée, *La plupart ne reviendront pas*, et le second, *Les Derniers Soldats du roi*, il choisit de rassembler ces deux expériences dans *Le Cheval rouge*, et de les transposer sous une forme romanesque. Après la campagne de Russie, la barbarie nazie, la découverte du goulag, son récit s'élargit à la résistance en Italie du Nord, puis à la vie politique dans la jeune République italienne des années 1950 et 1960. L'idée maîtresse d'Eugenio Corti est simple : suivre l'histoire d'un groupe de jeunes gens, tous partis en 1940 du hameau de Nomana, et qu'il piste vingt années durant.

Quand le livre paraît, en 1983, l'anticonformisme d'Eugenio Corti choque. Son analyse d'inspiration chrétienne est rejetée par les petits maîtres de la critique officielle, mais encensée par des lecteurs. Pourquoi un tel succès ? Il suffit de se plonger dans les premières pages du livre pour le comprendre. Le lecteur est happé et entraîné. Comme dans les livres d'Ernest Hemingway, on se dit : voilà un témoin qui a tout vécu de ce qu'il raconte, ne nous ment pas, n'est jamais dogmatique et a su transformer ses douleurs en œuvre d'art.

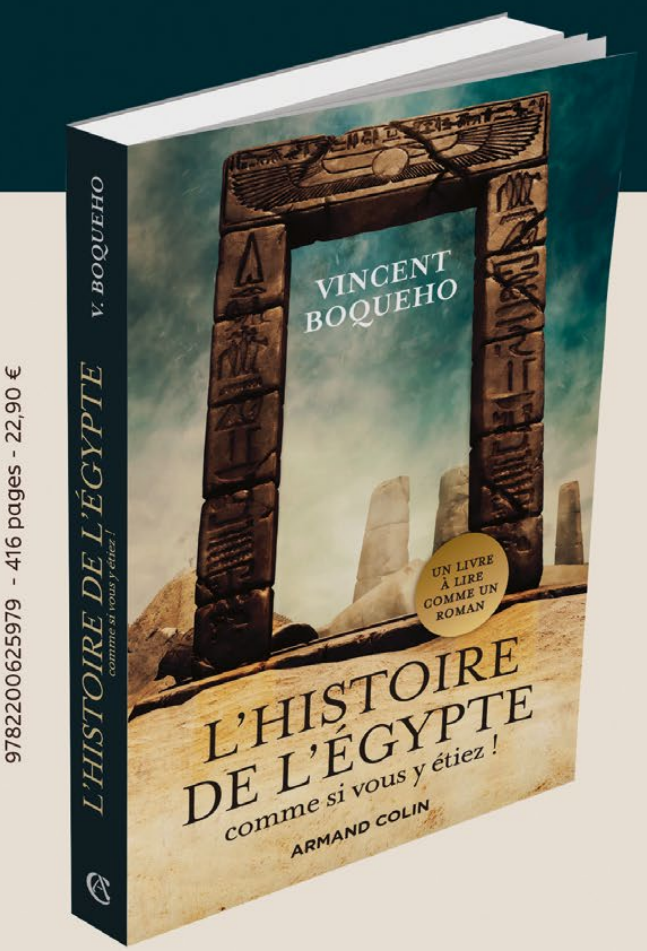


Quand *Le Cheval rouge* commence, l'unité italienne a tout juste 70 ans. Au sortir de la guerre, Ambrogio, Manno, Michele doivent faire face à une Italie ravagée, et lorsque le « miracle économique » s'installe, il va de pair avec une instabilité politique féroce. *Le Cheval rouge*, c'est l'histoire d'une génération qui a connu la guerre et qui ne parvient que difficilement à s'en relever. G. C.

■ **Le Cheval rouge,** de Eugenio Corti, traduit de l'italien par Françoise Lantieri, préface et postface de François Livi (Les éditions Noir sur Blanc, 1 416 p., 32 euros).

Dans ces pages,
vous serez successivement
un paysan vivant le long du Nil,
un serviteur destiné à être sacrifié,
un embaumeur, une fileuse de lin...

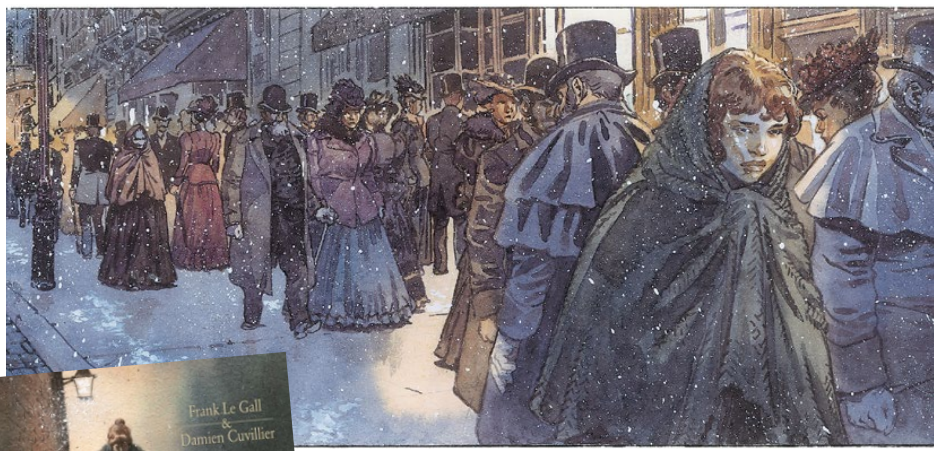
Vous incarnerez Horus, Néfertiti, Ramsès II ou Cléopâtre !



9782200625979 - 416 pages - 22,90 €

PAR L'AUTEUR DE

150 ans d'histoire et de savoir
ARMAND COLIN



DESCENTE AUX ENFERS À WHITECHAPEL

♥♥♥ Mary Jane, c'est avant tout la dernière victime (officielle) de Jack l'Éventreur, en novembre 1888. Mais l'album ne s'intéresse absolument pas à la figure du meurtrier, qui fait, aujourd'hui encore, « l'objet d'un culte malsain », selon les propres termes du scénariste, Frank Le Gall. De fait, on ne compte plus les BD à avoir mis en scène, avec plus ou moins de complaisance, ses crimes barbares. Quant à ses victimes, elles sont réduites à la simple condition de prostituées – de corps que l'on vend, que l'on exploite et, en l'occurrence, que l'on mutile.

Avec brio, Le Gall a repris le dossier dans l'autre sens, en se plaçant du côté de la victime. Son récit n'est pas celui d'un crime (on ne le verra d'ailleurs même pas), mais d'une lente descente aux enfers. Mariée très jeune à un mineur, Mary Jane se retrouve veuve, sans ressources et sans appui, à 19 ans. Pour survivre, il ne lui reste d'autre choix que la prostitution. De la puissante Angleterre victorienne, elle ne voit que les crassiers et les bas-fonds. La narration très juste de Le Gall est servie à merveille par l'art de Damien Cuvillier. L'album est splendide. LAURENT VISSIÈRE

■ **Mary Jane,** de Frank Le Gall et Damien Cuvillier (Futuropolis, 88 p., 18 euros).

Claque de fin pour le capitaine Sauvage

♥♥ Depuis la fin de la guerre de Sécession, les Américains regardent d'un mauvais œil le corps expéditionnaire français au Mexique. Au début de l'année 1866, on se retrouve à deux doigts d'une guerre entre la France et les États-Unis, mais Napoléon III n'en a ni l'envie ni les moyens, et préfère alors mettre fin à l'aventure. Pour le capitaine Félix Sauvage, écœuré par ces années de vaines luttes, l'heure de vérité a sonné : rentrera-t-il en France ou restera-t-il en ce nouveau monde rempli de « séduisantes opportunités » ? C'est sur un album très enlevé que s'achève ce western à la française, superbement mis en scène par Yann. L. V.

■ **Black Calavera** (« Sauvage », n° 5), de Yann et F. Meynet (Casterman, 48 p., 13,95 euros).

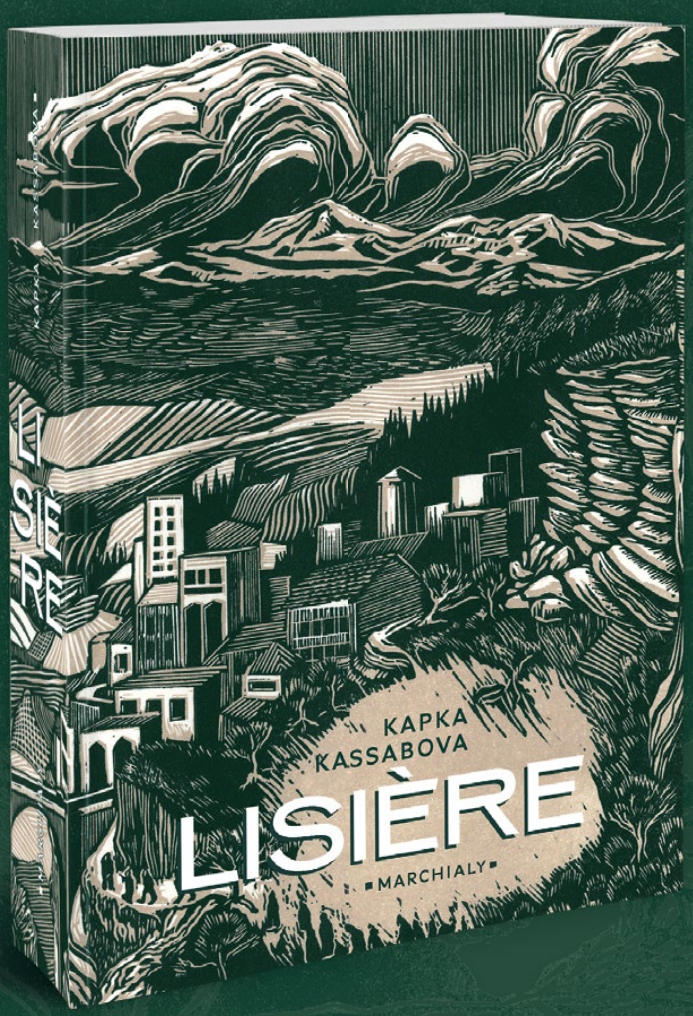
HARO SUR LES ANGLAIS

♥♥ Juillet 1435. Jhen, de passage à Caen, toujours sous domination anglaise, se heurte à des groupes de soudards qui mettent à sac les riches abbayes de la cité. Le vaillant architecte ne tarde pas à découvrir que les pillards œuvrent pour le régent, le duc de Bedford. Après le traité d'Arras, qui a vu la réconciliation de Charles VII et du duc de Bourgogne, la situation des Anglais sur le continent paraît compromise, et le régent, grand amateur d'art, rassemble les trésors de la province pour les rapporter en Angleterre – n'hésitant pas à voler la tapisserie de Bayeux… Mais dans le pays, le peuple remue et les paysans tendent des embuscades aux hommes d'armes. De mystérieux spectres contribuent de leur côté à sauver le patrimoine normand des griffes des pillards. Il en faut plus pour effrayer Jhen… Malgré des anachronismes, l'album illustre l'agitation fébrile qui, en Normandie, précède l'expulsion des Anglais. L. V.

■ **Le Conquérant (« Jhen », t. 18),** de Paul Teng et Valérie Mangin (Casterman, 48 p., 11,95 euros).

LISIÈRE

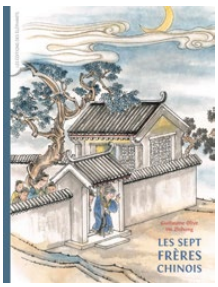
« Un sublime témoignage sur la zone frontalière
entre la Bulgarie, la Turquie et la Grèce,
de l'ère ottomane à nos jours. »
THE GUARDIAN



« Remarquable. »
VSD

« Kapka Kassabova montre des morceaux d'Europe
en miniature qui nous éclairent sur notre présent. »
LIBÉRATION

MARCHIALY
AVENTURIERS DU RÉEL



Conte à l'encre de Chine

♥♥ Il était une fois, dans la Chine des temps anciens, sept frères dotés de pouvoirs magiques. Pour guérir leur vieille mère malade, chacun tentera l'impossible, quitte à s'attirer les foudres du prince, impuissant à combattre leur détermination. Illustré de délicates peintures sur papier de riz dans la tradition chinoise, ce conte traditionnel est à lire aux enfants de 6 ans et plus. V. D.

■ **Les Sept Frères chinois,** de Guillaume Olive et He Zhihong (Les éditions des éléphants, 32 p., 15 euros).

Lucie, le Sphinx et la plume magique

♥♥ **Fille d'un vieil aventurier disparu en Égypte en quête du grand Sphinx, la petite Lucie décide de surmonter sa peur de l'inconnu et se lance à sa recherche munie d'une plume magique. Ce deuxième album des aventures de la famille Vieillepierre entraîne les explorateurs de 7 ans et plus dans le monde des dieux égyptiens. Une jolie histoire écrite par un auteur et illustrateur anglais.** V. D.

■ **La Famille Vieillepierre. Lucie et l'énigme du Sphinx,** de Joe Todd-Stanton (Sarbacane, 56 p., 13,50 euros).

Le grimoire des siècles

♥♥♥ Comment faisait-on avant l'écrit ? Quand nos ancêtres ont-ils eu l'idée d'inventer l'écriture ? Cet album retrace l'histoire d'une invention géniale, « fille du dessin », et son évolution à travers le temps et l'espace jusqu'à nos jours. De l'apparition des hiéroglyphes à la disparition annoncée de l'écriture manuscrite, voici une aventure humaine passionnante à découvrir à partir de 8 ans. V. D.

■ **La Grande Aventure de l'écriture,** d'Ingrid Seithumer, ill. de Vincent Bergier (Actes Sud junior, 72 p., 15,50 euros).

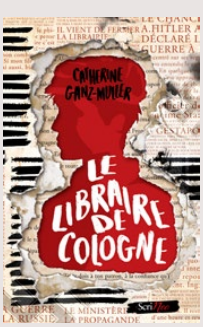
Le survivant de l'expédition de La Pérouse

♥♥♥ **Du Kamtchatka à Versailles, voici l'histoire du périple de Barthélemy de Lesseps (l'oncle de Ferdinand), seul survivant de l'expédition de La Pérouse (1785-1788), chargé par celui-ci de rapporter à Louis XVI les données collectées lors de son tour du monde. Un beau roman, très documenté, en forme de journal de bord, inspiré de son propre récit. À partir de 10 ans.** V. D.

■ **Mission en Sibérie,** d'Élisabeth Rivoire (Oskar éditions, 175 p., 14,95 euros).

Le libraire qui s'opposa à Hitler

♥♥♥ **Cologne, 1934. En raison des lois anti-juives promulguées par l'État nazi, Alexander Mendel est contraint de quitter sa librairie-bibliothèque, la plus importante de la ville, et son pays pour se réfugier en France avec sa famille. Il confie sa boutique à Hans, son commis, habité comme lui par la passion de la littérature. À présent seul responsable, le jeune homme, foncièrement anti-nazi, assiste,**



impuissant, à la confiscation brutale par la Gestapo de 20 000 livres arrachés de leurs rayonnages. Racheter le fonds et mettre son nom sur la devanture ne suffisent pas à protéger le lieu lors de la Nuit de cristal. Il lui faut aussi, pour continuer à exercer son métier dans un commerce stigmatisé comme « juif », se résoudre à signer une reconnaissance de la doctrine national-socialiste.

Bientôt, la guerre éclate et, dans Cologne bombardée par la RAF et en ruine, Hans fera tout pour sauver ses précieux volumes rescapés. Cette lutte, menée pied à pied contre la haine, pour l'amour des livres et de la liberté, est inspirée de l'histoire familiale de l'auteure, Catherine Ganz-Muller. Un très beau roman, complété par une chronologie historique et un lexique. À partir de 14 ans. V. D.

■ **Le Libraire de Cologne,** de Catherine Ganz-Muller (Scrinéo, 288 p., 16,90 euros).

RETROUVEZ L'INTÉGRALITÉ DU SPECTACLE

Le Pari(s) des Enfoirés 2020

DISPONIBLE EN DOUBLE DVD

DISPONIBLE EN DOUBLE CD

Ary Abittan - Julien Arruti - Jean-Louis Aubert - Amel Bent - Malik Bentalha - Black M - Patrick Bruel - Nicolas Canteloup Claudio Capéo - Sébastien Chabal - Julien Clerc - Thomas Dutronc - Patrick Fiori - Liane Foly - Elodie Fontan Marie-Agnès Gillot - Kendji Girac - Amandine Henry - Jenifer - Michael Jones - Gérard Jugnot - Claire Keim - Philippe Lacheau - Michèle Laroque - Nolwenn Leroy - Christophe Maé - Maëlle - Mimie Mathy - Jean-Baptiste Maunier - Isabelle Nanty Helena Noguerra - Kad Merad - Pierre Palmade - Tony Parker - Alice Pol - MC Solaar - Inès Reg - Muriel Robin Véronique Sanson - Slimane - Soprano - Vitaa - Christophe Willem - Michaël Youn - Zazie ...

PLUS QUE JAMAIS, LES RESTOS DU CŒUR ONT BESOIN DES DONS DE CHACUN !

CHAQUE CD OU DVD VENDU = 17 REPAS OFFERTS

L'INTÉGRALITÉ DES BÉNÉFICES DE LA VENTE DES DOUBLES CD ET DVD SERA REVERSÉE AUX RESTAURANTS DU CŒUR POUR LEUR ACTION 2020/2021

POUR VOS DONS AUX RESTOS
Par chèque à : LES RESTAURANTS DU CŒUR - 75515 Paris Cedex 15 - Par Internet : www.restosducoeur.org

© Xavier Grosbois

SONY MUSIC

COLUMBIA

LES RESTAURANTS DU CŒUR
LES RELAIS DU CŒUR

Voyage

1

MANUEL COHEN

LE MOBILIER NATIONAL

En 1936 fusionnent la manufacture des Gobelins et l'héritier du Garde-Meuble royal, dont la patine de l'Histoire magnifie les collections.

PAR **THIERRY SARMANT**

Le Mobilier national
1, RUE BERBIER-DU-METS, PARIS (13E)
RENS. : 01 44 08 52 00

Au cœur du 13e arrondissement de Paris, à deux pas de l'agitation de la place d'Italie, siège une institution bien française : le Mobilier national. Ses bâtiments, à l'écart du flux de la circulation, constituent une ville dans la ville, un concentré d'histoire de France coincé entre les immeubles haussmanniens du XIXe siècle et les tours futuristes des années 1960-1970.

Tout commence par une petite rivière, la Bièvre, qui coule du sud vers le nord, depuis le plateau de Guyancourt pour se jeter dans la Seine au niveau de l'actuelle gare d'Austerlitz. C'est pour profiter des eaux de cette rivière que le teinturier flamand Jean Gobelin installe son atelier sur ses rives en 1443. Il se rend célèbre pour la teinte écarlate qu'il sait donner aux tissus. Cinq siècles plus tard, l'atelier existe toujours, au même emplacement. Entre-temps, en revanche, la Bièvre, devenue un cloaque à ciel ouvert, a été entièrement recouverte dans Paris et confondue dans le réseau des égouts.

En 1662, Jean-Baptiste Colbert, le grand ministre de Louis XIV, rachète au nom du roi l'ancien hôtel de la famille Gobelin et y regroupe les ateliers de tapisserie parisiens. Peintres, graveurs, sculpteurs, ébénistes et artisans en pierre dure rejoignent les lissiers et sont placés par Colbert sous la direction de Charles Le Brun, le premier peintre du roi. L'ensemble prend en 1667 le nom de « Manufacture des meubles de la Couronne ».

Précieux secrets de fabrication

Colbert et Le Brun organisent la manufacture des Gobelins suivant le principe de l'enclos : les bâtiments disposés autour de plusieurs

MANUEL COHEN

BEAUX ESPACES
Au Mobilier national (1 et 2), dont l'ancêtre est créé en 1604 par Henri IV et réorganisé par Louis XIV en 1663, sont conservés et entretenus quelque 130 000 objets (meubles et textiles) achetés ou commandés au fil du Grand Siècle et des suivants, pour habiller hier les demeures royales et aujourd'hui les palais républicains. En 1662, Colbert acquiert les ateliers de tapisserie installés par Henri IV au début du XVIIe siècle, qu'il regroupe à la manufacture des Gobelins (3). Où celui de haute lisse, fondé en 1662 et d'abord dirigé par Jean Jans, fonctionne toujours (4).

YOUNGTAE/LEEMAGE

grandes cours sont ceints de murs ; les ateliers sont regroupés au rez-de-chaussée, maîtres et ouvriers étant logés dans les étages ; Le Brun occupe une vaste maison située au centre de cette ville miniature. L'objectif est d'éviter que des artisans laissés sans surveillance ne livrent à l'extérieur de précieux secrets de fabrication. Colbert, qui a débauché Flamands et Italiens pour sa manufacture, ne souhaite pas que le phénomène inverse se produise…

Pour l'essentiel, la ville manufacturière créée par le ministre et le premier peintre subsiste aujourd'hui. La maison de Le Brun est toujours là, en position centrale. On y voit des crochets fichés en façade, qui servaient à ›››

MANUEL COHEN

LA MALLE AUX TRÉSORS DE PERRET

Au premier étage du Mobilier national de 1936, Auguste Perret a ménagé une vaste réserve, sorte de cathédrale de béton. Destiné à l'origine à l'exposition de tapisseries, cet espace, désormais connu sous le nom de « réserve Perret », accueille à présent une sélection des meubles les plus prestigieux des collections du Mobilier : le visiteur y trouve les lits de Caroline Murat au palais de l'Élysée – un lit ordinaire en acajou et un lit d'apparat en bois doré –, les torchères de la salle du trône des Tuileries sous Louis XVIII, le prie-Dieu de Napoléon III et les bureaux de plusieurs présidents de la République : bureau Restauration de Sadi Carnot, bureau Empire de Vincent Auriol, bureau Louis XVI de Valéry Giscard d'Estaing, bureau design (par Pierre Paulin) de François Mitterrand. « S'ils pouvaient parler ! » font observer les installateurs en mettant en place ces témoins muets des grandes heures de l'histoire de France.
Le mobilier Empire en bois doré y est particulièrement bien représenté, car Napoléon Ier, soucieux de ménager les artisans du meuble, acteurs des grandes journées révolutionnaires, n'a pas lésiné sur les commandes aux ateliers parisiens.
Le calcul a été judicieux : en 1814 comme en 1815, les ouvriers des faubourgs Saint-Marcel et Saint-Antoine comptent parmi les derniers fidèles du régime impérial. T. S.

MANUEL COHEN (3)

VIE DE CHÂTEAU La vaste réserve aménagée par l'architecte Auguste Perret en 1936 recèle les plus belles pièces du Mobilier national. Parmi lesquelles le style Empire est largement représenté, grâce à un Napoléon qui dépensa sans compter pour satisfaire des artisans très actifs pendant les journées révolutionnaires…

››› suspendre les tapisseries à l'extérieur lors des fêtes et des visites officielles.
L'atelier de tapisserie de haute lisse fonctionne dans la même aile qu'au XVIIe siècle, avec les grands métiers à tisser verticaux caractéristiques de cette technique. Au fond de la grande cour, la chapelle, dédiée à Saint Louis, saint patron de la dynastie capétienne, a conservé son décor Régence. Elle est dotée d'une tribune d'où le directeur, comme le roi à Versailles, pouvait entendre la messe.

J.M. MANAU/RMN

MAISON D'ARTISTES Le 15 oct. 1667, Louis XIV visite les Gobelins, rachetés pour la Couronne cinq ans plus tôt, où œuvrent, sous la houlette de leur directeur, Charles Le Brun, peintres, tapissiers, orfèvres, graveurs, ébénistes…

Les échos du Grand Siècle

La IIIe République a ajouté au milieu des cours les statues de Colbert et de Le Brun, et rasé les bâtiments situés le long de l'avenue des Gobelins pour construire une imposante galerie d'exposition due à l'architecte Formigé (1913). On y voit un relief sculpté représentant l'allégorie de la Bièvre… sous la forme d'une jeune femme alanguie reposant au milieu des roseaux, dans le goût de l'Art nouveau. L'ensemble forme comme une île hors du temps.
La magie du lieu ne se limite pas aux échos du Grand Siècle. En 1936, la manufacture des Gobelins fusionne avec le Mobilier national, héritier du Garde-Meuble de la Couronne. L'origine de l'institution remonte au Moyen Âge, à l'époque où les rois de France voyagent de ville en ville et de château en château, qui ne sont pas meublés en permanence. Mobilier et tapisseries suivent ou précèdent la cour: le Garde-Meuble est chargé de leur conservation, de leur transport et de leur mise en place. À partir du XVIIe siècle, le Garde-Meuble, organisé par Colbert, est devenu le principal commanditaire des manufactures des Gobelins, de la Savonnerie et de Beauvais: après trois siècles de complémentarité, il apparaît logique de réunir ces établissements.
À l'emplacement des anciens jardins de la manufacture des Gobelins, situés sur la rive gauche de la Bièvre, l'architecte Auguste Perret – le futur bâtisseur du ›››

D'ALÉSIA À ROME

L'aventure archéologique de Napoléon III

Exposition
29 mars - 13 juillet 2020

Musée d'Archéologie nationale
Saint-Germain-en-Laye

www.musee-archeologienationale.fr

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Ministère Culture

MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE NATIONALE
DOMAINE NATIONAL Saint-Germain-en-Laye

ARCHÉOLOGIA · connaissance des arts · Historia
L'Œil · le Courrier des Yvelines · FIGARO SCOPE
CNEWS · Le Parisien · HISTOIRE TV

››› Havre – élève un majestueux édifice de béton en forme de U destiné à abriter les réserves du Mobilier, ses ateliers de restauration et ses bureaux. Le reste du terrain devient un grand jardin néoclassique conçu par Jean-Charles Moreux (actuel square René-Le Gall).

Une construction d'avant-garde

L'ensemble constitue une des réalisations les plus originales des années 1930. Perret, qui appelle le bâtiment « ma fille », a accordé un soin extrême aux détails : différents types de béton, de couleurs variées, ont été employés pour la façade ; le grand portail gardé par deux statues de chiens couchés, la grande cour pavée de comblanchien et les escaliers de pierre renvoient à l'architecture classique. Mais le Mobilier est aussi, en son temps, une construction d'avant-garde, dotée de monte-charge et d'un sous-sol accessible aux camions. Au sein du bâtiment Perret, les réserves sont classées par types d'objets : meubles meublants, sièges, tapis, vases… Une grande réserve *(lire p. 90)* accueille les meubles les plus précieux. Les ateliers de restauration et de confection sont organisés par métiers : menuiserie, ébénisterie, lustrerie, tapisserie, tapis, garniture de siège, tapisserie-décor (pour la confection des rideaux et tentures). Ils sont installés dans de vastes salles lumineuses, où s'alignent établis et rangées d'outillage. Entre 1967 et 1969, le Mobilier national se dote d'un troisième site, outre l'enclos des Gobelins et le bâtiment Perret : l'immeuble dit « des Nouvelles Manufactures », construit sur les plans de l'architecte Louis Blanchet. Si l'extérieur, parallélépipède caractéristique du « style international », ne retient guère l'attention, l'intérieur abrite d'immenses ateliers, remarquablement conçus, dont les vastes baies, orientées au nord pour garantir une lumière toujours égale, offrent des vues poétiques sur un paysage parisien fait d'arbres et d'immeubles. C'est dans ce cadre idyllique que sont tissés les tapis de la Savonnerie et les tapisseries de Beauvais (sur des métiers horizontaux, dits « de basse lisse »). Un morceau de l'ancienne France serti dans le Grand Paris du XXIe siècle. ◆

MANUEL COHEN

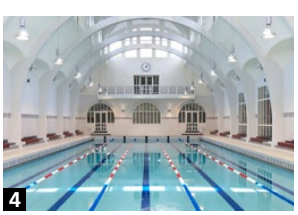
BONNE ASSISE 250 techniciens d'art travaillent dans les sept ateliers d'entretien, de restauration et de préservation que compte le Mobilier.

QUE VOIR AUX ALENTOURS ?

1

2

3



4

5

DR (4)

PHOTO12/GILLES TARGAT

Contrairement à une idée répandue, le 13e arr. se prête particulièrement à la promenade. Le quartier Croulebarbe, autour du Mobilier national, offre à la fois un rarissime exemple d'hôtel médiéval (1) – le mystérieux château de la reine Blanche – et la plus ancienne tour d'habitation de Paris, la tour Albert (1958-1968), aujourd'hui inscrite à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques. Un peu plus loin, la Butte-aux-Cailles (2), quartier populaire devenu le repère des « bobos » et des cafés branchés, offre un entrelacs de ruelles pittoresques ponctuées de maisonnettes, de jardins et d'immeubles bas. On y découvre des bâtisses étonnantes, comme l'église Sainte-Anne-de-la-Maison-Blanche (3), réduction romano-byzantine du Sacré-Cœur (1898-1913), la piscine de la Butte-aux-Cailles (4), de style Art nouveau (1922-1924), ou les pavillons à colombages de la « petite Alsace » (5). Au sud de la place d'Italie, les immeubles et les parcs des années 1930 voisinent avec les tours des années 1960 et 1970, formant un musée à ciel ouvert de l'architecture du XXe siècle. C'est le domaine du *street art* : d'immenses fresques colorées habillent les façades sur des dizaines de mètres de hauteur et font de chaque détour une surprise. Autour de l'avenue de Choisy, l'atmosphère du « quartier chinois » – en fait, plus indochinois que chinois – rappelle les métropoles de l'Extrême-Orient. **T. S.**

Complétez votre collection

Cochez les numéros qui vous intéressent puis calculez le montant de votre commande à l'aide de notre grille tarifaire.

LE MENSUEL
5,70€ le numéro

ANNÉE 2018

- ☐ N°853 janvier 2018
  Jules César. La face obscure
- ☐ N°854 février 2018
  Catalogne. 1640-2018.
  Quatre siècles de rébellion
- ☐ N°855 mars 2018
  1914-1918. La guerre des espionnes et des espions
- ☐ N°856 avril 2018
  Guerre d'Algérie. Paroles de soldats
- ☐ N°857 mai 2018
  La grande aventure du bébé.
  Des Romains à Dolto
- ☐ N°858 juin 2018
  Marie-Antoinette était-elle coupable ?
- ☐ N°859-860 juillet-août 2018
  La saga des Windsor
- ☐ N°861 septembre 2018
  Ces Italiens qui ont fait la France
- ☐ N°862 octobre 2018
  1789-1793. Histoire d'une révolution.
  Comment Louis XVI a fini guillotiné
- ☐ N°863 novembre 2018
  1918 - 2018. Mémoires de Poilus.
  Secrets de famille, confidences, journaux intimes
- ☐ N°864 décembre 2018
  L'Église et la sexualité. 2 000 ans de débats enflammés

ANNÉE 2019

- ☐ N°865 janvier 2019
  Léonard de Vinci. Génie et mercenaire
- ☐ N°866 février 2019
  Les Juifs et la France. De 1789 à aujourd'hui
- ☐ N°867 mars 2019
  Toutânkhamon, cet inconnu.
- ☐ N°868 avril 2019
  Rome. Les dernières heures de la République.
- ☐ N°869 mai 2019
  Notre Histoire
- ☐ N°870 juin 2019
  6 juin 1944. Les héros français du Jour J
- ☐ 871-872 juillet-août 2019
  Abbayes et monastères. 100 fabuleuses épopées.
- ☐ 873 septembre 2019
  Napoléon. Les secrets d'un chef de guerre
- ☐ N°874 octobre 2019
  La France sous la Terreur. 1793-1794
- ☐ N°875 novembre 2019
  1945-1991. USA-URSS. La guerre des mondes

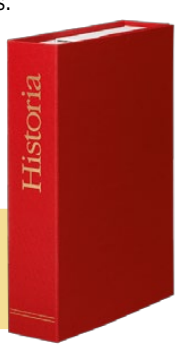
NUMÉRO SPÉCIAL
5,95€ le numéro

ANNEE 2018

- ☐ SP39 La véritable histoire des Tuniques bleues
- ☐ SP40 Renaissance. Quand les femmes gouvernaient le monde
- ☐ SP41 Conquistadores. Le choc des civilisations
- ☐ SP42 L'Écosse des Highlanders. Mythes et réalité
- ☐ SP43 Pompéi. 2 000 ans après la catastrophe, les dernières découvertes
- ☐ SP44 Athènes contre Sparte. La guerre du Péloponnèse

ANNEE 2019

- ☐ SP45 Mythes et légendes du Moyen Âge
- ☐ SP46 Des Animaux et des Hommes.
- ☐ SP47 Charles Quint. Le maître de l'empire
- ☐ SP48 Gangsters. L'Amérique des années folles (1919-1933)
- ☐ SP49 1604-1962. L'aventure coloniale française
- ☐ SP50 Les Monstres. Comment l'homme apprivoise ses peurs depuis l'Antiquité



Conservez vos numéros, dans cet élégant coffret réalisé dans une matière à la fois solide et raffinée.

➲ **13€ seulement** *(hors frais de port)*

Retrouvez l'intégralité des numéros disponibles sur le site www.historia.fr

Merci de retourner cette page complétée et accompagnée de votre règlement à :
HISTORIA - VPC - 8 rue d'Aboukir - 75002 Paris - commandes@sophiapublications.fr - 01 70 98 19 24

VPC 880

J'indique mes coordonnées ☐ M. ☐ Mme ☐ Mlle

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville : Pays :

Calculez le montant de votre commande

Articles	Qté		Prix unitaire		TOTAL
HISTORIA					
Exemplaire(s)		x	5,70 €	=	.....€
NUMÉRO SPÉCIAL					
Exemplaire(s)		x	5,95 €	=	.....€
LE COFFRET					
Exemplaire(s)		x	13,00 €	=	.....€

FRAIS DE PORT France métropolitaine (Étranger, nous contacter)

1,50€ le numéro / **+ 0,50€** le numéro supplémentaire .....€
6,85€ le coffret / **8,35€** de 2 à 3 / **9,10€** de 4 à 5 .....€
Au-delà de 5 coffrets, nous contacter.

Total de ma commande (Frais de port inclus) .....€

Téléphone :

Pour une meilleure gestion de votre commande, merci de nous indiquer votre email :

E-mail : ..... @ .....

☐ **J'accepte de recevoir par mail, des offres des partenaires d'Historia.**

Je règle par chèque à l'ordre de Sophia Publications

Pour tout paiement par CB, rendez-vous sur le site www.historia.fr

Votre commande vous parviendra dans les 10 jours qui suivent l'enregistrement de votre règlement.

La société Sophia Publications située au 8 rue d'Aboukir, Paris 2e est responsable de traitement et collecte des données afin de servir votre commande. Vos données pourront être transmises à d'autres organismes (presse, VAD, caritatif) et sont conservées pour une durée de 6 ans à partir de votre dernier achat. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, de limitation, de portabilité, d'opposition, d'effacement au traitement de vos données et définir vos directives post-mortem à l'adresse mail suivante : dpo@sophiapublications.fr en joignant une copie de votre carte d'identité. La société Sophia Publications dispose d'un délégué à la protection des données pouvant être contacté au 8 rue d'Aboukir, Paris 2e ou à l'adresse mail dpo@sophiapublications.fr. À tout moment vous pouvez introduire une réclamation auprès de la CNIL.

LA LAMPROIE À LA BORDELAISE

Ce poisson à la chair estimée de longue date n'accède au rang de spécialité régionale qu'au XIXe siècle. Une consécration tardive et… confidentielle.

PAR PATRICK RAMBOURG

La lamproie est un poisson que l'on apprête depuis fort longtemps. Les traités culinaires médiévaux la proposent en pâté, ou alors rôtie, frite ou bouillie, accompagnée de sauces épicées. Mais, avant d'être cuisiné, l'animal doit être saigné, c'est une des caractéristiques de sa préparation, comme l'expose l'auteur du *Mesnagier de Paris*, vers 1393 : « Il faut savoir que les uns font saigner la lamproie avant de la dépouiller, tandis que les autres le font avant de la saigner et de l'ébouillanter. » Le sang est conservé et utilisé dans la confection de la sauce, en le mettant, par exemple, à bouillir avec du vinaigre, des épices et du pain. Pour Jean Bruyérin-Champier, médecin de François Ier et d'Henri II, les façons de la cuisiner sont « complexes et coûteuses » ; c'est un mets cher (1560).

Le Vampire Girondin

On pêche les lamproies dès la fin de l'hiver, mais elles sont surtout appréciées au début du printemps, avant qu'elles ne deviennent plus fermes. Celles de Nantes étaient alors particulièrement recherchées, et transportées jusqu'à Paris « à cheval dans des récipients de bois longs et étroits ». En mars et en mai 1767, le *Gazetin du comestible* propose aux Parisiens des lamproies en provenance d'Angers et d'Orléans. Ces dernières sont envoyées déjà cuites. Il suffira au consommateur de les faire réchauffer au bain-marie pour avoir « un excellent manger ».

La lamproie est aussi appréciée en Aquitaine, où on la trouve dans la Dordogne et la Garonne. Mais elle n'est pas encore estampillée « à la bordelaise » dans les livres de cuisine de l'Ancien Régime. *Le Cuisinier français* (1651) présente des recettes de lamproie en ragoût, au gril et à la sauce douce – faite de vinaigre, de

LA GUEULE DE LAMPROIE

Étrange animal que la lamproie, au point d'en intriguer nos ancêtres. Elle « a torturé l'esprit d'hommes illustres pendant un certain temps, chacun essayant […] d'expliquer quel était son nom dans l'Antiquité », écrit Jean Bruyérin-Champier (*De re cibaria*, 1560). Pour beaucoup, ce fut la motelle ; pour d'autres, la murène, le lombric ou un ver marin. Certains la voyaient, non sans raison, comme une sangsue marine, car, avec sa « bouche ventouse », elle s'accroche à ses victimes pour aspirer sang et substance. En fait, elle ressemble à l'anguille et à la murène, même si sa tête diffère. Dans *La Nature et diversité des poissons* (1555), Pierre Belon du Mans distingue trois variétés : la lamproie de mer, qui, comme le saumon, vient se « dégorger » en eau douce ; celle des rivières et des fleuves, dont la Loire est très fertile ; et le lamproyon, que les Lyonnais et les Italiens appellent respectivement « civelle » et *lampredon*, que l'on considère aujourd'hui comme étant la larve de la lamproie. **P. R.**

MINDEN PICTURES/JELGER HERDER/BUITEN-BEELD/BIOSPHOTO/PHOTONONSTOP

sucre, de clous de girofle et d'un peu de beurre et de sel ; voire de vin vermeil, de beurre roux, de cannelle, de poivre, de sel, de sucre, de citron vert et de jus de citron, pour l'écuyer de cuisine Pierre de Lune (1656).

Du « bon rouge » et du sang

Dans la *Suite des Dons de Comus, ou l'Art de la cuisine réduit en pratique*, publiée en 1742, François Marin propose des préparations de lamproie en matelote, ou « à la Saint-Menehoult », c'est-à-dire panée, ou encore « à la provençale » et « à la bacchique », avec notamment des champignons, du « bon rouge », des croûtons et le sang du poisson. On peut encore trouver plusieurs recettes de lamproie dans le *Dictionnaire portatif de cuisine* (1767), aux champignons, par exemple, ou bien à la sauce rousse, composée de farine frite, ciboules, persil, champignons hachés, câpres, anchois, poivre et sel. La lamproie se cuisine ainsi de plusieurs façons, qui suivent les évolutions des goûts. Il faut, semble-t-il, attendre le XIXe siècle pour que la lamproie à la bordelaise s'affirme dans les ouvrages culinaires et soit appréciée comme spécialité régionale. Le grand chef Antonin Carême la présente dans des menus publiés en 1822, ainsi que des lamproies aux vins de Bordeaux. Il propose aussi un « pâté chaud de lamproies à la bordelaise » dans *L'Art de la cuisine française au dix-neuvième siècle* (1833). Pour Robert, qui est l'auteur de *La Grande Cuisine simplifiée* (1845), et qui fut officier de bouche des ministres de l'Intérieur et de la Marine, la lamproie à la bordelaise se prépare avec « des têtes de poireau » que l'on blondit dans du beurre chaud. L'ensemble est fariné et mouillé au vin de Bordeaux. On y ajoute les tronçons du poisson, le bouquet garni, l'ail, les champignons et l'assaisonnement. Le tout doit cuire jusqu'à « réduire la sauce à son point ». Elle est ensuite liée au sang un quart d'heure avant le service du plat, la sauce devant être « un peu épaisse et très-noire ».

À part quelques variantes dans la garniture aromatique, on a là l'essentiel des caractéristiques de la recette dite « à la bordelaise ». Dans ses *Lettres gourmandes* (1877), Charles Monselet, qui y ajoute des croûtons, insiste sur l'importance des poireaux, qui « communiquent à la lamproie un ton sucré qui lui convient ». Il rappelle que dans quelques familles nantaises ils sont remplacés par des pruneaux, donnant le même résultat. Cependant, la lamproie restera un poisson d'initiés ; et la préparation à la bordelaise, une spécialité régionale assez méconnue au-delà de l'Aquitaine, même si la recette paraîtra dans la presse parisienne de la Belle Époque. ◆

CC0 PARIS MUSÉES/MUSÉE CARNAVALET

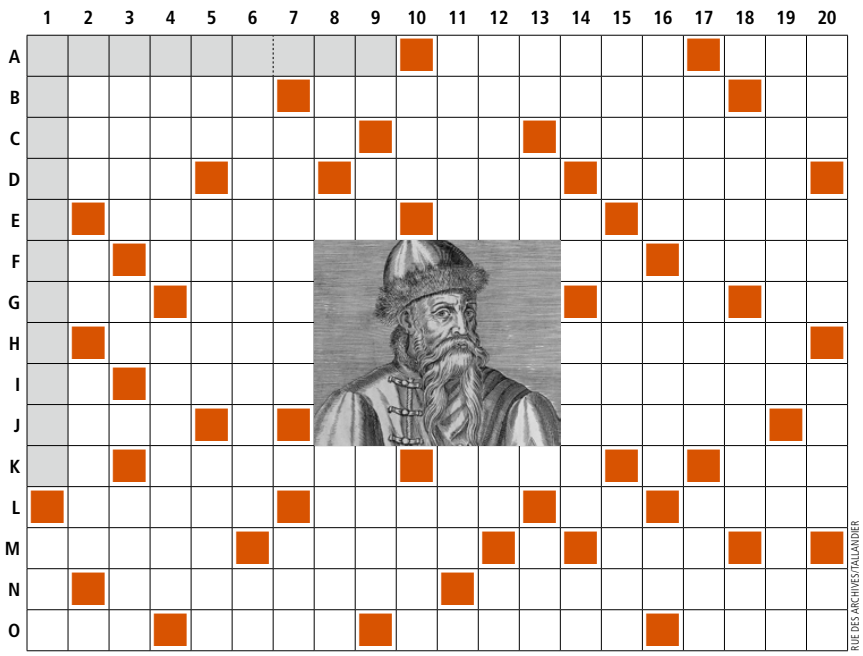
L'HISTOIRE DE FRANCE EN LEVANT LE COUDE

Pour nous raconter l'histoire de France, Pierrick Bougault a poussé la porte des bistrots. L'auteur a une bonne excuse : il a vécu son enfance dans le café-tabac de son grand-père, à Saint-Fraimbault-de-Prières (Mayenne), à écouter les blagues de comptoir, les exploits des pêcheurs à la ligne et les récits des paysans. Depuis, ce zinzin du zinc explore au fil de ses ouvrages l'histoire de ces lieux où la convivialité se vit au rythme des « remettez-nous ça, patron ! ». Un voyage dans le temps verre à la main, où les acteurs de la petite histoire nous en racontent plus sur l'évolution de notre société que bien des thèses de sociologie. Depuis la taverne romaine, bars et buvettes n'ont cessé d'évoluer. L'introduction de la bière, du vin, du thé, du chocolat, du café, mais aussi du tabac en renouvelle sans cesse la clientèle. Pierrick Bougault ne néglige aucune piste, se demandant si le protestantisme n'est pas né dans les tavernes fréquentées par les marchands d'indulgences et de fausses reliques, provoquant l'indignation du théologien Martin Luther. Dans les cafés du Palais-Royal, ce sont les femmes galantes qui racolent et, parfois, subtilisent les portefeuilles de leurs clients. Mais on y fait aussi commerce des idées : la littérature, les chansons et les journaux imprimés y motivent les conversations, nourrissant la naissance de l'opinion publique. Aujourd'hui, dans les campagnes, les bistrots restent les derniers lieux de vie où l'on peut encore refaire le monde. Leur fermeture sonne la fin d'une époque où il n'était pas nécessaire de se rassembler autour des ronds-points pour créer du lien social.

Bistroscope. L'histoire de France racontée de cafés en bistrots, de Pierrick Bourgault (Chronique éditions, 29 euros).

Mots croisés

PAR PASCAL WION
en partenariat avec www.cruciverbiste.club



RUE DES ARCHIVES/TALLANDIER

HORIZONTALEMENT : **A.** Personnage en illustration. Dynastie qui régna sur l'Écosse de 1371 à 1714. On les a vus jouer un rôle dans *Paris brûle-t-il ?* **– B.** Région de Grèce qui fut l'alliée de Sparte contre Athènes pendant la guerre du Péloponnèse. Homme d'État autrichien qui fut l'un des principaux acteurs du congrès de Vienne. Précurseur des sciences. **– C.** A précédé Bonaparte. Célèbre facteur belge. D'où Ulysse est parti pour faire un long voyage. **– D.** Souverain de Perse. Réduction en première classe. Culmine au mont Narodnaïa. Roi des Myrmidons. **– E.** Province de Chine où, en 2008, un tremblement de terre a fait plus de 60 000 morts. Grand chef blanc. Fleuve espagnol qui arrose la Castille. **– F.** Étape de la Longue Marche. Peintre hollandais qui fut l'élève de Rembrandt (1634-1693). Son roi a inspiré Édouard Lalo. Napoléon Ier n'y régna que trois cents jours. **– G.** Ancien nom de Tokyo. Institut de recherche pour le développement. Homme de robe et d'épée. Eau de France dans les Hauts-de-France. **– H.** La Constitution qui y fut adoptée en 1755 est souvent considérée comme la première Constitution démocratique de l'histoire moderne. Ville du Lot. **– I.** Lettres du saint-père. Roi qui fonda la VIe dynastie égyptienne. Les traités qui y furent signés en 1713 mirent fin à la guerre de la Succession d'Espagne. **– J.** Affluent de la Loire. Acronyme désignant parfois l'État islamique. **– K.** Interjection. Service de renseignement de l'état-major allemand de 1921 à 1944. Association de malfaiteurs. Unité en campagne. **– L.** Temps de révolution. Poètes antiques. Psychiatre français (1900-1977). Victime de la Première Guerre mondiale. **– M.** Lettre grecque. Psychothérapeute autrichien, fondateur de la psychologie individuelle (1870-1937). Guitariste et compositeur espagnol (1778-1839). **– N.** Nécropole égyptienne où étaient ensevelis les taureaux sacrés du culte d'Apis. Peuple gaulois établi dans l'actuelle région d'Arras. **– O.** Près de Coblence. Île de la mer Égée. Épouse d'Assuérus qui inspira Racine. Martyre de Syracuse à qui l'on aurait arraché les yeux.

VERTICALEMENT : **1.** Patronyme véritable de ce personnage. Plante de salon. **– 2.** Une des plages du débarquement en Normandie. Romains qui font une partie de bridge. A son Mémorial à Paris. **– 3.** Conclus un marché. Langue du Midi. Loch ou Eliot. **– 4.** Mot qui, dans la Bible, désigne le Dieu unique d'Israël. Ville des Pouilles ayant donné son nom au canal qui sépare l'Italie de l'Albanie. **– 5.** La voie de Moïse. Capitale africaine (Le …). Ancienne province française. **– 6.** Femme de lettres américaine à qui l'on doit *La Case de l'oncle Tom* en 1852. Ennemi juré de la presse ! **– 7.** Institution catholique fondée en 1928 par Josemaría Escrivá de Balaguer. Volcan des Philippines. **– 8.** Principe sur lequel repose l'IRM. Dieu grec des Enfers. **– 9.** Mère des Titans. Individu masqué. Repris connaissance. **– 10.** Ville du Japon. Division administrative de la Grèce antique. **– 11.** Nom désignant les traités de réduction des armes stratégiques négociés entre les États-Unis et l'Union soviétique à partir de 1982. Pic des Pyrénées. **– 12.** On ne connaît pas de lui que San Antonio ! Ne valait même pas un sesterce à Rome. Astate. **– 13.** Cité de Mésopotamie. Article de loi. En Belgique ou à l'entrée d'Athènes. **– 14.** Ancienne capitale de l'Arménie. Village normand ou finit Bovary. Confiserie fondante d'origine américaine. Terre de Saint-Martin. **– 15.** Maître de cérémonie. Boîte à cigarettes. Fleuve côtier belge autour duquel se déroula une bataille du 7 au 31 octobre 1914. **– 16.** Grand lac d'Afrique. Personnages de contes. Fleuve de Sibérie. **– 17.** Servaient de montures aux dames du Moyen Âge. Devra-t-on l'appeler la mer morte ? **– 18.** Adjectif interrogatif. Roi d'Israël qui épousa Jézabel. César s'adressant à Brutus. **– 19.** Philosophe allemand qui fut le chef de file des jeunes hégéliens (1804-1872). Instrument de musique piriforme en usage au Moyen Âge. **– 20.** Site sacré du Japon. Organisation créée en 1948 et regroupant de nombreux États d'Amérique. Ancienne monnaie chinoise. Au bord de la Seine.

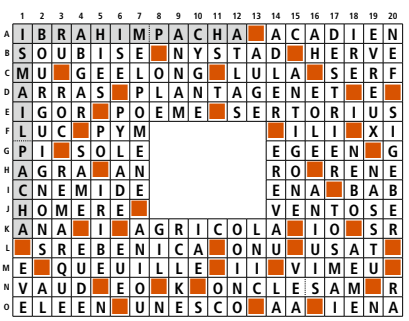
SUDOKU

Le 31 mai de cette année-là, le roi de France pose la première pierre du Pont-Neuf, à Paris.

		9		4		2		6
5				8	6		9	
	8	7	9			4		
3		1				6	4	
7			3		4			2
	9	8		2	1			5
	1				7	9	2	
	6		8	1				4
9		4		5			6	

SOLUTION DU N° 879 : 1925.

SOLUTION DU N° 879



LE SITE. L'APPLI. LA CHAÎNE.

HISTOIRE DU TRAFIC DE DROGUE.

Une série documentaire en trois épisodes de Julie Lerat et Christophe Bouquet.
Les grandes puissances, les industries pharmaceutiques, les banques et les services secrets ont tous joué un rôle dans l'émergence des plus grandes entreprises criminelles.

Sur ARTE le mardi 31 mars 2020 à 20h50
et sur arte.tv du 24 mars jusqu'au 29 mai 2020.

arte

VOUS AIMEZ DÉJÀ

© Shutterstock

La chronique DE GUILLAUME MALAURIE

DR

LE PANTHÉON ET « CEUX DE 40 »

Ce sera donc bien Maurice Genevoix, l'auteur de *Ceux de 14*, qui entrera au Panthéon le 11 novembre 2020. Une manière de saluer un récit puissant sur les charniers de boue et de sang mêlés de Verdun et des Éparges. Une écriture sans pathos. Un regard entomologiste sur la guerre qui préfère toujours le mot juste aux claquements de cymbale de la pensée. Une façon de faire entrer au Panthéon le Soldat inconnu, dont on célèbre cette année l'inhumation sous l'arc de Triomphe. Un habile arbitrage surtout, pour s'éviter des polémiques sur d'autres plumes qui ont immortalisé cette guerre d'apocalypse : celle de Céline, le futur collabo, celle de Barbusse le stalinien, celle de Dorgelès, qui signera jusqu'en 1941 dans le journal d'extrême droite *Gringoire*. Avec Genevoix, le président Macron est tranquille. L'écrivain pacifiste n'a pas bougé une oreille – ni celle de gauche, ni celle de droite – pendant l'Occupation, et le reste de son œuvre sent surtout le terroir de province, la paille fraîche et le chant des coqs sur les bords de Loire… Politiquement, le choix de Genevoix est un sans-faute consensuel. Au niveau commémoratif, c'est une bêtise. Un loupé. Car si 2018 fut bien l'année de la remémoration de 1918 dans les romans, les films, les documentaires, l'année 2020 sera majoritairement consacrée au récit mémoriel de 1940. Après la victoire, sa liesse patriotique et ses torrents de larmes, revient l'évocation glauque de l'affaissement national. Le temps des démons français, celui de la faillite des chefs, du sacrifice des 60 000 soldats obscurs des combats de 1940. Pour parler de « ceux de 40 » quatre-vingts ans après, un homme s'imposait au Panthéon : Marc Bloch, bien sûr. Marc Bloch, c'est l'historien géant du Moyen Âge, le cofondateur des *Annales*, le combattant des deux guerres, le spolié de tous biens et de toutes fonctions parce que d'origine juive, le résistant fusillé… Et l'auteur extralucide, dès septembre 1940, de *L'Étrange Défaite*. Celui pour lequel les plus grands historiens français ont rédigé une « supplique » en 2016 implorant son transfert au Panthéon. Ni Chirac ni Macron – alors que, selon nos informations, c'était presque acquis à l'Élysée il y a trois ans – n'ont donné suite. Une vraie faute, tant on apprend plus de ses défaites que de ses victoires. ◆

> FAIRE ENTRER GENEVOIX DANS LE « TEMPLE DES GRANDS HOMMES », C'EST S'ÉVITER, HABILEMENT, BIEN DES POLÉMIQUES

Le mois prochain, dans votre numéro

Historia

Dossier spécial : PIEDS-NOIRS, QUE SONT-ILS DEVENUS ?

Récits : LE MARIAGE DE MARIE-ANTOINETTE ET LOUIS XVI ; ROSA BONHEUR, EN TOUTE LIBERTÉ

Et notre guide expos, livres, écrans et voyage.

En kiosque à partir 23 avril 2020

LA CURIOSITÉ EST UN VILAIN DÉFAUT

DU LUNDI AU VENDREDI
14H-14H30 et 21H-22H

SIDONIE BONNEC & THOMAS HUGUES

Entourés d'intervenants passionnés et passionnants, Sidonie Bonnec et Thomas Hugues répondent aux questions que l'on se pose tous et à celles que l'on ne s'est jamais posées !

Mardi 7 avril : "L'énigme Louis XVII"
Avec Franck Ferrand

EN PARTENARIAT AVEC
Historia

RTL
ON A TELLEMENT DE CHOSES À SE DIRE

M6 GROUPE

PHOTO : NICOLAS GOUHIER / RTL

MARTIN FOURCADE
CHAMPION DU MONDE &
CHAMPION OLYMPIQUE
DE BIATHLON

MGEN, Mutuelle Générale de l'Éducation Nationale, n°775 685 399, MGEN Vie, n°441 922 002, MGEN Filia, n°440 363 588, mutuelles soumises aux dispositions du livre II du code de la Mutualité - MGEN Action sanitaire et sociale, n°441 921 913, MGEN Centres de santé, n°477 901 714, mutuelles soumises aux dispositions du livre III du code de la Mutualité.